This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

LA JEUNESSE

DES

ROMANTIQUES

VICTOR HUGO ET ALFRED DE VIGNY

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR :

Victor Hugo. — *L'homme et le poète.* — Les quatre âges. — Les quatre cultes. — Les quatre inspirations. — L'expression dans Hugo.

Un vol. in-18 jésus, 4e édition, revue et augmentée, broché **3 50**

Les Grands Maîtres de la Littérature russe. *Gogol, Tourguénef, Tolstoï.*

Un volume in-18 jésus, 4e édition, broché . . **3 50**

Bernard Palissy. — *L'homme.* — *L'artiste.* — *Le savant.* — *L'écrivain.*

Un vol. in-18 jésus, 2e édition, broché. . . . **3 50**

Paradoxe sur le Comédien, de Diderot. — Edition critique avec introduction, notes et fac-simile.

Un vol. grand in-8°, broché . . . . . **6** »

La jeunesse de Victor Hugo.

Une brochure in-18 jésus **1 50**

Victor Hugo, un volume orné de plusieurs portraits (reproduction d'originaux)

Prix, broché . . . . . **2** »

Relié toile simple **2 75**

(Ce volume fait partie de la *Collection des classiques populaires.*)

ERNEST DUPUY

La Jeunesse des Romantiques

VICTOR HUGO — ALFRED DE VIGNY

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, Rue de Cluny, 15

1905

Tout droit de traduction et de reproduction réservé.

848
H90
D94

A LOUIS GANDERAX

HOMMAGE DE GRATITUDE ET D'AMITIÉ

ERNEST DUPUY.

153199

*En réunissant ces études, qui, à défaut d'autre mérite, ont été faites patiemment et avec un souci constant d'exactitude, je ne me déroberai pas au devoir de remercier ceux qui m'ont donné le moyen d'entreprendre certaines parties de cet ouvrage. M. et Mme F. Sangnier ont bien voulu ouvrir pour moi leur précieuse collection de documents inédits sur Alfred de Vigny, et je leur dois surtout d'avoir pu reproduire ou analyser dix-sept lettres inédites de Hugo à l'auteur d'*Eloa. *M. Paul Meurice, si gracieusement accueillant pour les travailleurs que Victor Hugo intéresse, m'a communiqué ce qu'on a retrouvé, dans la* Correspondance *inédite, de billets d'Alfred de Vigny. Je me permets d'ajouter à ces noms ceux de mes amis, le général Lasserre et Etienne Dejean, directeur des Archives, dont l'obligeance m'a rendu vraiment agréables les recherches dans les dossiers de la guerre ou de la marine relatifs à Vigny et à ses ascendants.*

E. D.

Août 1905.

La Jeunesse des Romantiques

LA JEUNESSE DE VICTOR HUGO

Il y a un intérêt de curiosité, il peut y avoir un profit littéraire, à étudier un écrivain de génie dans ses travaux d'adolescent, à écouter le son que rendent encore après un très long temps ses premières paroles. C'est le plaisir mêlé d étonnement que l'on éprouve en contemplant un petit courant d'eau, qu'on voit sourdre du sol, et qui porte déjà le nom célèbre d'un grand fleuve.

L'idée de remonter à ces premiers bouillonnements de la poésie de Hugo, Victor Hugo l'a eue avant tout autre. Il a, non pas écrit, ni même dicté, mais rendu possible par ses confidences, qui étaient des propos de table, le joli livre, fait en exil et publié en 1863, sous ce titre aujourd'hui fameux : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* Les biographes n'ont pas assez dit tout ce qu'ils doivent à cet ouvrage ; sans lui, que d'investigations curieuses n'auraient pas eu lieu. Je citerai pour exemple le travail publié par M. Edmond Biré en 1883, *Victor Hugo avant 1830.* L'auteur n'a fait en somme, et c'est déjà beaucoup, que rectifier sur des points de détail et compléter, à l'aide des journaux de la Restauration, les mémoires de Mme Hugo. Ce travail, entrepris dans un esprit d'hostilité et de dénigrement qui ne va pas sans quelque puérilité, est loin d'être négligeable ; mais, plus on le contrôle, plus on se trouve en droit de dire qu'il est, même sur les questions de fait, sujet à revision.

I

SOUVENIRS D'ENFANCE

Sur l'enfance même de Victor Hugo tout ce que l'on peut dire a été dit. Faut-il rappeler qu'il naquit en 1802, à Besançon, où son père commandait le 4e bataillon de la 2e demi-brigade ? qu'il vint au monde si chétif et si petit, que le médecin déclara qu'il ne saurait vivre ? que sa mère, à force « de lait pur, et de soins et d'amour », comme il dit, le sauva du danger de mort, et qu'ainsi il se trouva être « deux fois son enfant » ? que dès l'âge de six semaines, il partit pour son premier voyage, avec les siens, son père étant envoyé de Besançon à Marseille ? que, presque au berceau, il subit son premier exil, le commandant Hugo ayant été relégué, avec les conscrits de son régiment, à l'île d'Elbe ? qu'un peu plus tard, et après un séjour d'un certain temps à Paris avec sa mère et ses deux frères, il repartit avec eux, en octobre 1807 (il avait alors cinq ans seulement) pour rejoindre son père en Calabre ?

Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, ayant heureusement conduit une petite guerre d'aventures contre les brigands du sud de l'Italie, et en particulier contre le fameux Fra Diavolo, avait été colonel du Royal-Corse et gouverneur d'Avellino. C'est dans un palais de marbre, délabré, mais riant et adossé à un ravin rempli de noisetiers, que les enfants du général Hugo séjournèrent. Une lettre écrite par le colonel Hugo à sa mère, retirée en Bourgogne, nous dit d'une façon intéressante ce qu'étaient, à ce moment-là, les trois enfants : « Abel est un enfant des plus aimables. Il est grand, poli, posé plus qu'on est à son âge. Ses progrès encouragent. Il est doué d'un excellent caractère, ainsi que ses deux frères. Eugène est celui que vous avez reçu venant au monde. Il a la plus belle figure du monde. Il est vif comme la poudre. Il a moins de disposition à l'étude, je crois, que ses frères, mais aucune mauvaise qualité. Victor, le plus jeune, montre une grande aptitude à étudier. Il est aussi posé que son frère aîné et très réfléchi. Il parle peu et jamais qu'à propos. Ses réflexions m'ont plusieurs fois frappé. Il a une figure très douce. Tous trois sont bons enfants. Ils s'aiment beaucoup entre eux ; les deux frères aiment extrêmement leur

petit frère. Je suis triste de ne plus les avoir. Mais les moyens d'éducation manquent ici, et il faut qu'ils aillent à Paris. »

Mme Hugo revint donc à Paris. Elle ne tarda pas trop à découvrir ce logis que les vers du poète ont rendu populaire à jamais, le rez-de-chaussée spacieux, et le jardin, ou plutôt le parc, le bois, la campagne à demi sauvage, à demi cultivée, qui s'appelait l'enclos des Feuillantines. Certainement les impressions reçues pendant l'enfance dans ce séjour plein de charme et plein de mystère ont contribué à former la nature poétique de Victor Hugo. J'ai prononcé le mot de mystère, et ce n'est pas sans raison : à celui des arbres épais et des recoins solitaires se joignait celui des événements. C'est là qu'un complice de Moreau, le général Lahorie, parrain de Victor Hugo, vint se réfugier, à l'issue de la conspiration, et pendant dix-huit mois, déguisé, ignoré, trouva l'asile le plus sûr. Il en sortit malheureusement un jour, et se montra au ministère de la guerre, sur la promesse qu'on lui avait fait tenir, par son ami, le général Bellavesne, qu'il ne serait pas inquiété. C'était là un traquenard de la police impériale pour l'amener à révéler le lieu de sa retraite : le jeune Hugo vit donc, de ses yeux, l'arresta-

tion de cet hôte doux et instruit, qui lui faisait expliquer le latin dans Tacite, et auquel il s'était attaché comme un fils.

Cependant les événements avaient marché pour le père de Victor Hugo. Le roi Joseph avait échangé la couronne de Naples contre le trône d'Espagne. Attiré en Espagne par son maître, élevé au grade de général, très en faveur auprès du souverain qui l'employa ici, comme en Calabre, à détruire les forces d'un chef de bandits, l'Empecinado, le général Hugo crut pouvoir appeler auprès de lui sa femme et ses enfants. La famille se mit en route au printemps de 1811. Les étapes les plus importantes de ce voyage furent, en France, Bayonne, ville de frontière où l'on séjourna quelque temps, et, en Espagne, la première halte, le bourg d'Ernani, aux maisons seigneuriales. Victor Hugo devait plus tard immortaliser ce nom en le donnant au héros de son premier, de son plus heureux ouvrage dramatique. Sur l'arrivée à Burgos, à Valladolid, à Ségovie, à Madrid, sur le séjour dans le palais de Masserano, sur l'éducation du collège des Nobles, le livre de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* donne des détails pleins de couleur et d'agrément. Il s'étend longuement aussi sur

le retour à Paris, sur les études d'Eugène et Victor à la pension Cordier, sur les brouillons de l'écolier précoce, sur ce que l'écrivain a désigné plus tard au moyen de cette rubrique : « Bêtises que je faisais avant ma naissance ». Il n'y a, sur tout cela, qu'à relire Mme Hugo : elle a épuisé la matière.

II

DÉBUTS ET CONCOURS

J'arrive tout de suite au premier ouvrage sur lequel l'écrivain naissant osa fonder une espérance. En 1817, l'Académie française avait mis au concours, pour le prix de poésie, ce sujet, *les Avantages de l'Etude.*

Victor Hugo, âgé de quinze ans seulement, rima, sur son banc d'écolier, une composition de 334 vers. Le jour même de la fermeture du concours, accompagné de Biscarrat, le maître d'études qu'il avait pris pour confident, il remit « en tremblant, ses vers et sa lettre » entre les mains du « bonhomme Cardot, gardien des archives sacrées ». La pièce,

reçue le 12 mai 1817, fut inscrite avec le numéro 15 ; elle n'obtint que le neuvième rang.

Ce classement, qu'il ne s'agit ni d'accuser ni d'excuser, mettait au-dessus du nom de Victor Hugo ceux de Pierre Lebrun, de Xavier-Boniface Saintine, de Casimir Delavigne, de Charles Loyson, de la princesse de Salm-Dyck, du vieux chevalier de Langeac. Les plus jeunes de ses concurrents, Saintine et Delavigne, étaient, de cinq ou six ans, les aînés de Victor Hugo. Le lauréat du premier prix, Pierre Lebrun, né en 1785, avait un peu plus du double de son âge. Pierre Lebrun, un peu parent du vieux lyrique Lebrun, celui qu'on appelait Lebrun-Pindare, était le futur auteur de *Marie Stuart*, du *Cid d'Andalousie* et du *Voyage en Grèce ;* il eut son heure d'éclat sous la Restauration. Son morceau de concours, qui fut beaucoup loué, est assez ordinaire. La pièce de Saintine offre quelques vers faciles ; mais au rebours de celle de Lebrun, qui a une apparence assez robuste, elle est d'un poids léger. Ce qui échappe peut-être le plus à la banalité dans ce lot de poèmes, c'est encore l'épître de Casimir Delavigne, épître un peu lâche, un peu prosaïque, mais non sans quelques vers

heureusement venus, à la Voltaire ; par exemple, ce trait devenu proverbial :

> Les sots depuis Adam sont en majorité,

et celui-ci, qui termine la pièce :

> L'étude après l'amour est le meilleur des maux.

Conclusion piquante, où se résume tout un paradoxe, hasardé par l'auteur en souvenir sans doute de J.-J. Rousseau, mais réprouvé (le rapport en fait foi) par le jury académique.

La pièce de Hugo est d'un enfant précoce, mais elle est d'un enfant. Celui qui n'allait pas tarder à devenir le chef des novateurs en poésie n'est qu'un timide imitateur à cette époque de sa vie ; il imite à la fois Boileau et l'abbé Delille ; il est surtout élève de Boileau. Il n'a malheureusement pas appris de lui à se borner. Les précieuses qualités qui distingueront, dès l'apparition des Odes, le grand lyrique du XIXe siècle, ne se laissent pas encore deviner ; mais, par contre, on serait tenté de reconnaître, dans le premier ouvrage du poète, ce travers de l'excès qui ne l'abandonnera plus. Ce n'est pas, comme plus tard, l'excès d'effort pour revêtir de mots sonores et enrichir d'i-

mages la pensée, mais c'est déjà l'excès de l'amplification. Pour animer les lieux communs quelque peu languissants dont se compose sa pièce, le jeune rimeur a prodigué les apostrophes : il en a pour Cicéron, pour Louis XVI, pour Léonidas, pour Henri IV, pour Tibulle, pour Virgile, pour Vauvenargues, pour les dieux, pour les verts bocages, pour le ruisseau, pour l'Étude surtout. L'Étude, qu'il personnifie, qu'il divinise, est invoquée au moins dix fois. Et cependant, sous cet accoutrement de poète vieillot se laisse entrevoir, ou deviner plutôt, ce charme si particulier d'un tout jeune visage.

A l'Académie, la pièce ne passa pas inaperçue. La main du correcteur, j'ai eu l'occasion de le vérifier, y a inscrit, une première fois, le mot *Réservé*, et une seconde fois : *séance du 10 juillet. Ecarté du concours.* Cette mention *écarté du concours* est digne de remarque. Ce n'est pas la formule dont s'est servi l'académicien pour désigner les pièces faibles : le mot *rejeté* est constamment employé dans ce cas. Il s'agit donc ici de marquer une intention tout autre. Évidemment le passage, souvent cité depuis, dans lequel l'adolescent faisait connaître son âge, avait paru ou répréhensible ou suspect :

Si le ciel, me lançant sur le torrent du monde,
Livre mon frêle esquif à la merci de l'onde,
Moi qui toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours,
Qui pourra me guider ?

Il se peut qu'en écartant la pièce du concours, l'Académie ait voulu punir le jeune auteur de sa confidence indiscrète. Il se peut aussi bien, c'est la version du *Témoin de sa vie*, que l'Académie n'ait pas cru aux quinze ans du poète, et qu'elle se soit tenue en garde contre une mystification. Quoi qu'il en soit, et malgré la mention formelle « écarté du concours », la pièce se trouve mentionnée dans le rapport de Raynouard. Le 25 août, jour de la Saint-Louis, en séance publique, le secrétaire perpétuel cita le vers sujet à caution :

De trois lustres à peine, etc.

et il ajouta, en parlant de l'auteur : « Si véritablement il n'a que cet âge, l'Académie a dû un encouragement au jeune poète. » Abel Hugo, frère de Victor, assistait à la séance ; il courut apprendre à Victor qu'il était mentionné, et lui fit part, en le commentant à sa manière, du doute exprimé par Raynouard. Toujours est-il que, dans la même semaine, Victor Hugo

envoya à « l'auteur des Templiers » son acte de naissance, accompagné d'une épître en vers libres. Dans le billet d'envoi, il priait le secrétaire perpétuel de faire insérer son nom, si cela se pouvait encore, dans le rapport qui allait être imprimé « par ordre de l'Académie ». Mais il était trop tard ; c'était la phrase déjà imprimée que Raynouard avait lue en séance.

Le second ouvrage de Victor Hugo, les *Vierges de Verdun*, écrit en 1818 (1), lorsque l'auteur avait seize ans, fut envoyé non plus à l'Académie française, mais aux Jeux floraux. Cette ode obtint à Toulouse une amaranthe d'or réservée ; elle fut imprimée dans le recueil du concours de 1819 avec les *Derniers Bardes*, honorés seulement d'une mention, et avec l'ode triomphante sur le *Rétablissement de la statue de Henri IV*, qui mérita le prix extraordinaire du lis d'or.

L'ode des *Vierges de Verdun* fut publiée d'abord avec une épigraphe empruntée à Gud-

(1) Victor Hugo a daté avec soin, et fort exactement, à ce qu'il semble, toutes les pièces du recueil des *Odes et Ballades* ; il indique l'année 1819, celle du concours, pour les *Derniers Bardes* et pour le *Rétablissement de la statue de Henri IV*, mais il fait remonter jusqu'à l'année 1818 la pièce des *Vierges de Verdun*, envoyée avec les deux autres.

Eli, poète persan : « Et les vierges de la vallée d'Oahram vinrent à moi, et elles me dirent : Chante-nous, parce que nous étions innocentes et fidèles. » Certainement ce souvenir du poète oriental répand une jolie couleur sur le sujet; mais tout porte à croire que l'adolescent n'a pas eu besoin d'aller chercher si loin l'inspiration. C'est dans Delille, à mon avis, qu'il a pris l'idée de sa pièce. Je crois volontiers qu'il a lu pour se documenter, « les Mémoires de Bertrand de Molleville, l'Histoire de la Révolution par Lacretelle, les Annales du tribunal révolutionnaire, etc., etc., » auxquels il a soin de se référer; mais je suis sûr qu'il aurait pu, pour écrire sa pièce, se contenter de la note 39 du chant III du poème de la *Pitié*, et certains de ses vers mettent en œuvre simplement les détails expressifs fournis par cette note (1). Plus un écrivain doit devenir ori-

(1) Par exemple : « Parmi ces victimes, se trouvaient des femmes, qui n'avaient d'autre tort que d'avoir porté des bonbons et des bouquets au roi de Prusse, lors de son entrée dans la ville. »

Alors, Vierges, vos mains (ce fut là votre crime)
Des festons de la joie ornèrent les vainqueurs.

Plus loin : « Elles étaient accusées d'avoir porté de l'argent aux émigrés. »

Votre or a secouru ceux qui furent nos frères
Et n'étaient pas nos ennemis.

ginal, plus il est à propos de remarquer à quelle heure exacte cette originalité s'est éveillée. A seize ans, (faut-il s'en étonner?) l'auteur des *Vierges de Verdun* imitait encore.

Académie française, Académie des Jeux floraux, Victor Hugo ira pendant quatre ou cinq ans, de 1817 à 1822, porter, en alternant, ses productions poétiques à ces deux aréopages littéraires, dont il fut accueilli assez diversement. Il ne sera pas inutile de résumer, et, au besoin, de rectifier, de compléter ce qui a pu être écrit sur ces concours académiques.

Parlons d'abord de l'Académie française, qui n'eut jamais la chance de couronner Victor Hugo. A cette époque, le concours de poésie ne revenait que tous les deux ans ; mais pour l'année 1819, l'Académie eut deux prix à donner, un prix ordinaire sur *l'Institution du Jury en France*, et un prix extraordinaire sur les *Avantages de l'Enseignement mutuel*. Victor

Et encore : « Bien persuadées d'avoir fait une bonne action, elles refusèrent de se prêter à un désaveu. »

Coupables de pitié pour des Français fidèles,
Vous n'avez pas voulu devant des lois cruelles
Nier un si noble forfait.

Le titre même de la pièce n'est-il pas fourni au jeune Hugo par un vers du vieux poète royaliste : « O Vierges de Verdun, jeunes et tendres fleurs, etc. »

Hugo ambitionna les deux succès. Sur les *Avantages de l'Enseignement mutuel*, il écrivit, sans grande conviction, une pièce de 266 vers, qui, dans un premier classement, obtint une mention. L'Académie, n'ayant trouvé aucun travail digne du prix, remit le sujet au concours ; Victor Hugo ne jugea pas à propos de renvoyer son poème ; il le publia en entier dans son journal, le *Conservateur littéraire*, à la date du 15 septembre 1820. Toute diffuse qu'elle est, cette pièce de Hugo vaut bien celle qui parut digne du prix, et qui est de Saintine. En 1834, quand l'auteur illustre d'*Hernani*, des *Feuilles d'Automne*, de *Notre-Dame de Paris*, rassemblera, pour satisfaire son libraire, cette collection d'articles de journaux qu'il a intitulée *Littérature et Philosophie mêlées*, il y insérera, non plus comme dans le *Conservateur littéraire*, tout son poème, mais deux passages bien choisis : ce sont ces citations qu'il faut relire.

La pièce sur l'*Institution du Jury* n'a été éditée que fort tard. Ceux qui sont curieux de l'étudier la trouveront dans la seconde édition de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. C'est un dialogue des morts. Lamoignon de Malesherbes est reçu par Voltaire dans les Champs Élysées. L'entretien le moins vraisem-

blable s'engage entre les deux ombres. De la Révolution, Voltaire ignore tout ; Malesherbes lui en fait l'histoire. Au récit des fureurs qui se sont produites en son nom, le philosophe s'indigne ; il veut maudire ses écrits. Le magistrat plaide pour eux, et c'est le panégyrique de Voltaire qui sort, en vers quelquefois bien frappés, de la bouche de Lamoignon. Le sujet même, l'institution du jury, retardé d'abord par ce long préambule, puis par une digression sur le tribunal révolutionnaire, finit par apparaître. Pour Voltaire, les Français ne peuvent qu'abuser d'une réforme comme celle du jury ; ils ne sont pas dignes d'être traités en hommes libres. C'est la victime des proscriptions qui fait, au contraire, l'apologie de la nation « un moment égarée ». Malesherbes voit le calme succédant à la tempête. Il oppose à l'ancienne et sourde justice le tribunal de l'avenir, les douze citoyens « soutiens de l'équité ». Mettant le jury en action, il ébauche déjà cette scène dramatique de la cour d'assises que refera un jour l'auteur des *Misérables*. Aux lieux communs historiques dont s'arme Voltaire, il répond par un acte de foi dans la liberté, — par liberté Victor Hugo entend, comme Chateaubriand, la seule liberté d'écrire :

Grand Dieu ! quand le génie ouvrant ses larges ailes,
Atteint déjà peut-être à des routes nouvelles,
On irait l'arrêter, de peur que ses élans
N'éveillent quelques sots, jaloux ou turbulents !
On verrait tout se taire, ainsi qu'aux bords du Tibre,
Et la pensée aux fers, quand l'homme se dit libre !

Ce dialogue, concerté et décousu tout à la fois, paraît fort long (il a d'ailleurs 440 vers); mais sur ce crayon un peu confus s'enlèvent quelques touches de vigueur. Mieux peut-être que la pièce sage et facile sur les *Avantages de l'Enseignement mutuel*, qui fut mentionnée, cette composition factice, incohérente dans sa symétrie, et que l'Académie mit au rebut, annoncerait par quelques lueurs le lever encore incertain d'une aurore.

Victor Hugo prit part encore à un autre concours de l'Académie française, celui de 1821, sur le sujet du *Dévouement de Malesherbes*. Plusieurs des jeunes poètes qui allaient, en se groupant, former le premier cénacle romantique, furent tentés par ce sujet. Victor Hugo envoya une assez longue pièce, écrite presque en entier pendant l'automne de 1819, et achevée en février 1820, après le meurtre du duc de Berry. Cet ouvrage était resté inédit, et même Hugo, qui s'était expliqué sur ses autres échecs aca-

démiques, n'avait pas parlé de celui-là. La pièce, que j'ai retrouvée et publiée, l'année du centenaire (1), est une élégie d'un sentiment touchant, d'une forme pure et élégante. Elle paraît supérieure à l'ode qui fut couronnée ; elle ne laisse pas moins loin derrière elle une ode que Raynouard, le secrétaire perpétuel, eut le tort de composer sur le même sujet.

Ce n'est pas seulement la faute des juges, si Victor Hugo, pendant qu'il manquait régulièrement le succès à l'Académie française, triomphait avec éclat aux Jeux floraux. Les conditions des deux concours étaient fort différentes. Les sujets imposés, comme l'étaient alors, comme le sont toujours, ceux du concours de poésie de l'Académie française, ne furent jamais le fait de Hugo : ils déconcertent d'ordinaire un vrai poète. De même en 1825, considéré comme une sorte de héraut du trône et chargé, à ce titre, de célébrer le sacre de Charles X, Victor Hugo, si royaliste qu'il soit encore à ce moment, aura beaucoup de peine à versifier, sur un thème pareil, quelques strophes passables. Mais aux Jeux floraux, la forme

(1) *Revue de Paris*, 15 février 1902. Ernest Dupuy : Un poème de Victor Hugo sur Malesherbes.

seule de la pièce était déterminée : on concourait pour l'ode, ou pour l'idylle, ou pour le chant en l'honneur de la Vierge. Le choix du sujet restait libre. En envoyant aux jeux de Toulouse les *Vierges de Verdun*, les *Derniers Bardes*, le *Jeune Banni*, les *Deux Ages*, *Moïse sur le Nil*, toutes pièces qui furent soumises au concours, Victor Hugo ne faisait que produire au jour les élans spontanés de son inspiration. Seule, l'*Ode sur le Rétablissement de la statue de Henri IV* traitait un sujet obligé ; mais il se trouva que par un hasard favorable Victor Hugo aurait pu le choisir.

On a souvent raconté dans quelles conditions la pièce fut composée. C'est auprès du lit de sa mère malade, dans la nuit du 5 au 6 février 1819, et la veille même du jour où il était indispensable d'envoyer la pièce pour ne pas l'envoyer trop tard, que Victor Hugo l'écrivit, parlons plus justement, l'improvisa. La pièce, où les réminiscences de Virgile ne manquent pas, sentait encore l'école ; mais un passage de l'ode rappelait la circonstance suivante : le jour où la statue avait quitté la fonderie royale pour s'acheminer, traînée par quarante bœufs, du faubourg du Roule au Pont-Neuf, la foule, voyant un moment l'énorme attelage arrêté,

s'était ruée aux roues du char et au timon pour enlever l'obstacle ; le poète avait apporté, lui aussi, le secours de son bras. En mettant en œuvre des impressions personnelles, en traduisant ainsi la *chose vue,* Victor Hugo inaugurait sa vraie manière.

Au début de l'année 1820, Victor Hugo adresse encore aux Jeux floraux un envoi de trois pièces, une héroïde, une idylle, une ode (1). L'ode, *Moïse sur le Nil*, fut couronnée ; elle eut une amaranthe d'or réservée. Deux mois à peine après avoir reçu ce prix, Victor Hugo était nommé membre de l'Académie toulousaine, avec le titre de maître ès jeux floraux. Dans le groupe des onze maîtres, il avait été précédé d'un an par Raynouard, son premier juge, et, à son tour, il précédait d'un an le vicomte de Chateaubriand, son auteur de prédilection, son personnage idéal, son héros.

Mis hors concours par son élévation au rang de maître, Victor Hugo continuera pendant deux ans encore à soumettre ses vers au jugement de ceux qui l'avaient, quoique « étranger », accueilli « comme un frère ». *Quiberon* en 1821, le *Dévouement* en 1822 seront lus dans l'Aca-

(1) *Le Jeune Banni, Les Deux Ages, Moyse sur le Nil* (*Moyse* est l'orthographe du recueil des Jeux floraux).

démie des Jeux floraux. Sans sortir de Paris, Victor Hugo prendra part aux travaux de ses confrères de province ; il leur écrira dans l'intérêt de ses amis, poètes comme lui, et, après lui, désireux d'obtenir, selon son expression, « les fleurs d'Isaure ». Il patronnera, à des titres divers, en indiquant discrètement les différences de mérite, Alfred de Vigny, Saint-Valry, Rocher, Gaspard de Pons et Durangel. Mais sur ce rôle de Hugo, correspondant des Jeux floraux, M. Biré a été plus que complet dans son ouvrage.

Ajoutons seulement que cette Académie des Jeux floraux, souvent raillée depuis, non sans raison, eut dans ces années-là, grâce au jeune Hugo, sa période glorieuse. La faveur que le groupe provincial sut réserver à ce génie à peine s'éveillant honore, aux yeux de la postérité, les maîtres et les mainteneurs de cette époque. On connaît le billet qu'Alexandre Soumet écrivit à l'auteur de *Moïse sur le Nil* : « Vos dix-sept ans ne trouvent que des admirateurs, presque des incrédules ; vous êtes pour nous une énigme dont les Muses ont le secret. » Ces formules enthousiastes nous paraissent aujourd'hui faire l'éloge du poète Soumet autant que celui de Hugo, son émule.

III

PREMIÈRES PIÈCES POLITIQUES

L'honneur de figurer dans les joutes académiques ne pouvait pas suffire à un esprit ardent comme celui du jeune Hugo. On a souvent cité le mot qu'il écrivait à quatorze ans sur un de ses cahiers d'écolier : « Je veux être Chateaubriand ou rien. » De 1818 à 1820, qu'était Chateaubriand ? Un journaliste, impatient d'être un homme d'État. Depuis le mois d'octobre 1818, il dirigeait le *Conservateur*, un journal ultra-monarchique, dont les rédacteurs étaient, pour la politique, le comte de Castelbajac, le duc de Fitz-James, le comte de Kergorlay, le marquis d'Herbouville, le marquis de Coriolis d'Espinouze, M. de Saint-Marcellin, ce fils de Fontanes, tué en duel le 3 février 1819, et autres gentilshommes ; pour la littérature et les spectacles, le comte O'Mahony, Fiévée, Ch. Nodier à l'occasion, assez souvent l'auteur du *Génie du Christianisme ;* pour les questions philosophiques et religieuses, le vicomte de Bonald et l'abbé F. de Lamennais.

En attendant de fonder lui-même sa revue à l'image et à la ressemblance du *Conservateur* de Chateaubriand, Victor Hugo était très attentif (il serait bien aisé de le prouver) à lire les articles publiés par l'auteur de la fameuse brochure *de Buonaparte et des Bourbons*. La 44e livraison lui apporta mieux qu'un article, un libelle de soixante pages, intitulé *de la Vendée*. Le plan de cet ouvrage très violent était fort simple : *Ce que la Vendée a fait pour la monarchie ; Ce que la Vendée a souffert pour la monarchie ; Ce que les ministres du Roi ont fait pour la Vendée*. L'auteur mettait en lumière la bravoure « héroïque » des Vendéens ; les « boucheries », « les attentats sans nom » de ceux qui luttèrent contre eux ; enfin, pour prix de cette gloire et de cette misère, l'ingratitude des Bourbons ou leurs aumônes misérables. C'est dans son numéro de juillet que le *Conservateur* donna le pamphlet de Chateaubriand. C'est peu de jours après (1) que parut l'ode de Victor Hugo sur les *Destins de la Vendée*. Elle était dédiée à M. le vicomte de Chateaubriand : ce n'était que justice. Les vers du poète résu-

(1) L'annonce du *Journal de la Librairie* est du 25 septembre.

maient plus d'un développement de l'impétueux prosateur ; l'ode, d'allure assez pesante, et quelquefois obscure d'expression, avait des beautés, encore peu originales, et son éclat, un éclat de reflet. Elle fut accueillie, comme eût pu l'être un pamphlet des ultras ; la presse ministérielle en commenta certaines expressions avec assez de malveillance.

Hugo ne s'en tint pas à cette manifestation lyrique de ses sentiments de royaliste intransigeant ; avant la fin de 1819 (octobre et décembre), il faisait paraître deux satires, le *Télégraphe* et l'*Enrôleur politique*. Une troisième pièce, les *Vous et les Tu*, imprimée en janvier 1820, dans le *Conservateur littéraire*, doit être du même moment que les deux autres. C'est tout au moins la même inspiration. La versatilité des opinions, dont tant d'exemples éclatants venaient d'être donnés, avant et après les Cent Jours, fait les frais de ces trois ouvrages. Quelques traits contre le ministère, quelques railleries à l'adresse des journaux officieux ou des chroniques libérales, quelques allusions à des faits comme l'emprisonnement des officiers royalistes impliqués dans la conspiration dite *du bord de l'eau*, quelques protestations de dévouement au roi destinées sans doute à dé-

guiser l'offense du blâme dirigé contre sa politique prudente, voilà la matière de ces poèmes qui ont perdu pour nous, il faut le reconnaître, à peu près tout leur sel. Si le *Conservateur*, par la plume de M. Agier, y releva autant de traits d'esprit que de bons sentiments, la plupart des journaux et des lecteurs les dédaignèrent.

IV

LE « CONSERVATEUR LITTÉRAIRE »

Cette année 1819 fut marquée pour Victor Hugo par des événements plus importants que la publication de quelques pièces de vers, politiques ou autres. Au mois de décembre, le premier numéro du journal *le Conservateur littéraire* paraissait, et dès le mois d'avril, l'adolescent s'était fiancé en secret avec celle qui devait, trois ans plus tard, être sa femme.

Ce serait une lacune regrettable que de ne pas nous expliquer sur ces deux événements. Nous parlerons d'abord du fait extérieur, le journal, et nous arriverons ensuite au fait d'histoire intime.

Le *Conservateur littéraire* fut fondé par Abel Hugo en décembre 1819. Il cessa de paraître à la fin de mars 1821. Il mériterait à lui seul une longue étude. Sans la pousser à fond, on peut montrer toute la part prise par Victor Hugo à la rédaction de ce journal. Il ne sera pas trop malaisé d'indiquer par quelles affinités de pensée et de sentiment les articles du prosateur rejoignent les odes du poète.

Le *Conservateur littéraire* mérite d'être lu pour plus d'une raison. On ne peut pas avoir la prétention d'étudier et de décrire le premier éveil du romantisme sans recourir à cette source. C'est là qu'on voit surgir et s'approcher, un à un, de Hugo, les poètes qu'il admira ou qu'il aima dans sa jeunesse : Gaspard de Pons, Alexandre Soumet, Pichat, dit Pichald (de l'Isère), Emile Deschamps, Adolphe de Saint-Valry, Jules Lefèvre, Jules de Rességuier, Chênedollé, l'ami de Chateaubriand, Mme Desbordes-Valmore, enfin Alfred de Vigny, que Victor Hugo distingua entre tous, et que pendant près de huit années il chérit comme un frère.

C'est dans le *Conservateur littéraire* que l'on peut étudier les premières productions des deux frères de Victor Hugo, Abel l'aîné et

Eugène le cadet. C'est là que fut publié, avec deux odes revenues des Jeux floraux, cet étrange, mais énergique tableau en prose, le *Duel du précipice,* qu'Eugène Hugo brossa de son pinceau fougueux avant d'être frappé par la folie. C'est là que parurent les petits récits colorés que composa Abel Hugo, utilisant, un des premiers, ses souvenirs d'Italie et d'Espagne ; c'est là que, tout en étudiant et tout en résumant, sans apparence de fatigue, ces interminables épopées qui encombraient alors le marché littéraire, ce même Abel conçut le vaste projet d'une publication en trente volumes in-8°, *le Génie espagnol.* L'exécution de cet ouvrage, poursuivie quelque temps dans des conférences à la Société des Bonnes-Lettres, ne dépassera pas finalement le prospectus. C'est là que Victor Hugo publie, avec ses vers de concours et ses premières pièces politiques, un choix de ses nombreuses traductions en vers des poètes anciens : *Achéménide, le Vieillard du Galèse, Cacus, l'Antre des Cyclopes,* d'après Virgile, *César passe le Rubicon,* d'après Lucain. C'est là qu'Emile Deschamps, ne cherchant pas encore à travers les textes étrangers de toute langue une originalité qui ne devait jamais venir, donnait tout uniment quelques

extraits de sa traduction inédite des œuvres d'Horace, demeurée elle aussi à l'état de projet. C'est là qu'on annonçait et qu'on exaltait par avance le *Turnus* et le *Léonidas* de Pichat, le *Saül* et la *Clytemnestre* de Soumet ; c'est là qu'on désignait à l'attention de l'Académie française la candidature de l'auteur du *Génie de l'homme* et surtout des *Essais poétiques*, M. de Chênedollé. C'est là qu'en décembre 1820, Alfred de Vigny, marchant sur les brisées de son parent Bruguières de Sorsum, apportait, dans un premier et unique article, le commencement d'une étude sur les œuvres complètes de lord Byron ; c'est là qu'en attendant d'interpréter et d'assombrir, avec des souvenirs du pessimisme de Manfred, la destinée auguste de Moïse, et d'innover réellement dans *Eloa*, le jeune officier de la garde royale donnait cette pièce élégante, coquette, attifée, et, à quelques égards, féminine, du *Bal*, transposition aimable et de bon ton de la satire débridée de Byron sur la *Walse*.

Mais l'intérêt le glus grand du *Conservateur littéraire*, c'est que Victor Hugo s'y retrouve, presque à chaque page, avec la fougue et le sérieux de ses dix-huit ans. Dissimulant son incroyable activité sous une dizaine de noms,

de pseudonymes, d'initiales, il a laissé dans ces fascicules (trente livraisons, ou trois tomes en seize mois), son empreinte déjà profonde. Polémiste politique à l'occasion, et en dépit du titre du journal, mais surtout critique de poèmes, de romans, de pièces de théâtre, il démêle avec beaucoup de finesse d'esprit et il exalte très généreusement les beautés des écrits qu'il aime. Mais s'agit-il de discuter, de remettre à son rang l'œuvre d'un faux grand homme, il déchire volontiers les voiles; il fait sentir aux auteurs qu'il ne goûte pas sa griffe dure et acérée de lionceau.

Il court au nom d'André Chénier et il l'acclame. Dans ce milieu d'ultras, il ose excuser l'homme d'avoir marché d'abord avec la Révolution. Il aime le poète. En le louant, plus justement que beaucoup d'autres ne l'ont fait, en définissant par ses caractères essentiels ce génie antique placé dans une époque qui n'a rien de commun avec l'antiquité que quelques aspects de surface, il définit la poésie, telle qu'il rêve, à ce moment, de la réaliser : « Vous trouverez dans Chénier la manière franche et large des anciens, rarement de vaines antithèses, plus souvent des pensées naturelles, des peintures vivantes, partout l'empreinte de cette

sensibilité profonde, sans laquelle il n'est point de génie, et qui est peut-être le génie elle-même. Qu'est-ce, en effet, qu'un poète ? Un homme qui sent fortement, exprimant ses sensations dans une langue plus expressive. La poésie, ce n'est guère que sentiment, dit Voltaire. » Victor Hugo s'est réconcilié depuis avec les antithèses ; mais quel poète a ressenti plus vivement, et, par suite, exprimé avec plus de force tous les élans, tous les troubles du cœur, depuis l'amour heureux ou douloureux jusqu'aux souffrances de la haine ?

Casimir Delavigne, l'auteur opportuniste, s'il en fut, triomphe avec les *Vêpres Siciliennes*, avec les *Comédiens*. La vogue de ces pièces si applaudies n'impose pas à celui qui rêve déjà d'œuvres autrement neuves et hardies. Voici ce qu'il écrit des *Vêpres Siciliennes :* « Le vice radical de cette pièce est, selon moi, d'y avoir introduit l'amour ; cette passion, dont le développement est gêné par celui d'une grande conspiration, ne peut tenir que la seconde ligne dans sa tragédie, et l'amour, au théâtre comme ailleurs, veut toujours la première place. » Rendant compte des *Comédiens*, Victor Hugo est bien plus rigoureux : « M. Delavigne nous promettait un tableau de caractères, il ne

nous a offert qu'une galerie de portraits ; il avait à nous montrer les mœurs des comédiens, il ne nous a fait voir que quelques-uns de leurs usages ; il devait dévoiler leurs intrigues, il ne nous a découvert que quelques tracasseries... Nous craignons que M. Delavigne ne soit dépourvu des deux qualités essentielles au théâtre. Comme auteur tragique, il a du mouvement et manque de sensibilité ; comme auteur comique, il a de l'esprit et point de gaieté. Il semble, ainsi que le disait le joyeux et infortuné Scarron, il semble que cet homme-là n'ait ni entrailles ni rate. »

Cette jolie citation de Scarron peut être une occasion de faire remarquer combien d'écrits de toute sorte le jeune critique a déjà lus, et ce qu'il en a retenu. Il en est des livres comme de ce pré dont parle Sénèque : une vache y broute de l'herbe, une cigogne y saisit un lézard et une abeille y visite une fleur. On ferait une anthologie des traits de poésie et des images rares que Victor Hugo, tout en lisant Voltaire, Lesage, Segrais, Amadis Jamyn, Addison, Thomas Moore, Byron, Walter Scott, les Espagnols, les Orientaux, a déjà récoltés. Ce qu'il découvre chez les auteurs, en apparence les plus éloignés de son goût, c'est ce qu'il

aime. Il va dénicher dans Segrais ce joli vers que l'on croirait tiré des *Rayons et des Ombres :*

Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage.

Il en fera d'abord une épigraphe pour les *Odes ;* le souvenir, entré dans son esprit, s'amplifiera, et ce germe donnera peut-être, un beau jour, quelque admirable fleur de poésie, par exemple la pièce qui s'appelle *la Statue.*

Il ouvre le *Spectateur* d'Addison, il tombe aussitôt sur le passage relatif à « ces concours qui s'ouvraient jadis dans les petites villes d'Ecosse et où de bons villageois venaient tour à tour s'essayer sur les tréteaux, à qui ferait la plus laide grimace ». Il reprend cette idée peu de temps après si, comme je le crois, c'est lui qui la développe dans un article du *Réveil,* qui s'intitule les *Grimaces ;* il ira chercher là, dix ans plus tard, la scène de l'élection du pape des fous dans *Notre-Dame de Paris* (1).

Il étudie les romans de Walter Scott, et il les imite d'abord dans son *Bug-Jargal*, dans

(1) M. Edmond Huguet vient de publier une fort bonne étude sur *Quelques sources de Notre-Dame de Paris ;* je la signale à ceux qu'intéresse la genèse des ouvrages de Victor Hugo. Mais après Sauval, et du Breul, et Collin de Plancy, et Lenglet-Dufresnoy, et tous ceux que M. Huguet a cités comme ayant inspiré Hugo, n'oublions pas Hugo lui-même.

Han d'Islande, qui datent, en somme, l'un et l'autre, d'avant 1822; mais il fait mieux que de les imiter, il en tire, sans avoir besoin de remonter, comme il l'a fait plus tard, jusqu'à Shakspeare, sa théorie du contraste obligé ou de l'inévitable succession des larmes et du rire : « Walter Scott a un grand art; il excite le rire, émeut la pitié presque en même temps, etc. »

Dans Corneille, ce qui le charme, avant tout, ce sont les écrits qualifiés sottement de « mauvaises pièces »... « Comme si le génie, qui, dans ses écrits, peut être monstrueux et ridicule, pouvait jamais être médiocre. » Et il se réjouit de citer des tirades délicieuses de couleur et d'accent, extraites d'*Andromède,* de *la Veuve,* de *Pulchérie,* de *Suréna,* de *la Toison d'or,* d'*Attila,* de *l'Illusion comique.* La fin de *Suréna* est, à ses yeux, une des plus tragiques qu'il y ait au théâtre :

. . . . . .

Quoi, vous causez sa perte, et n'avez point de pleurs?

EURYDICE.

Non, je ne pleure point, Madame, mais je meurs.

On trouverait, dans ce qu'il a noté de *la Veuve,* le point de départ de telle scène de *Marion*

Delorme ; on s'assurerait, en relevant les vers qui l'ont ravi dans l'*Illusion comique,* qu'il y cherchait, dès ce moment, le style de *Ruy Blas.*

Il n'est pas exclusif. Il reconnaît les mérites de Delille, bon ouvrier en vers, poète même parfois, pour la durée d'un instant, il est vrai ; mais un instant, en poésie, est quelque chose. Bien peu de gens aujourd'hui osent se compromettre jusqu'au point de ne pas traiter l'abbé Delille avec mépris. Ceux qui l'ont lu (je les crois assez rares) et qui ont eu la surprise de découvrir, çà et là, à travers les pavés de ses descriptions, une agréable fleur, mieux que cela, de vrais brins d'herbe, auront quelque plaisir à savoir que Victor Hugo portait sur l'auteur des *Jardins* ce jugement si fin, si mesuré : « Il se fit le père de la *Poésie descriptive,* et heureusement pour sa gloire, cette création ne fut pas son meilleur ouvrage... Delille sera sans doute le chef d'une école, mais cette école sera dangereuse. Le talent s'y égarera, et la médiocrité y trouvera un refuge ; elle sera de plus inutile : Delille demeurera seul, et il ne s'y formera jamais de disciple qui puisse égaler le maître. »

Si Victor Hugo, qui savait ce que c'est qu'un

bon vers, goûte les vers de Delille, sa chasteté d'adolescent passionné, mais resté de mœurs aussi pures que pouvait l'être la jeune fille qu'il aimait, l'éloigne de ces chantres de l'amour, fort à la mode alors et lus avidement, les Millevoye, les Bertin, les Parny. C'est sur ce point surtout qu'il est impatient de faire école : « Nous croyons utile, écrit-il, de prévenir en passant nos jeunes poètes contre le genre érotique qui diffère beaucoup du genre élégiaque. Et ici nous nous bornons à plaider les intérêts de l'art... La peinture des passions, variable comme le cœur humain, est une source inépuisable d'expressions et d'idées neuves : il n'en est pas de même de celle de la volupté ; là, tout est matériel, et quand vous avez épuisé *l'albâtre, la rose* et *la neige*, tout est dit. » Ce jugement n'étonne plus guère aujourd'hui ; mais formulé en 1820, par un poète de dix-huit ans, il a de quoi surprendre.

Il est vrai que Lamartine vient de donner ses premières *Méditations*. Après les avoir lues, Victor Hugo s'écriait : « Voilà donc enfin des poèmes d'un poète, des poésies qui sont de la poésie ! » Rapprochant Lamartine de Chénier, il disait encore : « Tous deux sont inspirés par l'amour. Mais dans Chénier ce sentiment est

toujours profane ; dans l'auteur que je lui compare, la passion terrestre est presque toujours épurée par l'amour divin. » Et il donnait de la poésie cette définition profonde : « Pour ceux qui ne prostituent pas ces titres, sans un esprit droit, sans un cœur pur, sans une âme noble et élevée, il n'est point de véritable poésie. »

Victor Hugo se fait de l'œuvre poétique, de l'œuvre poétique au théâtre surtout, une idée non moins haute que de la nature même du poète. A ses yeux, c'est une erreur que de s'y efforcer avant le temps : « Une chose nous a frappés dans les compositions de cette jeunesse qui se presse maintenant sur nos théâtres ; ils en sont encore à se contenter facilement d'eux-mêmes ; ils perdent à ramasser des couronnes un temps qu'ils devraient consacrer à de courageuses méditations ; ils réussissent, mais leurs rivaux sont surtout joyeux de leurs triomphes : veillez, veillez ! jeunes gens, recueillez vos forces, vous en aurez besoin le jour de la bataille : les faibles oiseaux prennent leur vol tout d'un trait, les aigles rampent avant de s'élancer sur leurs ailes. » Cette page significative n'avait pas échappé à l'œil de Sainte-Beuve ; mais, trompé par l'initiale E, il l'attri-

buait à Eugène Hugo (1). Elle est de celui des Hugo qui doit faire le drame d'*Hernani*, et qui en a déjà la poétique dans la tête. Qu'on en juge plutôt par cette citation, empruntée au même article : « L'amour au théâtre doit toujours marcher en première ligne, au-dessus de toutes les vaines considérations de crainte ou de grandeur : c'est la plus petite chose de la terre, s'il n'est la plus grande. On objectera que, dans cette hypothèse, le Cid ne devrait point combattre don Gormas. Eh ! point du tout. Le Cid connaît Chimène ; il aime mieux encore sa colère que son mépris, parce que le mépris tue l'amour : l'amour dans les grandes âmes, c'est une estime céleste. »

V

LE ROMAN DE JEUNESSE DE VICTOR HUGO

La publication des *Lettres à la Fiancée* a jeté une vive lumière sur les rapports de Victor

(1) Cette initiale a causé une autre erreur. L'article sur André Chénier a été reproduit en tête d'une édition des *Œuvres en prose* du poète en 1840, comme étant d'Eugène Hugo. Victor Hugo l'avait pourtant déjà publié sous son nom, en 1834, dans *Littérature et Philosophie mêlées*.

Hugo et d'Adèle Foucher pendant les trois années qui précédèrent leur mariage. Cet épisode romanesque ne saurait être omis dans une étude sur les ouvrages de jeunesse de Hugo : il est intimement lié aux travaux du poète. Dans le seul recueil des *Odes et Ballades* (pour ne parler que de cet ouvrage), plus de quinze pièces, pleines de charme, décrivent les phases diverses de cette passion.

L'amour très pur de Victor Hugo pour celle qui avait été la compagne de jeux de son enfance s'éveilla au printemps de 1819 ; le jeune homme n'avait que dix-sept ans ; Adèle Foucher devait en avoir seize. Une des *Lettres à la Fiancée,* datée du 26 avril 1821, fait en quelque sorte l'histoire en raccourci des deux premières années de ce profond attachement : « Sais-tu, te rappelles-tu que c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour qui a décidé de toute ma vie ? C'est le 26 avril 1819, un soir que j'étais assis à tes pieds, que tu me demandas mon plus grand secret, en me promettant de me dire le tien. Tous les détails de cette enivrante soirée sont dans ma mémoire comme si c'était d'hier, et cependant depuis il s'est écoulé bien des jours de découragement et de malheur. J'hésitai quelques minutes avant de te livrer toute

ma vie, puis je t'avouai en tremblant que je t'aimais, et après ta réponse, j'eus un courage de lion... Eh bien, par une fatalité bizarre que j'admire dans mes moments d'humeur contre Dieu (pardonne), ce fut précisément cet anniversaire de mon bonheur, permets-moi de dire du tien, qui fut choisi pour tout renverser; c'est le 26 avril 1820 que nos familles apprirent ce que nul n'avait le droit de lire dans nos âmes, excepté nous. C'est d'un 26 avril que dataient nos espérances, c'est d'un 26 avril que date mon désespoir ; je n'ai eu qu'une année de bonheur, et voici la seconde année de malheur qui commence. Arriverai-je à la troisième ? »

L'obstacle était venu de Mme Hugo. Elle avait sans doute rêvé, pour ce fils dont elle prévoyait les grandes destinées, quelque alliance brillante. Elle prit une attitude tellement désobligeante que la famille Foucher, blessée au vif, ferma sa porte à elle et à ses fils. Pendant cette période de séparation, qui dura jusqu'à la mort de Mme Hugo, le jeune homme imagina un moyen singulier pour assurer celle qu'il regardait comme liée à lui, de la fidélité de ses sentiments de tendresse. Il écrivit publiquement, en vers et en prose, à son amie, sous le couvert de personnages de fiction. Ainsi la

pièce du *Jeune Banni* ou *Raymond à Emma*, lue aux Jeux floraux en 1819, publiée dans le *Conservateur littéraire* en juillet 1820, et qui ne semblait conter qu'une légende amoureuse du moyen âge, avait été composée surtout pour qu'Adèle Foucher pût y lire des vers comme ceux-ci :

> Hier... te souvient-il, fille aimable et modeste,
> De cet hier déjà si loin de moi ?
> . . . . . .
> Dis, ô Pétrarque, et toi, ma bien-aimée,
> N'est-il pas vrai qu'il vaut bien mieux mourir ?

De même, *Han d'Islande*, commencé au mois de mai 1820, écrit en grande partie du mois de juin au mois d'octobre 1821, achevé encore plus tard, publié seulement en 1823, servit au jeune Hugo pour exprimer ses propres sentiments : en peignant les amours longtemps traversés d'Ordener et d'Ethel, il exposait sa vie intime. Voici ce qu'en février 1821 il écrivait à sa fiancée : « Au mois de mai dernier, le besoin d'épancher certaines idées qui me pesaient, et que notre vers français ne reçoit pas, me fit entreprendre une espèce de roman en prose. J'avais une âme pleine d'amour, de douleur et de jeunesse ; je ne t'avais plus ; je n'osais

en confier les secrets à aucune créature vivante ; je choisis un confident muet, le papier. » En 1833, rééditant ce roman, *Han d'Islande,* Victor Hugo y introduira une préface dont il faut détacher ces allusions devenues très claires aujourd'hui : « Il n'y a dans *Han d'Islande* qu'une chose sentie, l'amour du jeune homme, qu'une chose observée, l'amour de la jeune fille. Tout le reste est deviné, c'est-à-dire inventé. Car l'adolescence, qui n'a ni faits, ni expérience, ni échantillons derrière elle, ne devine qu'avec l'imagination. » Il ajoute : « Tel qu'il est, avec son action saccadée et haletante, avec ses personnages tout d'une pièce, avec ses gaucheries sauvages, avec son allure hautaine et maladroite, avec ses candides excès de rêverie, avec ses couleurs de toute sorte juxtaposées sans précaution pour l'œil, avec son style cru, choquant et âpre, sans nuances et sans habiletés, avec les mille excès de tout genre qu'il commet presque à son insu chemin faisant, ce livre représente assez bien l'époque de la vie à laquelle il a été écrit, et l'état particulier de l'âme, de l'imagination et du cœur dans l'adolescence, quand on est amoureux de son premier amour, quand on convertit en obstacles grandioses et poétiques les empêchements bour-

geois de la vie, quand on a la tête pleine de fantaisies héroïques qui vous grandissent à vos propres yeux, quand on est déjà un homme par deux ou trois côtés et encore un enfant par vingt autres, quand on a lu Ducray-Duminil à onze ans, Auguste Lafontaine à treize, Shakspeare à seize, échelle étrange et rapide qui vous a fait passer brusquement, dans vos affections littéraires, du niais au sentimental, et du sentimental au sublime. »

Le roman de *Han d'Islande* fut arrêté par la maladie et la mort de Mme Hugo. La maladie commença en mai 1821 ; la mort eut lieu le 27 juin. Le soir même de l'enterrement, le 29 juin, on célébrait à l'hôtel de Toulouse la fête de Mme Foucher. Victor Hugo, l'âme pleine de deuil, s'achemina machinalement vers la maison où habitait sa seule amie. En passant devant l'hôtel, il vit la porte ouverte, la cour, l'appartement illuminés. Il monta l'escalier, et, par une porte vitrée, il reconnut Adèle Foucher « en robe blanche, coiffée de fleurs » ; elle « dansait en souriant ». M. Foucher avait caché à sa fille la nouvelle de la mort de Mme Hugo. Le lendemain matin, la jeune fille, un peu lasse de la fête, se promenait dans le jardin du conseil de guerre ; elle vit tout à coup venir

à elle Victor Hugo, vêtu de noir. « Sa présence et sa pâleur », écrit-elle, lui firent deviner qu'un grave événement s'était passé. « Elle courut à lui. — Qu'y a-t-il donc ? — Ma mère est morte ; je l'ai enterrée hier. — Et moi je dansais ! — Il vit qu'elle ne savait rien. Ils se mirent à sangloter ensemble, et ce furent leurs fiançailles. »

Les parents d'Adèle Foucher n'étaient pas disposés à renouer les relations. Le jeune Hugo leur paraissait un bon sujet, mais dont l'avenir était fort incertain. Le général Hugo vivait à Blois, séparé de sa femme. Après la mort de la mère, il offrit bien de pourvoir à l'existence de ses deux plus jeunes fils, mais à la condition qu'ils renonceraient aux lettres : Victor Hugo continua à vivre sans son père.

Les Foucher quittèrent Paris sous prétexte de villégiature : ils allèrent s'installer à Dreux. Prétextant, à son tour, d'y rendre visite à un ami qui partait pour les Indes, Victor Hugo se mit en route, et du 15 au 19 juillet, à pied, en trois étapes, il fit les vingt-cinq lieues qui séparent Dreux de Paris. A peine arrivé, il rencontre M. Foucher et sa fille, mais n'ose pas se faire reconnaître ; le lendemain, il se décide à faire une visite et explique la sur-

prise qu'il a eue, en arrivant dans cette ville, où un devoir d'amitié l'appelait, d'apprendre que la famille Foucher s'y trouvait justement. Il fait part de ses projets littéraires, parle du roman qu'il écrit, et les relations sont reprises.

La joie de Victor Hugo est si vive, qu'il éprouve le besoin de conter son voyage à plusieurs de ses amis : nous avons deux lettres de lui à ce sujet, l'une adressée à Adolphe de Saint-Valry, l'autre à Alfred de Vigny. Il ne dit pas la vraie raison de sa joie ; il la met tout entière au compte de ce bel exploit de piéton qu'il vient d'accomplir. « J'ai fait tout le voyage à pied, par un soleil ardent et des chemins sans ombre d'ombre. Je suis harassé, mais tout glorieux d'avoir fait vingt lieues sur mes jambes ; je regarde toutes les voitures en pitié ; si vous étiez avec moi en ce moment, jamais vous n'auriez vu plus insolent bipède. Quand je pense qu'il faut à Soumet un cabriolet pour aller du Luxembourg à la Chaussée-d'Antin, je suis tenté de me croire d'une nature supérieure à la sienne, comme animal. Cette expérience m'a montré qu'on peut marcher avec ses pieds (1). » La raison de cette allégresse, c'est

(1) Victor Hugo, *Correspondance* (lettre à Alfred de Vigny), tome I, p. 18.

qu'au sortir d'un abîme de désespoir, il a vu luire une espérance.

Les *Lettres à la Fiancée*, interrompues depuis quelque temps, reprennent à la date du 5 octobre 1821. A partir de ce moment, Victor Hugo commence à entretenir Adèle Foucher de ses travaux, de ses ambitions ; il décrit au jour le jour ses découragements, ses tourments, ses angoisses. Je détache de cette correspondance une page où l'état de l'âme du jeune homme est exprimé avec un talent particulièrement heureux : « Je ne sais ce que j'écris, je suis assailli d'idées sombres sans presque en savoir la cause. Ne t'en étonne pas. Dans une certaine disposition d'esprit, il nous vient parfois des tristesses vagues dont l'âme ne peut se défendre ni se rendre compte. Ce sont des souvenirs de malheurs passés ou des pressentiments de malheurs futurs : c'est le feu qui fume lorsqu'il vient de s'éteindre ou lorsqu'il va s'allumer. Ces souvenirs ou ces pressentiments se placent, comme des nuages, entre nous et nos idées ; ils ont les formes indécises de l'avenir ou du passé ; car, dans l'ordre des choses idéales comme dans l'ordre des choses réelles, tout ce qui est lointain est vague. L'âme alors croit souffrir et souffre en effet ; toutes

les images riantes se ternissent, toutes les images tristes s'obscurcissent. Qu'un bonheur lui arrive tout à coup, le brouillard se lève, tout reprend sa forme et sa couleur, et l'on s'étonne de s'être affligé. »

Enfin, le 13 mars 1822, il écrit ce billet : « Je suis ivre de joie : la première émotion doit être pour toi. J'avais passé huit jours à me préparer à un grand malheur, c'est le bonheur qui vient ! Il n'y a qu'un nuage ! » Le bonheur qui vient, c'est le consentement donné par le général au mariage de son fils. Le nuage, c'est l'aveu que le général a glissé à son fils sous le couvert de ce consentement : lui-même s'est remarié, sans en prévenir ses enfants, et cela quelques semaines après la mort de sa première femme.

Tout n'était pas fini. Le général Hugo avait consenti ; mais les Foucher exigeaient que le fiancé eût des moyens d'existence plus assurés que le produit de ses futurs ouvrages. Le jeune Hugo, à qui l'on avait promis une pension, dut la solliciter. Ses démarches n'aboutirent qu'au bout de six mois. Le 23 août, il écrit que la pension est obtenue ; elle est de 1000 fr. au lieu de 1200 fr. ; « mais, dit-il, une réduction de 200 fr. ne m'épouvante pas ; ce sera

autant à regagner sur mon travail. » Le mardi 1er octobre, douze jours avant le mariage, il écrit à sa fiancée : « Quand je songe qu'il aurait pu se faire que tu ne m'aimasses pas, je frissonne comme devant un abîme. » Et le 4 octobre, il trace un dernier billet, qui est la conclusion éloquente de ce beau roman : « Notre histoire aura été une preuve de plus de cette vérité que vouloir fortement, c'est pouvoir. »

Le mariage eut lieu le 12 octobre 1822, trois ans et demi après le premier aveu. Ce jour du mariage, qui devait être si heureux, fut troublé par un événement sinistre. En pleine fête, Eugène Hugo, le frère de Victor, eut un accès de folie furieuse ; on dut l'entraîner et l'empêcher, dit-on, de tuer son frère. Le malheureux survécut à sa raison pendant près de quatorze ans ; il mourut en 1836, à Charenton. La vie de Victor Hugo, on peut le rappeler à cette occasion, présentera plus d'une fois ces tragiques contrastes. Le poète, en 1843, visitera les Pyrénées et l'Espagne ; il sera tout heureux de revoir ces paysages qui avaient enchanté son enfance : c'est dans ce moment d'allégresse qu'une nouvelle atroce, celle de la mort de sa fille Léopoldine, engloutie dans la Seine

avec son mari, Charles Vacquerie, au lendemain presque des noces, viendra l'accabler. En 1871, appelé à Bordeaux par ses fonctions de député à l'Assemblée nationale, il donnera une grande réception aux hommes politiques de son parti, et c'est au milieu de cette soirée, où il est tout à ses devoirs d'hôte, qu'on l'appelle, et qu'un témoin, inconnu de lui, le tirant à l'écart sur le palier, lui annonce la mort subite de son fils aîné, de « son Charles ».

VI

LES ÉLÉMENTS DES « ODES » ET « POÉSIES DIVERSES »

Nous voilà bien loin des premières odes de Hugo. Reprenons son œuvre poétique à l'endroit où nous l'avons laissée, et tâchons d'en déterminer les divers éléments.

L'année 1820 fut, pour Victor Hugo, l'année des manifestations royalistes éclatantes. Il donna, en février, au lendemain de l'attentat de Louvel, l'*Ode sur la mort du duc de Berry*, et en octobre, l'*Ode sur la naissance du duc de Bordeaux*. Ces pièces de circonstance ont été,

à leur apparition, fort admirées ; on ne les relit guère, et peut-être cela vaut-il mieux ? La rhétorique en est bien refroidie. Mais il en est de cette poésie un peu morne comme de cette falaise aride et nue, dont parle quelque part le poète anglais, Robert Browning ; c'est l'image de la désolation et de l'ennui : un papillon s'y abat tout à coup ; il agite son éventail « rouge et bleu », et tout le paysage s'illumine. N'est-ce pas l'effet de ces pièces vieillies et presque mortes de Hugo ? On les parcourt d'un œil distrait ; mais une image ouvre ses ailes tout à coup, et ce que l'on croyait éteint semble revivre.

C'est pendant cette année 1820 que se forma la liaison, bientôt intime, qui unit Victor Hugo et Alfred de Vigny. Je trouve le plus ancien témoignage de cette liaison dans une lettre inédite, la première sans doute que Victor Hugo ait adressée au jeune officier, alors résidant à Paris. Il l'appelle « Monsieur Alfred », et il prend soin de lui donner sa propre adresse, 20, rue de Mézières. Ces deux détails indiquent que la connaissance vient de se faire. « Je vous envoie, dit Hugo dans cette lettre, un exemplaire de ma litanie sur notre petit duc. » Il y joint deux exemplaires d'une ode nouvelle,

« l'un desquels, dit-il, est destiné à Madame votre mère ». La « litanie », c'est l'*Ode sur la naissance du duc de Bordeaux*, et l'ode expédiée en double exemplaire est le *Génie*, qui parut au début de juin. Cette pièce du *Génie*, dédiée à Chateaubriand, est toute pleine de sa gloire. A cette époque de sa vie, ne craignons pas de le redire, Victor Hugo n'éprouvait pas seulement une admiration sans réserves pour l'écrivain très grand qu'était Chateaubriand ; il s'attachait passionnément à reproduire ses attitudes politiques. On a dit et répété plus d'une fois que le *Conservateur littéraire* s'était mis à la suite du *Conservateur*, comme une chaloupe à la remorque d'un vaisseau. Quand le *Conservateur littéraire* disparaît, Victor Hugo suit Chateaubriand à la Société des Bonnes-Lettres. Il n'a pas tenu à Chateaubriand que Victor Hugo n'entrât dans la diplomatie et ne devînt un fonctionnaire de la Restauration : en 1822, l'ambassadeur à Londres offrait au poète une place de secrétaire auprès de lui ; les *Lettres à la Fiancée* nous apprennent que c'est pour ne pas s'éloigner d'Adèle Foucher que Victor Hugo refusa.

Dans l'année 1821, Victor Hugo écrivit en tout neuf pièces de vers, c'est-à-dire moins

d'une par mois. Nous n'avons plus à nous demander comment un jeune homme, habile entre tous dans l'art de faire les vers, en produisait si peu (1). Les raisons nous en sont connues : de décembre 1819 à mars 1821, Victor Hugo est accaparé par la besogne du journal ; tout en y prodiguant les articles de critique, il y écrit, sous sa première forme, le roman de *Bug-Jargal*. Du mois de mai à la fin d'octobre 1821, il abat quinze chapitres de *Han d'Islande*. Chemin faisant, il travaille à une tragédie. Le 1er février 1822, il reçoit la visite de Soumet qui vient lui proposer de tirer une comédie de « l'admirable roman » de Kenilworth ; le 16 février, il en a déjà terminé les deux premiers actes. On le voit, dès cette époque de jeunesse, Victor Hugo est le puissant, l'infatigable travailleur qu'il est resté toute sa vie.

Loin de nuire au poète, tout ce labeur fortifie ses moyens. De 1821 à 1822 notamment, il semble qu'après la fleur, comme l'on dit, le fruit se noue. Chose curieuse : dans les trois premiers mois de l'année 1822, pas un vers. C'est cette période d'anxiété où Victor Hugo

(1) Six ou sept pièces en 1820, neuf en 1821, une douzaine au plus l'année suivante.

court les bureaux des ministères pour obtenir la délivrance des deux pensions « qui lui sont dues ». Point de brevet, point de mariage ! Sait-il d'ailleurs si son père consentira ? Mais le 13 mars, le consentement du général Hugo produit chez son fils une sorte d'ivresse, et, dès le mois d'avril, le flot de poésie monte et déborde avec la joie ; et voici, coup sur coup, dans le même mois, *la Lyre et la Harpe, le Nuage, la Chauve-souris, le Cauchemar, le Matin, Bonaparte*, c'est-à-dire la méditation, l'émotion intime, l'imagination pittoresque, le sentiment de la nature, l'inspiration satirique ; tout se manifeste à la fois : c'est un printemps qui fait explosion.

Le premier recueil de vers de Victor Hugo, *Odes et Poésies diverses*, fut mis en vente au mois de juin 1822. La presse royaliste loua l'ouvrage ; les journaux d'opposition libérale en parlèrent avec mépris. Voici comment s'exprime un des rédacteurs de l'*Album*, poète aussi (1) : « Quand M. Hugo veut s'élever, il tombe dans le bas et dans le trivial ; quand il veut être profond, il est inintelligible. » Si

(1) L'article est de Magalon, qui, en éditant un peu plus tard ses propres poésies, fit une sorte d'amende honorable à Hugo.

l'auteur des *Odes* était ainsi traité, c'est qu'en sa qualité de membre de la société ultra-monarchique des *Bonnes-Lettres*, il devait être odieux à des journalistes qui, pour la moindre marque d'opposition au trône ou à l'autel, couraient le risque du procès et de la prison. Mais quelle que soit la part qu'il faille faire à la passion politique dans ces verdicts littéraires si rigoureux, il faut se rendre compte aussi du degré de nouveauté qu'avait pour les hommes de 1822 une poésie que nous jugeons aujourd'hui, par rapport à ce qui a suivi, médiocrement audacieuse. Rappelons-nous que la belle formule de la préface des *Odes :* « La poésie c'est tout ce qu'il y a d'intime dans tout », semblait à un des bons critiques de ce temps, le critique du *Moniteur*, du pur galimatias.

Ce premier volume, imprimé, comme disait l'auteur, qui dut l'éditer à ses frais (1), « avec des têtes de clous sur du papier à chandelle », marque une époque dans la jeunesse de Hugo ; c'est la fin de l'adolescence. A partir de ce moment, les poésies rendent un son plus plein. C'est la même voix, mais plus grave. Le poète va se faire de son rôle une idée de plus en plus

(1) Ou aux frais de son frère Abel.

haute, et dès l'année 1823, il se définira lui-même comme on sait :

Le poète inspiré lorsque la terre ignore
Ressemble à ces grands monts que la nouvelle aurore
Dore avant tout à son réveil,
Et qui, longtemps vainqueurs de l'ombre,
Gardent jusque dans la nuit sombre
Le dernier rayon de soleil.

VII

LA « MUSE FRANÇAISE » ; LES « NOUVELLES ODES » ; LES « ODES ET BALLADES »

1823 ouvre la grande période de la jeunesse de Hugo. C'est cette année-là que fut fondée la *Muse française,* le premier organe de l'école romantique. Les fondateurs de cette revue furent Alexandre Soumet et Emile Deschamps.

Le succès, au théâtre, de *Saül* et de *Clytemnestre* avait rendu le nom de Soumet presque glorieux ; chacun savait par cœur sa touchante élégie de la *Pauvre Fille.* Il allait, l'année suivante, entrer à l'Académie française. Pour les poètes de vingt à vingt-cinq ans, comme Hugo,

comme Vigny et autres jeunes gens, c'était un frère aîné qu'ils admiraient.

Emile Deschamps, esprit vif, spirituel, aimable, très français de tempérament, allait plus qu'aucun autre poète de cette époque se donner pour tâche l'imitation des auteurs étrangers. Il commençait à traduire des poésies de Gœthe et de Schiller, *le Pêcheur, le Roi des Aulnes, le Roi de Thulé, la Cloche ;* il essayait aussi de reproduire la couleur espagnole dans une sorte de romancero, intitulé *Poème de Rodrigue.* Un peu plus tard, en 1828, il devait écrire, en tête de son recueil des *Études françaises et étrangères,* un manifeste en prose, qui fut pour l'école romantique ce qu'avait été pour la Pléade, au XVIe siècle, la *Défense et illustration de la langue française,* de Joachim du Bellay, c'est-à-dire une déclaration de guerre à la tradition, un nouveau code poétique. Gœthe, trompé par la distance, et plus sensible qu'il n'eût convenu à certains éloges d'Emile Deschamps, le prit pour le plus intéressant et pour le plus original des hommes du groupe romantique. C'était seulement le plus aimable de ces poètes et celui qui fit le plus pour donner de la cohésion à toutes ces jeunes et vibrantes amitiés.

Parmi les écrivains assez nombreux que la *Muse française* rassemble dans ses deux années d'existence (1823 et 1824), il faut retenir surtout ceux qui resteront unis après la disparition de la revue, c'est-à-dire Victor Hugo, Alfred de Vigny, Soumet, Deschamps, Pichald, Jules Lefèvre, Saint-Valry, Ulric Guttinguer, Jules de Rességuier, Charles Nodier ; n'oublions pas les femmes poètes, Mme Desbordes-Valmore, Mme Amable Tastu et Mlle Delphine Gay, jeune, belle, simple malgré son talent ; dans ce groupe d'admirateurs on l'appelait « la Muse ». Je ne prononce pas le nom de Lamartine. Tout en ayant des rapports d'amitié avec certains poètes du cénacle, tout en visitant volontiers Victor Hugo, quand l'occasion le ramène à Paris, Lamartine se développe à l'écart, et s'il influe de loin sur ce groupe de littérateurs, il échappe à leur influence.

Déjà Victor Hugo est regardé par eux, ou tout au moins par la plupart d'entre eux, comme le maître. Ou plutôt à cette heure, encore un peu matinale, Victor Hugo et Alfred de Vigny semblent prendre le pas sur leurs amis et rester, vis-à-vis l'un de l'autre, sur le pied d'égalité. Ils ont fait leurs débuts devant le public,

la même année, en 1822, Alfred de Vigny avec les *Poèmes*, Victor Hugo, quatre mois plus tard, avec les *Odes et Poésies diverses*. Les critiques, en rendant compte de leurs ouvrages, ont tenu la balance égale entre eux, et ce sera ainsi jusqu'en 1828. A cette époque encore, ils rééditeront tous deux leurs poésies, accrues à peu près dans les mêmes proportions, et la critique, comme en 1822, répétera que s'ils diffèrent par le tempérament, ils se ressemblent, ils s'égalent par l'originalité. A partir de 1829, cette égalité cessera : l'auteur de *Cromwell*, d'*Hernani*, de *Notre-Dame de Paris*, d'une foule de drames retentissants, devient tout à fait populaire ; Alfred de Vigny, au contraire, malgré le succès d'abord très vif, mais brusquement éteint de *Chatterton*, s'effacera relativement ; ses *Destinées*, écrites de 1839 à 1853, et publiées d'abord, sauf une pièce posthume, dans la *Revue des Deux-Mondes*, passeront presque inaperçues ; c'est seulement après sa mort que sa poésie se remettra à étinceler, comme une étoile merveilleusement pure dans un austère ciel d'hiver.

Victor Hugo ne donna à la *Muse française* que deux pièces de vers, *A mon Père*, et *la Bande noire ;* mais il y fit paraître plusieurs

articles en prose d'une réelle importance : une étude sur le *Quentin Durward* de Walter Scott, une étude sur lord Byron, une étude sur l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, par Lamennais, une étude sur *Eloa ou la sœur des Anges*, par M. le comte Alfred de Vigny. Ajoutons, pour être complet, un fragment sur Voltaire.

Tous ces articles seraient intéressants à étudier de près. Je me bornerai à dire quelques mots d'un seul d'entre eux, l'article sur *Eloa*, le poème d'Alfred de Vigny. Victor Hugo ne s'est pas borné à louer largement le poème de son ami ; il a saisi cette occasion de définir la poésie de l'avenir, de l'opposer aux traditions de l'art classique en décadence, et le passage vaut la peine d'être lu : c'est le début de l'évangile romantique. « Osons le dire un peu haut, ce n'est point réellement aux *sources d'Hippocrène*, à la *fontaine de Castalie*, ni même au *ruisseau du Permesse*, que le poète puise le génie : mais tout simplement dans son âme et dans son cœur..... Le poète appelle l'inspiration par la méditation, comme les prophètes s'élevaient à l'extase par la prière. Pour que la Muse se révèle à lui, il faut qu'il ait en quelque sorte dépouillé toute son existence dans le calme et le recueillement..... L'enfan-

tement du génie ne saurait s'accomplir, si l'âme ne s'est d'abord purifiée de toutes ses préoccupations vulgaires que l'on traîne après soi dans sa vie ; car la pensée ne peut prendre des ailes avant d'avoir déposé son fardeau. Voilà sans doute pourquoi l'inspiration ne vient que précédée de la méditation. Chez les Juifs, ce peuple dont l'histoire est si féconde en symboles mystérieux, quand le prêtre avait édifié l'autel, il y allumait le feu céleste, et c'est alors seulement que le rayon divin descendait du ciel..... Heureux celui qui sent dans sa pensée cette double puissance de méditation et d'inspiration, qui est le génie ! Quel que soit son siècle, quel que soit son pays, fût-il né au milieu des calamités domestiques, fût-il jeté dans un temps de révolutions, ou, ce qui est plus déplorable encore, dans un siècle d'indifférence, qu'il se confie à l'avenir : car, si le présent appartient aux autres hommes, l'avenir est à lui. Il est du nombre de ces êtres choisis qui doivent *venir à un jour marqué*. Tôt ou tard, ce jour arrive, et c'est alors que, nourri de pensées et abreuvé d'inspirations, il peut se montrer hardiment à la foule, en répétant le cri sublime du poète :

Voici mon Orient ; peuples, levez les yeux. »

Si nous faisons le relevé des poésies écrites par Victor Hugo en 1823, nous en comptons une quinzaine qui peuvent à peu près se classer ainsi : les pièces politiques, au nombre de cinq ou six ; les pièces de caractère religieux, où se retrouve la double influence de Lamartine et de Lamennais ; les odes de caractère intime, familial, qui prendront une grande place dans les recueils d'après 1830 ; enfin les poèmes d'inspiration particulièrement romantique, c'est-à-dire ceux auxquels le poète donnera un peu plus tard le nom de *ballades*. Ces derniers poèmes eurent beaucoup de prise sur les lecteurs d'alors ; ils furent imités avec fureur par tous les rimeurs du moment. Ils ont ce caractère impersonnel et achevé en même temps qui est le propre des travaux exécutés pour les chapelles littéraires. Le principal objet de l'écrivain est de réaliser un effet de couleur ou de sonorité. Cette tendance artistique s'accuse encore dans les pièces exécutées en 1824 : des sept petits poèmes composés cette année, cinq sont des tableaux : trois toiles symétriques, exécutées dans le seul mois de janvier, le *Chant de l'arène*, le *Chant du cirque*, le *Chant du tournoi*, et deux ballades de couleur très romantique, *Une Fée*, et *la Fée et*

la Péri. Cette année-là, l'inspiration intime ne se fait pas jour ; mais la passion politique ou le loyalisme monarchique s'expriment, à leur aise, dans la pièce *A M. de Chateaubriand,* écrite aussitôt après sa disgrâce, et dans l'*Ode sur les Funérailles de Louis XVIII.*

Le second volume de vers de Victor Hugo, *Odes nouvelles,* parut en 1824, dans les premiers jours de mars. Le critique du *Journal des Débats,* Hoffman, en donna une appréciation plutôt bienveillante, mais il faisait des réserves sur les nouveautés téméraires du style de l'école romantique. Victor Hugo ne perdit pas une si belle occasion d'user du droit de réponse et il fit insérer, le 26 juillet, dans le journal, une longue lettre, où il défendait avec esprit les façons de parler dites nouvelles, en montrant qu'elles se trouvaient surtout chez les classiques latins. « Selon vous, disait-il, les anciens et les grands écrivains modernes ont toujours parlé aux sens pour mieux émouvoir l'esprit. Ils ne nous ont pas montré des *robes de vapeur.....* Je vous arrête ici, Monsieur. Horace nous représente Apollon

Nube candentes humeros amictus.

Or, quand on est revêtu *d'un nuage,* ne porte-

t-on pas une robe de vapeur ? Ils n'ont pas, continuez-vous, donné à un dieu le *mystère* pour *vêtement*. Je ne vous dirai pas que cette expression est littéralement empruntée à la Bible : la Bible n'est-elle pas un peu *romantique* ? Mais je vous demanderai en quoi cette locution vous semble vicieuse. C'est, me direz-vous, parce qu'une idée abstraite, le *mystère*, y est immédiatement associée à une image physique, le *vêtement*. Eh bien ! Monsieur, ce genre d'alliance de mots, qui vous paraît si exclusivement *romantique*, se retrouve, à chaque instant, chez les anciens et les grands hommes modernes. Virgile, dans sa belle peinture de l'*Antre des Cyclopes*, nous représente les compagnons de Vulcain occupés à mêler, pour forger la foudre, *trois rayons de pluie et le Bruit, trois rayons de flamme et la Peur*. Voilà certainement une singulière fusion de réalités et d'abstractions, et ce n'est pas du Baal romantique que les Cyclopes tiennent le secret de cette composition. » Et la conclusion de Hugo, c'est qu'il n'y a pas de style romantique.

Cette déclaration, on la trouvait déjà dans la préface des *Nouvelles Odes*. A ce moment, l'étiquette de romantique, dont il se fera honneur aux approches de 1830, déplaisait à Victor

Hugo. Est-ce l'influence de Charles Nodier qu'il faut reconnaître dans cette attitude ? Charles Nodier avait apporté, pour sa part, à l'école nouvelle un bon nombre d'affectations : la mélancolie, plus outrée encore que dans Chateaubriand ; l'exotisme, avec ses traductions des chants populaires morlaques, avec ses paysages écossais ; enfin cette poésie du bandit, de l'homme hors la loi, renouvelée de Schiller et de Walter Scott, et qui avait fait le grand succès de *Jean Sbogar*. Mais il y avait, chez Nodier, un certain fond de malice franc-comtoise et d'éducation classique qui le ramenait, malgré tout, en arrière, après qu'il s'était, le premier, avancé assez loin. Sa dissertation sur le *Genre romantique*, publiée en 1823, dans les *Tablettes romantiques*, et où il réprouve toutes les extravagances de ce qu'il appelle l'école *frénétique* (1), avait probablement fait impression sur Victor Hugo.

En tout cas, ces hésitations, qu'on peut remarquer chez les uns et les autres en 1823 et en 1824, cessent décidément chez Victor Hugo, dès 1825. Son romantisme se déploie,

(1) Il avait d'ailleurs travaillé, pour sa bonne part, à provoquer tous ces excès.

cette année-là, dans une foule d'ouvrages en vers du genre des ballades. Il écrit en avril *Trilby* (1), en mai le *Géant*, en juillet les *Deux Archers*, en septembre la *Mêlée* et l'*Aveu du Châtelain*, en octobre la *Fiancée du Timbalier*, *A un passant*, la *Ronde du Sabbat*. Pour se faire une idée du succès de pièces comme la *Ronde du Sabbat*, il faut voir ce que produisait la peinture de cette époque, ce que popularisait le crayon d'artistes comme Louis Boulanger, ou même Eugène Delacroix. Il y eut, à ce moment, une pénétration réciproque des arts : les musiciens et les peintres s'évertuèrent à penser ; mais les poètes surtout eurent l'ambition de chanter et de peindre. C'est l'heure aussi où le flot du romantisme allemand avec ses sorcières, ses monstres, ses terreurs burlesques, pénètre en France, et coule à pleins bords. La muse de Victor Hugo y trempa le bout de ses ailes. Ce sacrifice à la mode du jour fut pour beaucoup dans le succès des *Odes et Ballades*.

Avant de quitter 1825, rappelons que, cette année-là, Victor Hugo fut décoré et invité à la

(1) Titre et sujet empruntés au conte de Nodier, *Trilby ou le Lutin d'Argaïl*.

cérémonie du *Sacre* à Reims. Il s'y rendit avec Charles Nodier ; il y écrivit le *Sacre de Charles X*, sa dernière manifestation nettement royaliste.

1826 est une année à peu près vide d'efforts poétiques. Au début, Victor Hugo donna au public son roman remanié de *Bug Jargal*. Vers la fin, il édita son troisième volume de vers, imprimé en octobre 1826, sous le titre d'*Odes et Ballades*.

C'est sur ce troisième recueil que Sainte-Beuve, au mois de janvier 1827, écrivit, dans le journal *le Globe*, deux articles assez libres de jugement, mais adroitement élogieux, à la suite desquels se noua l'étroite amitié du poète et du critique. Cette amitié, d'abord très exclusive et d'apparence indissoluble, fut troublée par des orages ; elle se dénoua définitivement et pour jamais aux environs de 1837, après avoir à peu près duré dix années (1).

Au point de vue du talent de forme chez

(1) La correspondance incomplète de Victor Hugo et de Sainte-Beuve ne doit pas nous tromper à cet égard. La lettre de rupture du mardi soir 1er avril 1834 avec sa formule « Enterrons chacun de notre côté, en silence, ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. Adieu. » ne met pas fin aux rapports de Sainte-Beuve avec la famille Hugo. Au mois d'août 1835, Sainte-Beuve se retrouve avec Mme et Mlle Hugo au mariage de Victor Pavie, et dans une lettre de septem-

Hugo, l'intimité avec Sainte-Beuve a eu certainement quelque influence. Le critique, poète aussi, mais critique surtout, même dans les vers de *Joseph Delorme*, des *Consolations*, des *Pensées d'Août*, débuta en littérature par l'étude des écrivains du XVIe siècle. Non seulement ce qu'il y avait de richesse et de fraîcheur, à travers le fatras d'érudition, dans les œuvres de Ronsard, de du Bellay et des autres poètes de cette époque, l'avait frappé, et il avait su rendre son émotion communicative; mais il s'ingénia lui-même à reproduire certains de leurs rythmes, et, rattachant à une tradition longtemps interrompue le vers savant, solide et pur d'André Chénier, il donna à Victor Hugo l'idée d'une forme plus achevée, en lui mettant ou lui remettant sous les yeux ces œuvres anciennes ou récentes dont l'auteur des *Orientales* dépassa, dès qu'il le voulut, la virtuosité. C'est à dater de ce moment, du moins, que nous trouvons chez Victor Hugo ces jeux d'habileté, qui marquent la réédition des *Odes et Ballades* en 1828 : par exemple la *Demoiselle*,

bre 1836, adressée à Pavie, il donne des détails pleins d'intimité sur les Foucher et les Hugo, qu'il voit encore.

La publication récente des lettres de Sainte-Beuve à M. et Mme Hugo a justifié cette note sur tous les points. V. *Revue de Paris*, janv. et fév. 1905.

la *Chasse du Burgrave*, le *Pas d'armes du Roi Jean*; le chef-d'œuvre, ou, pour parler plus justement, le type de ce genre est la pièce des *Djins*, dans les *Orientales*.

Avant de quitter le recueil des *Odes et Ballades*, dont nous avons vu se faire, tome par tome, année par année, et presque jour par jour, l'élaboration tout à fait analogue à la croissance d'une plante ou d'un arbuste, il convient de s'arrêter sur une pièce de 1827, celle qui a pour titre *A la Colonne*. On sait quel est l'événement qui inspira cette ode. Le traité de Paris, en 1814, avait supprimé les titres nobiliaires donnés par Napoléon, et qui constituaient un droit féodal sur une ville ou une province d'Autriche. Cette clause, restée sans application jusqu'en 1827, fut mise en vigueur par le comte Appony, nouvel ambassadeur d'Autriche, à une réception de janvier 1827 : Oudinot, duc de Reggio, et Soult, duc de Dalmatie, ayant été annoncés sans leurs titres, se retirèrent. Esclandre, dénonciation des faits à la tribune de la Chambre des députés, le 31 janvier, et dix jours après, publication de l'Ode de Victor Hugo.

On trouverait aisément dans la pièce quelques vers de sentiment royaliste :

Et si tes quatre aigles reposent,
C'est à l'ombre du drapeau blanc.

. . . . . .

Tout s'arme, et la Vendée aiguisera son glaive
Sur la pierre de Waterloo.

. . . . . .

Mais il vous reste encor l'oriflamme et les lis ;
Mais c'est le coq gaulois qui réveille le monde.

. . . . . .

Tous ces traits sont emportés et disparaissent dans un courant d'admiration exaltée, enthousiaste, pour les exploits de la grande armée, qui avait eu pour chef Napoléon. Le libéralisme, sous sa première forme, durant les années de la Restauration particulièrement, n'était que l'impérialisme ; il n'avait jamais rencontré de tels accents. Le chauvinisme n'avait pas encore mérité le discrédit où des désastres pires que ceux de Waterloo et de la première invasion devaient le faire tomber ; il se délectait à des vers comme ceux-ci :

Vous portez, ô Français, et la paix et la guerre
Dans le pli de votre manteau.
Votre aile en ce moment touche à sa fantaisie
L'Afrique par Cadix et par Moscou l'Asie.
Vous chassez en courant Anglais, Russes, Germains ;
Les tours croulent devant vos trompettes fatales,
Et de toutes les capitales
Vos drapeaux savent les chemins.

Ce défi jeté à la Sainte-Alliance avait, il faut en convenir, un accent autrement vigoureux que les *Messéniennes*, grâce auxquelles Casimir Delavigne, en 1818, était devenu populaire, ou que ces chansons armées en guerre qui avaient rendu cher à tout ce qui n'était pas royaliste le nom de Béranger. L'effet fut grand en France; il fut plus grand peut-être hors de France. J'en trouve la preuve dans une lettre inédite que le plus jeune des deux frères Deschamps, Antony, alors à Rome, écrivait à Alfred de Vigny, le 3 mars 1827, un peu moins d'un mois après l'apparition de la pièce. Il s'extasie sur la beauté de cette *Ode à la Colonne*, et il écrit ce mot vraiment digne d'elle : « Elle aurait réveillé Rome, si Rome pouvait se réveiller ».

A partir de cette œuvre, il y eut rupture, rupture peu apparente, mais réelle, entre Victor Hugo et les Bourbons. La séparation ne se fit pas tout de suite; mais elle était inévitable. Les Espagnols, que Victor Hugo aimait à citer, ont un proverbe qui peut se traduire à peu près : une amitié brisée se soude mal. On peut en dire autant de la fidélité des sentiments en religion, en politique. La dévotion au trône et à l'autel, qui avait rempli, pendant près de dix années, l'adolescence et la première jeunesse

de Hugo, fait place à d'autres convictions : le poète s'acheminera désormais, d'une marche plus ou moins rapide, mais ininterrompue, vers la liberté de penser et vers la foi républicaine.

VIII

« CROMWELL », « AMY ROBSART » ET « HERNANI »

Si l'*Ode à la Colonne* fit sensation, au début de l'année 1827, que dire du bruit que fit, à la fin de la même année, l'apparition du drame de *Cromwell*, et de sa préface ?

C'est dans le courant de l'année 1826 que Victor Hugo dut commencer à travailler à cet ouvrage. Le *témoin de sa vie* nous raconte que, quelque temps avant la mort de Talma, le poète se rencontra avec lui à dîner chez Taylor, qui dirigeait alors la Comédie-Française (1). Talma aurait exprimé à Hugo son désir de jouer quelque chose de plus vrai que la tragédie : « Un roi qui fût homme », demandait-il. « M'avez-vous vu dans Charles VI ? Je faisais

(1) Le dîner fut donné par Taylor au *Rocher de Cancale*.

de l'effet en disant : Du pain ! Je veux du pain !... La vérité, ajoutait-il encore, voilà ce que j'ai cherché toute ma vie ». « Ce que vous rêvez de jouer, aurait répondu Victor Hugo, c'est justement ce que je rêve d'écrire. » Et il exposa au tragédien quelques-unes des idées dont il allait faire la préface de *Cromwell* : « le drame substitué à la tragédie, l'homme au personnage, le réel au convenu, la pièce libre d'aller de l'héroïque au positif; le style ayant toutes les allures, épiques, lyriques, satiriques, graves, bouffonnes ; la suppression de la *tirade* et des *vers à effet* ». Et, séance tenante, Victor Hugo aurait récité deux scènes de son *Cromwell*. M. Biré s'est attaché, je ne vois pas pourquoi, à mettre en doute l'authenticité de cet entretien ; il donne à entendre que Talma était mort, quand Victor Hugo se mit à écrire sa pièce. Et cependant c'est lui-même qui cite une lettre de Victor Hugo écrite à son ami Saint-Valry, le 11 octobre 1826, c'est-à-dire plus d'une semaine avant la mort imprévue de Talma. Victor Hugo disait dans cette lettre : « Je travaille à ce que vous savez. J'ai fait deux actes, de 1500 vers chacun, depuis votre départ. » Ces deux actes sont deux actes de *Cromwell*. Ce ne sont pas les deux premiers, c'est

le troisième acte, à coup sûr, et sans doute le quatrième, qui sont désignés par le chiffre de 1500 vers; le premier acte n'en a pas tout à fait un millier. En tout cas, l'ouvrage était en état d'être lu en entier dans les premiers mois de l'année 1827. J'en trouve la preuve indiscutable dans deux lettres inédites adressées à M. Alfred de Vigny. Victor Hugo l'invite, au début de février, « à venir faire plus ample connaissance avec son *Protecteur* ». Il doit lire une partie du drame chez son beau-père, rue du Cherche-Midi, n° 39. Le 22 mars 1827, Victor Hugo invite encore Vigny à venir entendre, le lundi suivant, les derniers actes.

Cromwell inaugurait la Révolution dramatique, plus encore que les *Odes* de 1822 et de 1824 n'avaient inauguré la Révolution lyrique. Cinq ans plus tôt, il eût été trop tôt pour produire un ouvrage comme *Cromwell*. En 1822, des acteurs de Londres étaient venus à Paris pour essayer d'y jouer leur répertoire et notamment les drames shakspeariens. Ces acteurs avaient été hués. Sans doute, tout n'était pas antipathie littéraire dans les manifestations du public de 1822 à la Porte-Saint-Martin; il y avait aussi un besoin de protestation contre les hommages qu'un certain parti semblait vou-

loir rendre à la nation qui avait triomphé à Waterloo et qui avait ramené les Bourbons. C'est aux cris de « A bas les Anglais ! Point d'étrangers en France ! » que la première représentation fut interrompue; les désordres de la seconde furent tels que la troisième ne put avoir lieu. Il faut dire aussi qu'à cette date les beautés hardies de *Hamlet*, de *Macbeth* ou même d'*Othello* risquaient, plus encore qu'au temps de Voltaire, de sembler pure barbarie.

Mais depuis 1822, l'exotisme s'était acclimaté. Après avoir tiré une vraie tragédie de la *Marie Stuart* de Schiller, Pierre Lebrun, l'heureux rival de Victor Hugo au concours de poésie de 1817, avait risqué quelques audaces moins timides dans le *Cid d'Andalousie*, adaptation, d'un caractère encore indécis, de l'*Etoile de Séville* de Lope de Vega. La pièce, jouée par Talma et Mlle Mars, aurait pu réussir ; mais les acteurs eux-mêmes s'étaient ingéniés à la faire disparaître de l'affiche. Le fait d'avoir introduit certaines scènes, non pas familières, mais seulement simples, au milieu de la solennité tragique, leur faisait l'effet d'une hérésie. D'ailleurs la meilleure partie de l'ouvrage, un long duo d'amour plein de tendresse, dans le cadre poétique d'une nuit d'Espagne, c'est-à-

dire ce qui décidera, cinq ans plus tard, du succès d'*Hernani*, ne réussit aucunement. Ce n'étaient pas là, disait-on, les beautés d'une tragédie ; ces tirades sentimentales faisaient longueur et nuisaient à l'action. Telle était encore la force du préjugé contre la fusion des genres, en 1825. N'est-ce pas une fois de plus le cas de dire que les paradoxes de la veille sont les vérités du lendemain? La même tentative qui avait si complètement échoué en 1822 au théâtre de la Porte-Saint-Martin, fut reprise à l'Odéon en septembre 1827 (1), et le succès fut extraordinaire. Une troupe de comédiens anglais, dont les premiers sujets étaient le grand acteur Kemble et l'adorable actrice Miss Smithson, jouèrent *Othello, Roméo et Juliette, Hamlet*. L'enthousiasme des romantiques, poètes, peintres, sculpteurs, musiciens, n'eut point de bornes. C'est à ce moment favorable que Victor Hugo écrivit la préface de *Cromwell*. C'est en décembre 1827 que parut son ouvrage.

Tous les journaux, toutes les revues du temps sont remplis de *Cromwell* et de sa préface. On

(1) Il y eut aussi des représentations au théâtre Favart ; outre Kemble, on entendit, à Paris, Macready et Kean.

discute passionnément les théories du jeune auteur : sa division de l'histoire de l'humanité et de la pensée en trois âges et en trois genres, l'âge primitif ou l'âge de l'ode, l'âge païen ou l'âge de l'épopée, l'âge chrétien ou l'âge de la réalité et du drame, est louée d'un côté et critiquée de l'autre avec emportement; sa doctrine de l'union indissoluble des larmes et du rire, du sublime et du grotesque, est acclamée ou honnie ; sa protestation contre la servitude des unités classiques, sa prétention d'émanciper les termes bas et de proscrire les mots nobles, tout cela fait école ou fait scandale, et l'on oublie même que certaines de ces innovations avaient été proposées par d'autres, et notamment par un esprit critique très fin, très dénué de préjugés, Stendhal, l'auteur de deux écrits judicieusement osés sur *Racine* et *Shakspeare*.

Le bruit fait par *Cromwell* changea brusquement la situation littéraire de Hugo. Jusque-là il n'était un grand poète que pour un petit nombre d'initiés; il devint pour le grand public ce qu'il était pour ses disciples. Voici ce qu'écrivait, un an plus tard, en 1829, l'auteur d'un livre presque introuvable, l'*Histoire du Romantisme en France* par de Toreinx (ce nom d'auteur est un pseudonyme) : « Après

avoir été abreuvé, dès l'entrée dans la carrière, d'injustes dégoûts, l'auteur de *Cromwell* s'est vu ensuite placé soudainement sur un piédestal. On l'a loué, on l'a flatté aussi sottement qu'on l'avait calomnié, et après s'être roidi contre d'absurdes critiques, le voilà qui semble enivré par tant d'encens, et qui considère un poète, surtout un poète comme lui, comme un être à part, etc., etc. » Ce n'est pas, on le devine, un romantique qui parle ; la plus grande admiration de M. de Toreinx est Népomucène Lemercier. Il n'en reconnaît pas moins, lui aussi, le génie de Hugo ; il rapproche son nom de ceux de Byron, de Walter Scott et de Gœthe, et il conclut : « L'auteur de *Cromwell* est digne de figurer à côté d'eux. » On vient de voir l'opinion d'un adversaire ; voici celle d'un partisan : « L'heure du grand renom, l'heure populaire a sonné ; il faut partager, tous s'en mêlent ; et dévoilés dans leurs plus chères affections, confondus sans égards, dans une fraternité d'hier, avec les prôneurs de nouvelle recrue, ces libres et spontanés partisans retournent volontiers la tête vers les jours d'oubli, où, pure de contact et seule avec elle-même, leur émotion grossissait en silence de toute cette atmosphère d'indifférence commune. En-

fantillage!... comme si la popularité tuait le charme (1)! »

Il est difficile d'arrêter la vogue d'un livre; mais il est fort aisé, au contraire, de faire tomber, en la sifflant, une œuvre de théâtre. Les gens que *Cromwell* avait irrités trouvèrent une belle occasion de manifester leur colère en allant siffler *Amy Robsart*. Cet ouvrage dramatique en 5 actes, en prose, tiré du *Château de Kenilworth*, de Walter Scott, est justement la pièce pour laquelle Soumet était venu, en 1822, demander au jeune Hugo sa collaboration: ils devaient écrire l'un deux actes, l'autre trois. Hugo fit sa part de travail en quelques jours; Soumet n'apporta pas la sienne. En 1827, le beau-frère de Victor Hugo, Paul Foucher, qui sortait du collège, voulait débuter dans les lettres; il demanda à Victor Hugo cette pièce dont il ne faisait rien; elle fut portée au théâtre. On en avait escompté le succès : car Eugène Delacroix avait dessiné de superbes costumes ; mais le public de la première représentation fut si hostile, et le vacarme fut tel, que la seconde représentation n'eut jamais lieu;

(1) Victor Pavie, *Feuilleton des Affiches d'Angers*, 3 nov. 1828.

la pièce fut retirée. Voilà ce dont il faut se souvenir, avant de s'étonner que le poète et ses amis aient si bien pris leurs précautions trois ans plus tard, et qu'ils se soient rendus à *Hernani* en bataillons serrés, comme au champ de bataille.

L'échec d'*Amy Robsart* passa, pour ainsi dire, inaperçu entre le bruit flatteur soulevé par *Cromwell* et le succès encore très marqué qu'obtint auprès du public artistique et lettré le volume des *Orientales*. C'est à regret que je renonce à insister sur les mérites de couleur et l'originalité rythmique de cet ouvrage. C'est à regret encore que je me borne à citer le titre d'un livre émouvant sur l'inhumanité de la peine de mort, qui parut à la même date, et qui s'appelle *Le dernier jour d'un condamné*.

Mais, lorsqu'on vient de parler de *Cromwell*, c'est à *Hernani* qu'il faut aller tout de suite. *Cromwell*, en effet, a fait la large brèche par où les œuvres dramatiques, animées d'un souffle nouveau, pourront passer. Le *Henri III* d'Alexandre Dumas s'élance le premier, et le drapeau romantique, planté sur le mur, est acclamé. Même les affectations de violence, que le fougueux créole a prodiguées dans ce drame, ne font pas regimber les spectateurs. Si

Amy Robsart est tombé, en essayant de monter à l'assaut, c'est que l'œuvre était née débile, c'est qu'elle avait été, en grande partie, improvisée dans la première jeunesse, à vingt ans, par un auteur qui n'était pas encore en état de dompter une foule. *Hernani*, au contraire, était tout l'opposé d'une improvisation.

La pièce fut écrite en peu de jours, personne ne l'ignore, quand la censure eut refusé de laisser passer *Marion de Lorme ;* mais le drame d'*Hernani*, dans ce qu'il a d'immortel, dans la partie de tendresse et de passion, avait été vécu pendant dix ans. Si l'on avait besoin de prouver l'évidence même, il suffirait de transcrire, comme des gloses, à côté d'un grand nombre de vers d'*Hernani*, les phrases en prose des *Lettres à la Fiancée* d'où ces vers ont jailli d'eux-mêmes (1) :

Tu me pardonnes ; mais je me le dis amèrement, jamais je ne me pardonnerai ».

... Elle m'a pardonné
Et m'aime !... qui pourra faire aussi que moi-même,
Après ce que j'ai fait, je me pardonne et m'aime ?

(1) M. Tristan Legay, dans son petit livre, *les Amours de Victor Hugo*, a déjà noté ces rapprochements.

Je ne puis te dire ce qui se passe en moi, quand je vois cette Adèle adorée pleurer à cause de moi.

... Qui te dira
Ce que je souffre au moins, lorsqu'une larme noie
La flamme de tes yeux dont l'éclair est ma joie ?

Ce n'est pas m'humilier que de dire que je ne suis pas digne de baiser la poussière de tes pieds.

Oh ! je voudrais savoir, ange au ciel réservé,
Où vous avez marché pour baiser le pavé.

Il faut parler haut, rire aux éclats, comme si l'on pouvait plaisanter dans le bonheur. L'homme vraiment et profondément heureux est grave et serein... Quand l'âme est inondée de félicité, elle craint de s'épancher au dehors... elle n'est expansive qu'avec l'âme qui lui répond et qui éprouve le même bonheur qu'elle. Les grandes émotions sont muettes ; le bonheur parfait ne rit pas...

DONA SOL

Ce bruit me fatiguait, n'est-ce pas, cher Seigneur,
Que toute cette joie étourdit le bonheur ?

HERNANI

Tu dis vrai. Le bonheur, amie, est chose grave.
Il veut des cœurs de bronze, et lentement s'y grave.
Le plaisir l'effarouche en lui jetant des fleurs ;
Son sourire est moins près du rire que des pleurs.

Les amis du poète ne s'y trompèrent pas. On sait qu'ils étaient venus en grand nombre au Théâtre-Français pour soutenir l'auteur contre la cabale qui s'était formée pendant les répétitions. Voici l'impression que nous a

laissée de cette soirée mémorable un des familiers de Victor Hugo, le poète Victor Pavie. Elle traduit, mieux qu'aucun autre récit contemporain, ce que le nouvel auteur dramatique venait de révéler d'intime et d'humain dans son œuvre. « Ce fut un succès si jamais il y en eut. Et lorsque l'infortunée doña Sol fut retombée sur le corps de son amant et le rideau sur eux, que l'enthousiasme de la salle, se faisant jour sur la scène, eut fait relever le rideau et que l'acteur eut lancé au public avide le nom de Victor Hugo, alors se prépara un autre spectacle que l'auteur n'oubliera pas de si tôt, et qui transporta pour lui, jusque dans cette enceinte, l'illusion de son foyer chéri : la salle entière, retournée, vers la loge, les yeux fixés vers un charmant visage de femme, encore pâle de la préoccupation du matin et de l'émotion du soir ; et le triomphe de l'auteur se réfléchit dans la plus chère moitié de lui-même (1). »

Les spectateurs de la première d'*Hernani* avaient raison. Dans cette œuvre, qui marque une date aussi heureuse, aussi lumineuse que le *Cid*, Victor Hugo avait mis l'ardeur, la poésie et la vertu de sa jeunesse.

(1) *Feuilleton des Affiches d'Angers*, dimanche 7 mars 1830.

VICTOR HUGO ET SON PÈRE

I

Victor Hugo, jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, fut surtout le fils de sa mère. Sauf deux voyages qu'elle fit sans ses enfants, de Marseille à Paris, en 1804, de Paris à Thionville, dix ans plus tard, on ne voit pas que Mme Hugo, si fière de ses fils, se soit jamais éloignée de celui dont elle avait prévu et préparé, à sa façon, l'illustre destinée. Le 27 juin 1821, lorsque la mort le sépara brutalement de cette mère idolâtrée, Victor Hugo se trouva orphelin dans le sens absolu du mot : il n'avait plus de relations avec son père.

Il ne l'avait guère connu. Dans ses années d'enfance, d'adolescence, de première jeunesse,

c'est à peine si l'auteur du vers bien souvent cité

Mon père, ce héros au sourire si doux,

eut l'occasion de contempler, un peu de temps, à de longs intervalles, les « épaulettes », ou la garde d'épée à « gland d'or » de l'officier lorrain et de s'habituer à son visage. On fait facilement le compte des moments où le père et le fils, avant l'année 1823, se trouvèrent l'un avec l'autre et purent se marquer, de vive voix, leur affection.

Victor Hugo naît le 26 février 1802. Six semaines plus tard, on l'emporte dans son berceau et il fait le trajet de Besançon à Marseille. Son père, sa mère, ses deux frères sont avec lui.

En 1804, pendant quelques semaines, Abel, Eugène et Victor sont seuls auprès du père : la mère est allée à Paris solliciter Joseph Bonaparte pour le chef de bataillon qui souhaite un changement de brigade. Victor Hugo n'a que vingt-deux mois.

Le père, la mère et les enfants partent presque aussitôt pour la Corse et pour l'île d'Elbe. Jusqu'à la fin de 1805, la famille séjourne tantôt à Porto-Ferrajo, tantôt à Bastia.

Le commandant Hugo reçoit l'ordre de se rendre sur l'Adige. Pendant qu'il sert, non sans éclat, à l'armée d'Italie, sa femme et ses enfants demeurent à Paris, rue de Clichy, n° 24. La séparation dure deux ans.

L'Italie pacifiée, mère et fils se mettent en route pour rejoindre, sur les terres du vice-roi de Naples, le colonel du Royal-Corse (1). Victor Hugo est âgé de cinq ans. Il gardera, si l'on en croit le *témoin de sa vie*, le souvenir ineffaçable du palais de marbre d'Avellino et de la réception faite aux siens par le père « en grand uniforme ». Mais, quelques mois après, le gouverneur d'Avellino est appelé en Espagne par le roi Joseph : la femme et les enfants retournent à Paris. Ils passent trois années dans l'enclos fleuri des Feuillantines.

Au printemps de 1811, le général Hugo, sur l'ordre de son souverain, invite sa femme et ses fils à venir en Espagne. Victor Hugo est déjà un garçon de neuf ans. Il recueille mille impressions sur le parcours de Paris à Madrid ;

(1) Le régiment du Royal-Corse fut créé en 1806. Major dans ce régiment le 30 novembre 1806, Léopold-Sigisbert Hugo en devint le colonel le 23 février 1808. Depuis 1807, il était gouverneur d'Avellino. (Archives administratives du ministère de la guerre.)

il fixe dans sa mémoire l'aspect des villes d'étape, Ernani, Tolosa, Torquemada, Salinas, Burgos, Valladolid et Ségovie. Mais, à Madrid, terme du voyage, grande déception : les enfants ne voient pas leur père. Son service d'inspection des troupes royales le retient hors de la capitale. Tout éloigné qu'il est de ses fils, il s'empresse de disposer d'eux : Abel, l'aîné, entre aux pages du roi ; Eugène et Victor sont internés au collège des nobles.

Dès le commencement de 1812, après une année de séjour au collège, et sans même avoir embrassé, si ce n'est une seule fois, le père « toujours sur les chemins », Victor Hugo quitte l'Espagne avec son frère Eugène. Abel, qui vient d'entrer dans ses quinze ans, demeure, avec l'épaulette de sous-lieutenant, au service du roi Joseph.

A ce moment, le général Hugo est un gros personnage (1). Il est chef de l'état-major du

(1) Passé au service d'Espagne le 1er juillet 1808, Hugo es nommé colonel du Royal-Etranger le 6 décembre 1808, maréchal de camp le 21 août 1809, sous-inspecteur général de tous les corps formés ou à former le 27 septembre 1809, gouverneur de la province d'Avila en 1809, des provinces d'Avila, Ségovie et Soria en 1810, de Guadalaxara et Sigüenza et de la seigneurie de Molina d'Aragon en 1811, chef d'état-major du gouvernement de Madrid le 1er octobre 1811, commandant de

gouvernement de Madrid, depuis le 1er octobre 1811 ; il commande la place de Madrid, depuis le 3 mars 1812. Pendant la retraite des Français, il prendra la direction de l'arrière-garde et, à la journée désastreuse de Victoria (21 juin 1813), il sauvera le roi son maître. Joseph, qui l'a déjà fait majordome de son palais et comte de Sigüenza, qui l'a gratifié d'un million de réaux « en cédules hypothécaires », le nommera son premier aide de camp. C'est l'époque où le général comte Hugo sert à sa femme une pension de dix-huit mille francs, « le traitement du majordome ». Mais le paiement de la pension ne tarde pas à devenir irrégulier et cesse même tout à fait, quand les affaires des Français se gâtent par trop en Espagne.

Le maréchal de camp du roi Joseph rentre en France, en septembre 1813 : on lui rend seulement le grade de major dans l'armée impériale. L'amitié du général comte Belliard lui vaut le commandement de la place de Thionville, que les troupes de l'invasion s'apprêtent à bloquer. Il reçoit, à Metz, sa nomi-

la place de Madrid le 3 mars 1812, aide de camp du roi le 24 juin 1813. (Archives administratives du ministère de la guerre.)

nation, le 9 janvier 1814 ; le lendemain soir, il est à Thionville. Là, pendant quatre-vingt-dix-huit jours, il tient tête aux alliés. L'armistice du 15 avril met fin à cette résistance.

Nommé, par le roi Louis XVIII, maréchal de camp, le 21 novembre 1814, pour prendre rang du 11 septembre, le comte Hugo rentre dans Thionville aux Cent Jours, et y soutient un deuxième blocus, du 31 mars 1815 au 20 septembre de la même année. Le 12 novembre 1815, il est mis en demi-solde, avec ordre de séjour à Blois : son acharnement à fermer le passage aux alliés lui a valu cette disgrâce.

Entre les deux blocus (1), Mme Hugo, escortée de son fils Abel, s'était rendue auprès de son mari, à Thionville, « pour régler des affaires d'intérêt ». J'emprunte cette expression assez vague à l'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Il semble bien que la femme du comte Hugo ait accompli ce voyage pour ramener le général à elle ou pour le rap-

(1) Il est difficile d'admettre que le voyage ait eu lieu au mois d'août 1815, comme semblerait l'indiquer la date erronée mise par l'éditeur de la *Correspondance* en tête de la lettre à la Mère, t. I, p. 165. En août 1815, personne ne pouvait pénétrer dans Thionville. Au contraire, à partir d'avril 1814 et jusqu'à la fin de mars 1815, la place fut ouverte. Dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, le voyage n'est pas daté ; mais il est à sa place, avant le chapitre des *Cent Jours*.

peler au sentiment de ce qu'il devait à ses enfants. Le comte Hugo fit tout au moins acte de père en mettant Victor et Eugène à la pension Cordier. Les deux adolescents, comme chacun sait, passèrent là trois années.

Quelles furent, pendant ces trois années, c'est-à-dire de 1815 à 1818, les relations du général avec ses enfants et sa femme ? La biographie citée plus haut ne fournit guère à ce sujet que des indications assez enveloppées : « Il (Victor Hugo) voyait moins que jamais son père, qui, deux ou trois fois l'an tout au plus, venait passer un jour ou deux à Paris. Dans ces rapides passages, le général ne logeait même pas chez sa femme. Ces perpétuelles séparations n'avaient pas été, on le devine, sans relâcher l'union du ménage ; le mari et la femme s'étaient habitués à vivre l'un sans l'autre, et c'était maintenant la volonté qui les séparait autant que la nécessité. Les enfants avaient été forcément du parti de leur mère. »

Ces allusions, à demi significatives, s'éclairent entièrement par un fait précis, que des recherches récentes ont fait connaître : le 3 février 1818, Mme Hugo obtint contre le général, son mari, un jugement de séparation de corps,

et, en vertu du jugement, le général fut condamné à lui payer trois mille francs de pension annuelle (1).

La raison de ces difficultés domestiques et du procès qui régla définitivement les droits et les obligations des époux séparés fut, tout porte à le croire, la liaison du général Hugo avec la veuve d'un officier espagnol, Mme d'Almeg, née Marie-Catherine Thomas y Saëtoni (2). Dès le 10 février 1816, Mme veuve d'Almeg acquiert, à Blois, une maison située rue du Foix, n° 73, et c'est à Blois que le général Hugo, mis en

(1) Louis Belton. *Victor Hugo et son père le général Hugo, à Blois.* Blois, 1902.

(2) Le dossier *Hugo*, au ministère de la guerre, contient une note fournie par le notaire de la succession du général ; j'en extrais ce passage : « Après le décès de sa seconde femme, M. le général Hugo a épousé à Chabris, canton de Saint-Christophe, département de l'Indre, où il résidait alors, Mme Marie-Catherine Thomas y Saëtoni, comtesse de Salcano, née à Cervione, en Italie (lisez *Corse*), le cinq novembre mil sept cent quatre vingt quatre (lisez *1783*), veuve en premières noces de M. Anacleto Antonio Almeg, officier d'état-major dans les armées espagnoles. » D'autres pièces donnent la leçon *Thomasi Saëtoni* et même *Thomas Isaëtoni*. La seconde femme du général se donnait comme fille de Nicolas de Ligny Thomas et de Lina Saetoni de Campolardo ; mais sur la pièce relative à la pension de retraite, qui lui fut accordée le 20 janvier 1832 par le gouvernement de juillet, on trouve cette rectification : « Lisez : Thomas (Marie Catherine) fille de Nicolas Thomas et de Anne-Marie Saettoni, née le 5 novembre 1783. »

demi-solde, a élu domicile, sans doute vers le même temps (1) :

C'est ici qu'il s'en vint dormir après la guerre.

Il achète, pour son compte, un domaine à quelques minutes de la ville, le château de Saint-Lazare. Il l'habite, tout au moins pendant la seconde moitié de l'année 1822, la *Correspondance* en fait foi ; à vrai dire, l'acquisition est antérieure à la date du 1er mai 1822, jour où le général fut reconnu, par acte notarié, propriétaire du domaine : l'opération, régularisée par cet acte, s'était faite « sous le nom d'un tiers ». D'ailleurs, au début de l'année 1823, le comte Hugo cède ce domaine de Saint-Lazare à un nouvel acheteur et s'en vient demeurer dans la maison de Mme d'Almeg. Il avait épousé sa seconde femme « sans contrat de mariage », devant l'officier civil de Chabris (Indre) (2), deux mois après la mort de la mère de ses enfants.

(1) Une pièce du dossier *Hugo*, signée du maréchal de camp, est datée ainsi : « A Blois, le 14 juin 1817 ».

(2) On lit dans la note du notaire de Blois, Me Pardessus, déjà citée : « L'acte de ce mariage a été dressé le six septembre mil huit cent vingt six », et plus loin : « Les conventions civiles de ce mariage n'avaient point été rédigées par acte authentique. » (Archives administratives du ministère de la guerre. Dossier Hugo.)

C'est la nécessité d'obtenir l'autorisation paternelle pour se marier avec Adèle Foucher dont les parents ne faisaient plus opposition, qui décida Victor Hugo à renouer avec le général les relations interrompues. Nous en avons la preuve dans une lettre à la Fiancée, lettre datée du 2 mars 1822 :

...Toi seule, disait le poète, es digne d'un sacrifice, digne de tous... Je suis fier et timide, et je sollicite ; je voudrais ennoblir les lettres, et je travaille pour gagner de l'argent ; *j'aime et je respecte la mémoire de ma mère, et je l'oublie, cette mère, en écrivant à mon père.*

Lorsqu'il s'exprimait ainsi, le fils de Sophie Trébuchet ne soupçonnait même pas que Léopold-Sigisbert Hugo, sans prévenir aucun des siens, eût repris femme. Le général jugea l'occasion favorable pour s'expliquer sur ce point délicat : le consentement et l'aveu arrivèrent ensemble. La déconvenue du fils fut moins pénible dans le transport de joie qu'éprouva l'amoureux.

Une fois engagé ou repris, le commerce épistolaire de Victor Hugo avec son père fut des plus suivis ; il le resta pendant les deux années 1822 et 1823. Ralentie en 1824 par un séjour du général à Paris, la correspondance revient à son allure régulière en 1825. Les lettres,

jusque-là déférentes et affectueuses, mais d'une affection qui rend un son presque enfantin, laissent deviner désormais ce sentiment de tendresse filiale à la fois grave et enthousiaste, que le poète des *Nouvelles Odes*, des *Feuilles d'Automne*, des *Chants du Crépuscule*, des *Voix intérieures*, des *Rayons et des Ombres*, des *Contemplations*, de la *Légende des siècles*, de l'*Année terrible* exprimera dans vingt endroits d'une beauté frappante. C'est que le père et le fils se sont enfin rencontrés, reconnus et aussitôt aimés avec passion, « comme pour réparer le temps perdu ».

Ce besoin d'intimité prit naissance sans doute dans un des voyages du général à Paris en 1823, en 1824 et au début de 1825 ; il s'accrut, en se donnant satisfaction, pendant le séjour de Victor Hugo près de son père, en 1825, dans la maison de la rue du Foix, à Blois, ou dans la propriété de la Miltière, en Sologne.

On n'a publié ou retrouvé qu'une seule lettre pour l'année 1826 ; il est permis de s'en étonner, puisque le général ne se fixa à Paris qu'au mois de mai 1827.

Du mois de mai 1827 au 29 janvier 1828, date de la mort subite de Léopold-Sigisbert Hugo, toute correspondance cesse : le fils habite

rue Notre-Dame-des-Champs, le père s'est logé rue de Monsieur ; ils se visitent tous les jours.

Les relations de Victor Hugo et de son père ne commencent donc, comme on vient de le voir, qu'en 1822, et, dès le début de 1828, la mort y met un terme. Étudions de près ces relations pour en déterminer le caractère assez complexe.

Lorsque, à la fin de février ou au commencement de mars 1822, Victor Hugo prit sur lui d'écrire à son père pour l'intéresser à son projet de mariage, il ne le fit pas, nous dit le *témoin de sa vie*, « sans ennui et sans crainte ». Non seulement le général donna son consentement, mais il se chargea de présenter, par écrit, la demande à M. Foucher. On trouve, citée presque en entier, dans le livre *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, la lettre écrite, à cet effet, par le comte Hugo. Il s'y excuse de ne pouvoir donner à son fils, pour le moment, aucune dot ni aucune aide :

... Si des temps plus heureux, dit-il, permettaient l'accomplissement du traité de mai 1814, si la commission mixte des séquestres et indemnités donnait enfin des conclusions que le gouvernement adoptât, Victor recevrait de son père les moyens de monter modestement sa maison.

Il est bien évident que Victor Hugo ne demandait rien : il avait, au contraire, pris soin, pour éviter toute objection, d'insister sur ce fait qu'il se suffirait à lui-même. Nous en avons la preuve dans une lettre intéressante, écrite au général, trois jours avant le mariage, par son frère le colonel, celui qu'on appelait, dans la famille, « l'oncle Louis ». Cette lettre, qui ne figure point dans la *Correspondance*, a été publiée, seulement en partie, par M. Belton dans *Victor Hugo et son père le général Hugo à Blois ;* je crois intéressant de la donner tout entière.

Du 9 octobre 1822.

J'ai reçu en son temps, mon bon ami, ta lettre du 9 septembre, à laquelle tu avais joint deux lettres à mon adresse que tu avais reçues de M. Bourg (1). Il paraît d'après leur contenu que toutes nos espérances sur l'Espagne sont tout à fait perdues. Cependant, je ne pense pas que nous puissions entièrement renoncer à nos prétentions ; attendu que si la lutte politique qui est engagée en ce moment dans ce pays tourne à l'avantage des constitutionnels, ce nouveau gouvernement, pour se faire des amis, voudra peut-être contenter tout le monde ; conséquemment, comme il y a beaucoup d'Espagnols qui sont porteurs de cédules hypothécaires du roi Joseph, il est

(1) Ce M. Bourg était en mai 1815, aux Cent Jours, un fonctionnaire du ministère de la guerre ; cela résulte d'une pièce du dossier Hugo. Il occupait encore un poste dans les bureaux en 1822.

présumable que l'on prendra un parti à leur égard ; dès lors, on pourra donner un cours à des papiers, ce qui fera reprendre un peu les nôtres.

Une chose qui me semble encore en notre faveur, c'est que la commission chargée de l'exécution des conventions du 25 avril 1818 et du 30 avril 1822 avait été créée avant la dernière révolution qui s'est opérée à Madrid. Depuis, il a été question aux Cortès de mettre un terme à toutes les réclamations dont le gouvernement était accablé. Donc il faut en attendre les résultats.

J'avais fait à Victor quelques observations sur ses projets futurs de mariage ; je lui disais qu'il était bien jeune encore pour songer à s'établir, que ta position ne te permettait pas de faire de grands sacrifices dans cette circonstance et que par conséquent il ferait bien d'attendre qu'il eût obtenu une bonne place qui le mette à même de pouvoir vivre honorablement avec son épouse. De manière qu'il m'a répondu ce qui suit : « Je te remercie, cher oncle, des conseils que tu me donnes et « de l'intérêt que tu me témoignes à l'occasion de mon « très-prochain mariage avec la fille de M. Foucher, « Mlle Adèle Foucher. Toutes ces aimables inquiétudes « que tu me témoignes pour mon avenir cesseront quand « tu sauras qu'avant deux mois j'aurai près de trois mille « francs de revenu par moi-même, tant du produit de « mes ouvrages que de la pension qui est attachée au titre « de membre de la seconde Académie du royaume. Tu « sais, mon cher oncle, qu'en 1820, après avoir remporté « trois prix successifs, j'ai été nommé membre de l'Aca- « démie des Jeux floraux. La pénurie de la cassette « royale m'avait empêché jusqu'ici de toucher ma pension, « mais j'ai tout lieu de croire qu'à dater du 1er octobre « elle me sera comptée. »

Tu vois, d'après cela, mon ami, qu'avec de la conduite et des mœurs aussi douces que celles de Victor, il

peut par la suite avoir une très belle existence. Il paraît que son futur mariage est un mariage d'inclination, et que Mlle Foucher est très-bien élevée : or il faut laisser aller la chose et faire des vœux pour qu'ils soient heureux.

J'avais aussi prié Victor de s'informer près de M. Foucher s'il pensait que ma mission à Tulle ne serait pas un titre d'exception pour ma mise à la retraite quoique n'ayant pas atteint mes cinquante ans d'âge.

Voici un passage de sa lettre : « Il est très-vrai que « MM. les colonels employés dans les conseils de recru- « tement ne sont pas considérés comme en activité. Il est « très vrai également que le désir d'éteindre les demi- « soldes fait qu'on s'empresse de mettre à la retraite « tous les officiers qui remplissent les conditions deman- « dées, quelque jeunes qu'ils puissent d'ailleurs être « encore. M. Foucher pense donc que ce qu'il y aurait de « mieux à faire pour toi ce serait de réclamer de l'acti- « vité. Il m'a dit au reste que le ministre était très-satis- « fait de ton zèle et de tes services à Tulle, et qu'il se « pourrait, grâce à cette considération, que la règle géné- « rale de mettre à la retraite tous les officiers qui peuvent « y être mis, souffre une exception à ton égard. Je ter- « mine ces détails, mon meilleur oncle, en te priant, « si tu fais quelques démarches, de te servir de moi « comme de toi-même. Je serai heureux de te rendre « quelque petit service. »

« Depuis la réception de cette lettre, j'ai fait le voyage de Périgueux, où M. le lieutenant général Alméras m'a reçu de la manière la plus amicale : il m'a beaucoup parlé de toi et chargé de te rappeler à son ancienne amitié. Il m'a tenu à peu près le même langage que Victor, et fortement engagé à lui envoyer ma demande d'activité de service pour Son Excellence le ministre de la guerre ; j'ai suivi ses conseils et la lui ai expédiée avant-hier. Maintenant il reste à savoir quel effet cela produira.

Si M. de Lescale était de retour à Blois et qu'il fût disposé à écrire un mot à M. Perceval, il me ferait plaisir ; car tu sais que dans ces circonstances il vaut mieux avoir deux cordes à son arc qu'une seule.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que ta femme et Goton, si elle est encore près de toi.

Tout à toi de cœur et d'amitié.

Le Colonel
Cher Ls Hugo (1).

Tulle, le 9 octobre 1822.

L'intérêt de ce document n'est pas douteux. D'abord il éclaire d'un jour nouveau ce légendaire oncle Louis dont le poète des *Petites épopées* nous a décrit l'attitude héroïque dans la pièce du *Cimetière d'Eylau*. Puis il met sous nos yeux une effigie morale de Victor Hugo dans sa première jeunesse, avec ce caractère ardent et résolu qui brise tout obstacle, avec ce dévouement aux siens qui fait de lui, dès l'âge de vingt ans (nous en trouverons d'autres preuves), le protecteur de ses frères aînés, de ses deux oncles (2), de son père.

(1) Sur l'adresse portant le timbre de Tulle : Monsieur, Monsieur le chevalier Hugo, maréchal de camp des armées du roi à Saint-Lazare. Blois.

(2) Le second oncle est Francis, le *major*. Victor Hugo, qui l'aime beaucoup, essaie de le faire nommer lieutenant-colonel. Une lettre inédite de V. Hugo à son père, datée du 9 janvier 1823, et une lettre, inédite aussi, de Mme V. Hugo au général (mars 1823) nous renseignent sur les rapports très affectueux

Les premières lettres de Victor au général Hugo sont surtout remplies par la préoccupation du prochain mariage. Après avoir obtenu l'assentiment paternel, le fiancé réclame les papiers nécessaires :

...Tu nous avais envoyé, il y a quatre ans, nos actes de naissance ; mais en prenant nos inscriptions de droit nous avons dû les déposer au bureau de l'Ecole, suivant la loi, et la loi s'oppose à ce qu'on les restitue. Tu me rendrais donc bien heureux en me procurant cette pièce, avec mon extrait de baptême, nécessaire pour l'église, comme tu sais.

Aucune des deux pièces n'arrivant, le fils impatient « fait lever sur l'extrait de naissance déposé à l'Ecole de droit une copie notariée qui vaut l'original » et, pour suppléer à l'acte de baptême, il a recours à cet expédient :

... Si je n'ai pas été baptisé à Besançon, je suis néanmoins sûr de l'avoir été, et tu sais combien il serait fâcheux de recommencer cette cérémonie à mon âge. M. de Lamennais, mon illustre ami, m'a assuré qu'en attestant que j'ai été baptisé en pays étranger (en Italie), cette affirmation, accompagnée de la tienne, suffirait. Tu

du jeune couple avec le major et sa femme. Plus tard, après la mort du major, en 1831, V. Hugo se fera l'avocat des intérêts de sa tante, restée pauvre, et secourue par les bureaux de la guerre. *Archives administratives.*

sens combien de hautes raisons doivent me faire désirer que tu m'envoies cette simple attestation (1).

Mis en possession des deux pièces indispensables, Victor Hugo presse son père de publier les bans à Blois, — de leur côté, les Foucher s'occupent, à Paris, de la même formalité, — de manière à gagner le plus de temps qu'il est possible. Il importe que le mariage ait lieu le 7 octobre ou le 8 au plus tard : le fiancé doit avoir quitté son logement actuel à la date du 8 octobre. Mais, pour que « la notification de la complète publication des bans à Blois » parvienne à Paris le 6 octobre, date extrême, il faut racheter un ban à la paroisse et débourser la somme de « cinq francs ». Le fils supplie son père de lever ces difficultés. Malgré ces instances, les démarches ne sont pas faites en temps voulu, et force est de remettre le mariage :

... En prévoyant combien je serais contrarié du retard que tu m'annonces, tu ne t'es pas trompé. Je m'empresse aujourd'hui de t'écrire quelques mots pour te prier très instamment de faire au moins en sorte que le certificat de publication des bans m'arrive vendredi matin (11 octobre) avant onze heures. Le jour du mariage est fixé au lundi 12, et toutes les raisons que je t'ai détaillées

(1) Victor Hugo. *Correspondance*, 13 septembre 1822.

déjà empêchent qu'il ne soit retardé d'un jour. Je recommande tout cela à cette diligence qui me prouvera ta tendresse et je finis en t'embrassant.

Ton fils soumis et respectueux,

VICTOR (1).

Victor Hugo d'ailleurs, de son côté, s'étudie à reconnaître ces services. A la demande de son père, il fait, dans les bureaux de M. Franchet, préfet de police, des démarches pour obtenir qu'une société des lettres et des arts, en formation à Blois, reçoive l'autorisation ministérielle. Les lettres du 4 juillet, du 8 août, du 31 août 1822 abondent en détails sur les difficultés de cette négociation et sur les efforts faits par le jeune écrivain pour qu'elle réussisse.

Il s'emploie, pour son père encore, d'une autre façon : il colporte ses livres.

... Je ferai des exemplaires du journal de Thionville l'usage que tu m'indiques..... Les exemplaires de l'intéressant journal de Thionville que tu destinais à l'Académie des sciences et aux rédacteurs du *Dictionnaire des Généraux français* sont déjà parvenus (2).

Le général ne se borne même pas à charger son fils de faire un sort aux pages qu'il a im-

(1) Lettre du 3 octobre 1822, non publiée.
(2) Lettres des 26 juillet et 8 août 1822.

primées ; il lui envoie, peut-être pour les faire offrir aux éditeurs, ses poésies manuscrites. Sans aller jusqu'à les publier, l'auteur des *Odes* les loue abondamment :

... Je me hâte d'en venir à ton ingénieux poème ; il me tardait de te dire tout le plaisir que j'ai éprouvé à le lire. Je l'ai déjà relu trois fois, et j'en sais des passages par cœur. On trouve à chaque page une foule de vers excellents, tels que

Et vendre à tout venant les pardons que je donne,

et des peintures pleines de verve et d'esprit, comme celle de Lucifer prenant sa lunette pour observer l'ange. Plusieurs de mes amis, qui sont en même temps de nos littérateurs les plus distingués, portent de ton ouvrage le même jugement que moi. Tu vois donc bien, cher papa, que je ne suis pas prévenu par l'amour profond et la tendre reconnaissance que je t'ai vouée pour la vie (1).

Tous ces bons offices, tous ces propos affectueux et caressants ne déterminent pas le général à quitter Blois pour venir assister au mariage de son fils. Il a dû prétexter, pour excuser cette abstention, quelque embarras pécuniaire : c'est ce qui semble résulter de ce passage, non imprimé, de la réponse de Victor, le 18 septembre :

(1) Lettre du 8 août 1822.

...Nous avons tous bien vivement regretté ici, mon cher et excellent papa, que cet accident arrivé à ton élève (1) nous privât du bonheur de te voir prendre part et ajouter par ta présence à tant de félicité. Il est inutile de te dire combien ton absence me sera pénible ; mais je me dédommagerai quelque jour, j'espère, d'avoir été si longtemps sevré de la joie de t'embrasser.

Il est malheureux encore, cher papa, que cet accident te prive de contribuer aux sacrifices que vont faire M. et Mme Foucher. Je ne doute pas qu'il n'y ait que l'absolue nécessité qui puisse t'imposer cette économie, et je suis sûr que ton cœur en sera le plus affligé (2).

Entre le père et les fils, la question d'argent, après le second mariage du général, était évidemment devenue des plus délicates. Pour avoir le droit de s'exprimer plus nettement sur ce sujet, Victor Hugo commence, pour son propre compte, par décliner toute prétention :

Je ne t'importunerai pas de mes besoins ; à dater du 1er octobre, ma pension me sera comptée, l'autre (3) ne tardera pas, sans doute, et quoique ce moment-ci m'entraîne nécessairement à beaucoup de frais, en redoublant

(1) Il s'agit, sans doute, ici, de quelque déconvenue dans l'exploitation de la propriété de la Miltière. Il est possible que le général Hugo se soit mis en tête de faire en Sologne, comme le maréchal Lannes à Maisons, l'élevage du bétail, un peu en grand, à l'espagnole.

(2) Lettre du 18 septembre 1822, fragment non imprimé dans la *Correspondance*.

(3) Il attendait deux pensions en effet. Voir *Correspondance* et *Lettres à la fiancée*, passim.

de travail et de veilles je parviendrai peut-être à les couvrir. Le travail ne me sera plus dur désormais : je vais être si heureux (1) !

Par contre, il insiste auprès de son père pour qu'il continue à « servir leur pension » à ses frères Albert et Eugène. C'est la prière qu'il lui adresse, peu de jours avant le mariage ; c'est la prière qu'il lui adresse encore, moins d'une semaine après le mariage célébré :

...Permets-moi, en terminant cette trop courte lettre, mon cher et excellent papa, de te recommander les intérêts de mes frères, je ne doute pas que tu n'aies déjà décidé en leur faveur, mais c'est uniquement pour hâter l'exécution de cette décision que je t'en reparle (2).

Mais la folie d'Eugène éclate brusquement, et, à dater de cette heure grosse de soucis, ce n'est plus en termes qui laissent place au refus que le frère s'exprime :

Abel et M. Foucher t'écriront plus de détails sur ce désolant sujet. Pour le moment, je me hâte de te prier de vouloir bien nous envoyer de l'argent. Tu comprendras aisément dans quelle gêne ce fatal événement m'a surpris ; Abel est également pris au dépourvu, et nous nous adressons à toi comme à un père que ses fils ont toujours trouvé dans leurs peines, et pour qui les malheurs de ses enfants sont les premiers malheurs.

(1) Lettre du 18 septembre 1822.
(2) Lettre du 19 octobre 1822.

Au reçu de cette lettre, le général Hugo accourut à Paris. S'il n'emmena pas Eugène, aussitôt après que le docteur Fleury, médecin du Val-de-Grâce, eut donné au jeune homme les premiers soins, il l'appela chez lui, dès qu'on put croire qu'il était un peu convalescent. La *Correspondance* nous apprend que, pendant tout le mois de mars 1823, Eugène est à Blois, qu'il s'entretient, de là, avec ses frères, qu'il vient d'adresser à Félix Biscarrat, le maître d'études de la pension Cordier, « une lettre extrêmement remarquable », qu'on espère la guérison, et Victor lui écrit :

... Tu auras bientôt retrouvé, avec le calme de l'esprit, cette force et cette vivacité d'imagination que nous admirions dans tes ouvrages (1).

Calme trompeur ! Deux mois après, Eugène est dans la maison de santé du docteur Esquirol. Malgré les « soins infinis » qu'on donne aux malades dans cette maison, il a pris sa « prison » en horreur : on y « assassine des femmes dans les souterrains » ; il entend « leurs cris ». D'ailleurs le prix « énorme » de la pension (400 fr. par mois) ne permet pas qu'on l'y laisse,

(1) Lettre du 5 mars 1823.

et le docteur Fleury, après l'avoir placé quelques semaines au Val-de-Grâce, le fait transférer, vers la fin de juin, « à Saint-Maurice, maison dépendante de l'hospice de Charenton, dirigée par M. le docteur Royer-Collard ». Victor écrit à son père :

> ... La translation et le traitement ont lieu aux frais du gouvernement : il te sera néanmoins facile d'améliorer sa position moyennant une pension plus ou moins modique ; on nous assure que cet usage est généralement suivi pour les malades d'un certain rang (1).

En indiquant au général ce qu'il conviendra de faire, à l'avenir, pour le malade, Victor Hugo l'informe que les 400 francs dus au docteur Esquirol, pour un mois de pension, ont été remis par M. Katzenberger, le correspondant d'affaires du général, à Foucher, et, par ce dernier, à M. Esquirol lui-même. Quelques jours après, Victor profitera du voyage à Blois de son cousin Adolphe Trébuchet pour envoyer le reçu de ces 400 francs à son père.

Pendant deux mois encore, les lettres de Victor Hugo au général ramènent ce sujet douloureux de la folie d'Eugène. Au début de juillet 1823, le malade, « après avoir, quelque

(1) Lettre du 27 juin 1823.

temps, refusé toute nourriture », a consenti à manger ; à la fin de juillet, il semble aller « mieux *physiquement* » ; mais une lettre du 3 août donne ce détail décourageant : « Il est toujours d'une malpropreté révoltante » ; à la date du 6 août, Victor se dispose à lui porter « le reste de ses effets » et, à partir de ce moment, c'est le silence.

Quatorze ans plus tard, lorsque le temps, d'un effort lent, silencieux, aura fini d'anéantir le corps sans âme de ce frère, Victor Hugo, rassemblant ces noirs souvenirs, en tirera le chant funèbre des *Voix intérieures*, *A Eugène, Vicomte H.* Je viens de relire ce grave, ce tendre, cet amer *In memoriam ;* je ne crois pas avoir à m'excuser d'en rapporter ici le début, vraiment pathétique :

Puisqu'il plut au Seigneur de te briser, poète,
Puisqu'il plut au Seigneur de comprimer ta tête
De son doigt souverain,
D'en faire une urne sainte à contenir l'extase,
D'y mettre le génie et de sceller ce vase
Avec un sceau d'airain,

Puisque le Seigneur Dieu t'accorda, noir mystère !
Un puits pour ne point boire, une voix pour te taire,
Et souffla sur ton front,

Et, comme une nacelle errante et d'eau remplie,
Fit rouler ton esprit à travers la folie,
Cet océan sans fond,

Puisqu'il voulut ta chute, et que la mort glacée,
Seule, te fit revivre en rouvrant ta pensée
Pour un autre horizon ;
Puisque Dieu, t'enfermant dans ta cage charnelle,
Pauvre aigle, te donna l'aile et non la prunelle,
L'âme et non la raison ;

Tu pars du moins, mon frère, avec ta robe blanche !
Tu retournes à Dieu comme l'eau qui s'épanche,
Par son poids naturel !
Tu retournes à Dieu, tête de candeur pleine,
Comme y va la lumière et comme y va l'haleine
Qui des fleurs monte au ciel !

Tu n'as rien dit de mal, tu n'as rien fait d'étrange.
Comme une vierge meurt, comme s'envole un ange,
Jeune homme, tu t'en vas !
Rien n'a souillé ta main ni ton cœur ; dans ce monde
Où chacun court, se hâte, et forge, et crie, et gronde,
A peine tu rêvas !

Comme le diamant, quand le feu le vient prendre,
Disparaît tout entier, et sans laisser de cendre
Au regard ébloui,
Comme un rayon s'enfuit sans rien jeter de sombre,
Sur la terre après toi tu n'as pas laissé d'ombre,
Esprit évanoui !

Sans prétendre épuiser cette question des sacrifices pécuniaires que Victor Hugo sollicite

et obtient de son père pour d'autres que pour lui-même, signalons encore, dans la *Correspondance*, la lettre fort curieuse du 18 juillet 1825. Le poète a reçu la visite de M. de la Rivière, le vieil oratorien défroqué et marié qui a été le précepteur de ses deux frères et le sien. L'honnête maître d'école s'est décidé à réclamer le paiement d'une ancienne créance de 486 fr. 80. Victor, après s'être dépouillé, sur-le-champ, d'une avance de deux cents francs, qu'il tenait en réserve pour l'achat d'une montre en or, prie instamment son père de fournir le reste de la somme afin d'acquitter cette dette « sacrée ». Les termes de cette requête méritent d'être cités :

Le peu que nous savons, le peu que nous valons, nous le devons en grande partie à cet homme vénérable, et je ne doute pas que tu ne t'empresses de le satisfaire, d'autant plus qu'il en a besoin : il ne subsiste que du produit d'une petite école primaire dont le modique revenu diminue de jour en jour, l'affaiblissement progressif de ses organes et de ses facultés lui faisant perdre par degrés tous ses élèves. Il a attendu dix ans avec une délicatesse admirable, et c'est le seul reproche qu'on puisse lui faire, car je suis sûr que tu aurais fait droit à sa réclamation si tu l'avais connue plutôt (*sic*) (1).

(1) Lettre du 19 juin 1825.

Le général accepta de payer le reliquat de la créance, mais il demanda sans doute quelque temps :

Je te remercie pour M. de la Rivière, lit-on dans la lettre suivante ; je lui ai écrit tes bonnes intentions ; j'aurais seulement désiré que tu pusses lui donner quelque chose avant le 1er janvier (1).

Evidemment l'officier retraité avait des ressources trop limitées pour pouvoir à la fois soutenir son petit train de vie bourgeoise à Blois et être fort utile à sa famille de Paris. Il avait, pour principal revenu, sa pension de 4.000 francs, réduite à 3.800 par une retenue du vingtième « pour les invalides (2) ». Et il est probable que la belle-mère encourageait peu ses largesses : certains endroits de la *Correspondance* donnent à penser que; du vivant du général, elle était déjà, d'une façon dissimulée, ce qu'elle fut ouvertement et à outrance, après sa mort, l'adversaire des fils de la première femme.

Ce n'est pas que le jeune couple ait rien né-

(1) Lettre du 31 juillet 1825.

(2) Belton, ouvrage cité, page 16. — La pension de retraite du maréchal de camp, du chiffre de 4.000 fr., fut liquidée au début de 1825. L'ordonnance d'admission est du 1er décembre 1824, et l'avis est du 21 février 1825. Pièce 18,348. *Archives administratives.*

gligé pour désarmer cette secrète hostilité, pour apaiser par des excuses, pour endormir par des attentions, une susceptibilité très ombrageuse.

Je n'ai aucune prévention contre ton épouse actuelle, n'ayant pas l'honneur de la connaître, écrit le fiancé, à la date du 26 juillet 1822. J'ai pour elle le respect que je dois à la femme qui porte ton noble nom.

Et, à la date du 19 novembre, la jeune mariée écrit au général :

Si notre belle-mère savait combien j'ai été sensible à tout ce qu'elle a bien voulu faire pour accélérer notre mariage, j'espère qu'elle voudrait bien recevoir mes remerciements. Je lui dois des jours de bonheur que sans elle je redemanderais en vain.

Un peu plus tard, quand la grossesse est déclarée et que la jeune femme rêve déjà d'un fils, elle écrit encore :

Embrassez pour moi notre belle-mère et dites-lui que, pour lui faire la cour, j'appellerai mon petit garçon Léopold.

Enfin, quelques semaines avant d'accoucher, elle insiste pour que le général vienne à Paris et vienne avec sa femme :

... J'ajoute un mot à ce que dit mon Victor pour vous réitérer la prière de hâter votre arrivée le plutôt (*sic*) que vos affaires vous le permettront. J'entends par

affaires vos commodités et celles de notre belle-mère, à la santé de laquelle nous nous intéressons bien vivement et que je désire embrasser en même temps que mon petit enfant ; nous comptons tous, mon cher papa, que vous serez à Paris à la fin de juillet. S'il en était autrement, j'en aurais beaucoup de chagrin, car son grand-père doit le voir un des premiers. Ainsi, cher papa, nous vous attendons dans cinq semaines au plus tard.

Votre respectueuse fille,

A. Hugo.

Malgré ces instances, le général ne se rendit pas plus à Paris pour la naissance de l'enfant qu'il ne s'y était rendu pour la célébration du mariage.

L'enfant, d'avance appelé Léopold, est un garçon qui vient au monde le 15 ou 16 juillet 1823. Il est fort délicat. La mère ne peut l'allaiter. La nourrice qu'on lui donne est une « méchante » femme, qu'il faut vite séparer de son nourrisson. Les grands-parents sont priés de « trouver à Blois, ou dans les environs, une nourrice dont le lait n'ait pas plus de cinq mois et dont la vie et le caractère présentent des garanties suffisantes » ; ils la trouvent et l'expédient. « Exprime de grâce à ta femme, écrit Victor à son père, toute notre vive et sincère gratitude. » Mais le général et sa femme se considèrent sans doute comme

trop peu remerciés ; car, trois jours après, le fils est obligé de redoubler ses actions de grâces :

... Je t'en supplie, mon cher, mon bon père, ne m'afflige plus ainsi ; je suis bien sûr que ce n'est pas ta femme qui aura pu me supposer ingrat et croire que je n'étais pas sincèrement touché de tous les soins pour ton Léopold. Et comment, grand Dieu, ne serais-je pas vivement attendri de cette bienveillante sollicitude qui a peut-être sauvé mon enfant ? Cher papa, je te le répète, hâte-toi de réparer la peine que tu m'as si injustement causée au milieu de tant de joie, et qui m'a paru bien plus cruelle encore dans un moment où mon âme s'ouvrait avec tant de confiance à toutes les tendresses et à toutes les félicités.

Adieu, je ne veux pas insister davantage sur une explication que ton cœur et le mien trouvent déjà trop longue et dont le chagrin ne sera entièrement effacé pour moi que dans le bonheur de te revoir bientôt ici ainsi que ta femme.

Ce dernier vœu fut exaucé : la nourrice provinciale fut prise de nostalgie ; le général et sa femme vinrent à Paris pour prendre l'enfant et l'emmener avec eux. « L'oncle Paul », frère d'Adèle Foucher, fit aussi le voyage de Blois. Il y a ici, de la part de la générale Hugo, il faut le reconnaître, toute une période de bons offices sur laquelle les lettres mêmes de Mme Victor Hugo nous renseignent utilement.

Ces lettres sont intéressantes dans leur minutie gracieusement maternelle (1) :

13 septembre 1823. (*Lettre de Mme V. Hugo à sa belle-mère.*)

MA CHÈRE MAMAN,

... Depuis votre départ je n'ai cessé de penser à mon Léopold, et cette pensée est inséparable des bontés que vous aviez pour ce cher enfant et de toutes celles que vous avez pour nous, et si je suis à plaindre d'être loin de lui, il est bienheureux d'être près de vous. J'ai été charmée de sa bonne conduite pendant le voyage, j'espère qu'il a continué d'être aimable et de vous sourire, car il serait bien ingrat s'il en était autrement. J'espère aussi que la nourrice ne vous a donné que des sujets de contentement. C'est une bonne femme qu'il faudra, je crois, surveiller pour sa propreté : j'ai oublié de faire emporter à la nourrice une petite brosse pour sa tête, il y en a à Paris de fort commodes en chiendent. S'il n'y en a pas à Blois, je vous en enverrai une ; dites-moi aussi, chère maman, si vous pouvez vous procurer de la biscotte, nourriture, dit-on, très saine et surtout légère pour les enfants ; dans le cas où de la bouillie ou bien une petite panade au sucre ne lui conviendrait pas, je lui en enverrais. Croyez-vous aussi qu'il ne serait pas bon de le mettre dans son berceau les jambes un peu à l'air, ce qui lui donnerait des forces et lui ferait plaisir ; car j'ai remarqué qu'il ne disait jamais rien démailloté, et criait très fort lorsqu'il sentait ses petites jambes en prison : cela

(1) D'importants extraits de ces lettres ont été donnés par M. Belton, déjà cité ; j'ai pris le parti, un peu différent, de combler cette lacune de la *Correspondance*.

n'empêcherait pas de le couvrir lorsqu'il ferait froid. Je me permets de vous dire tout cela parce que je sais que vous en agirez suivant votre volonté et pour le bien-être de notre fils.

Je suis retenu à la chambre par une écorchure au pied qui me fait souffrir; mais toutes mes souffrances sont du bonheur pour moi, puisque tous les soins qui me sont prodigués me viennent de mon Victor, qui est toujours un ange et fait toujours de belles odes.

Agréez, chère maman, tous mes sentiments de respect.

A. Hugo.

Papa et maman ont été très sensibles à ce que vous leur dites d'amical. Nous embrassons tous notre Léopold et Paul.

4 octobre 1823. (*Lettre de Mme V. Hugo au général.*)

Mon cher Papa,

Paul est arrivé enchanté et m'a enchantée par ce qu'il m'a dit de mon Léopold ; je ne parle pas des soins si attentifs de sa grand'mère, parce qu'ils sont tels que je renonce à mes droits de mère. Je suis ravie quand je pense que dans deux mois je vous verrai ainsi que ce cher enfant qui nous est si précieux et qui vous coûte tant de peine et de sollicitudes. Je suis triste seulement de penser que je ne serai que très secondaire dans sa tendresse, puisque je ne suis que sa seconde mère, et que je n'aurai même pas droit d'être jalouse.

Je ne sais si je dois attendre l'arrivée de cette dame pour vous envoyer les objets que je vous ai annoncés,

ainsi que le cachet qui a son portrait (1) joliment peint ; j'attends votre réponse pour cela. Mon Victor vous aurait écrit s'il n'avait toujours son doigt très douloureux; mais je crois que malgré cela il n'aura pas le courage de laisser partir cette lettre, sans y mettre quelques mots.

Maman doit écrire à mon autre maman pour la remercier des soins et des bontés qu'elle a eus pour Paul qui vous aime tant et qui est si charmé de son voyage ; elle voudrait aussi savoir comment vous faire parvenir l'argent qu'elle vous doit pour Paul.

Adieu, mon cher papa, embrassez s'il vous plaît mon Léopold et sa grand'maman et comptez sur les sentiments respectueux de votre fille.

A. Hugo.

6 octobre. (*Lettre de Mme V. Hugo à sa belle-mère.*)

Ma chère Maman,

Je viens d'apprendre une nouvelle désolante pour nous. Mon pauvre petit est donc bien mal ? Et quel mal vous-même n'avez-vous pas ! Si je pouvais partir de suite pour Blois, j'irais vous relayer dans vos soins maternels; mais moi-même je suis très souffrante et ai besoin d'être soignée. Je n'écouterais pas encore tout cela si le médecin ne s'y opposait très expressément. Malgré tout je partirais suivant votre conseil pour mêler nos larmes ou pour l'embrasser encore une fois, ce pauvre enfant. Quel droit n'avez-vous pas, chère maman, à notre tendresse et com-

(1) Ce « portrait joliment peint » est un « écusson colorié », plus clairement désigné par Victor Hugo dans une lettre jointe par lui à celle de sa femme.

ment notre Léopold n'est-il pas guéri, soigné par une si tendre mère ?

Adieu, j'embrasse mon bon papa et vous, chère maman que j'aime tant !

A. Hugo.

Maman vient de perdre son père. Nous prenons le deuil demain.

Trois jours après, le 9 octobre, ce premier-né meurt loin de son père et de sa mère. Cette nouvelle plonge les jeunes parents dans une morne « stupeur » ; mais l'expression de leur reconnaissance pour le général et sa femme se fait jour à travers tout l'accablement de leur deuil. Victor a l'idée délicate de chercher dans la perte même de cet enfant des motifs d'affection plus étroite entre tous ceux qui l'ont aimé « durant sa courte apparition sur la terre ». Il écrit au général Hugo :

Il ne faut pas croire que Dieu n'ait pas eu son dessein en nous envoyant ce petit ange si tôt rappelé à lui. Il a voulu que Léopold fût un lien de plus entre vous, tendres parents, et nous enfants dévoués. Mon Adèle, au milieu de ses sanglots, me répétait hier que l'une de ses douleurs les plus vives était de penser à celles que toi et ton excellente femme avez éprouvées.

La mère, dès que son chagrin s'apaise un peu, imagine un moyen de se montrer recon

naissante : habile à dessiner, elle exécute, au crayon, son propre portrait pour l'envoyer à Blois en manière de remerciements.

Cependant une seconde grossesse est venue réveiller toutes les espérances et va renouveler toutes les joies. Dans l'automne de 1824, Mme Victor Hugo accouche d'une fille, Léopoldine. C'est à la générale que les parents demandent d'être la marraine de l'enfant. Dans ses lettres, Victor ne la désigne plus que par les expressions de « la bonne marraine » ; Adèle prend sur elle d'aller beaucoup plus loin ; elle écrit au général :

Si je ne vous aimais pas trop, je vous gronderais de n'avoir pas compris le motif de mon silence, et de ne m'avoir pas donné de vos nouvelles ; mais j'espère, mon cher papa, que vous ne tarderez pas à nous satisfaire, en me donnant en détail des nouvelles de la santé de *ma bonne mère* (1).

Ces avances affectueuses faites à sa femme ne manquent pas leur effet sur les dispositions du comte Hugo. Il prend l'occasion d'affaires personnelles à traiter à Paris pour aller rendre visite à son fils ; il le décide, d'autre part, à quitter Paris avec sa femme et sa Didine pour passer à Blois le printemps de 1825.

(1) Lettre, non publiée, du 19 février 1825.

Le voyage à Blois nous est aujourd'hui fort connu. Sans parler de la pièce des *Feuilles d'Automne* à Louis Boulanger, qui est dans toutes les mémoires, ou même des renseignements que Mme Victor Hugo a donnés, sous ce titre : *Visite à Blois*, au chapitre XL de sa biographie, souvent citée, on peut grouper autour de cet événement domestique important un bon nombre de pages de Hugo écrites à l'époque même où il eut lieu. On trouvera dans la *Correspondance* les trois lettres si intéressantes du 28 avril à Alfred de Vigny, du 7 mai à Adolphe de Saint-Valery, du 12 mai à M. Foucher. On y trouvera aussi les quinze ou seize lettres très amoureuses, datées d'Orléans, de Paris, de Gentilly et de Reims, que le poète du sacre adressa, entre le 19 et le 31 mai, à sa jeune femme demeurée à Blois et séparée de lui, pour la première fois, depuis le mariage. On fera bien surtout d'y joindre une lettre, exceptionnellement précieuse, écrite de Guernesey à M. Queyroy, le 17 avril 1864, en réponse à l'envoi de la collection d'eaux-fortes réunies sous ce titre : *Rues et maisons du vieux Blois*. Cette lettre, mise au jour pour la première fois, et lue d'abord en public devant la maison du général Hugo, par M. Raphaël Périé,

aux fêtes du centenaire, a été reproduite presque intégralement dans l'ouvrage de M. Belton. Je ne la citerai pas tout entière, mais je crois rendre service aux lecteurs qui n'ont à leur disposition ni la brochure de M. Belton, ni le *Bulletin de l'Enseignement primaire de Loir-et-Cher*, de 1902 (1), en leur mettant sous les yeux la première moitié et la fin de ce document, de tous points admirable.

... Le 17 avril 1825, il y a 39 ans aujourd'hui même, (laissez-moi noter cette petite coïncidence intéressante pour moi), j'arrivais à Blois. C'était le matin. Je venais de Paris. — J'avais passé la nuit en malle-poste, et que faire en malle-poste ? J'avais fait la ballade des *Deux Archers* ; puis, les derniers vers achevés, comme le jour ne paraissait pas encore, tout en regardant à la lueur de la lanterne passer à chaque instant des deux côtés de la voiture des troupes de bœufs de l'Orléanais se dirigeant vers Paris, je m'étais endormi. La voix du conducteur me réveilla. — Voilà Blois ! me cria-t-il. J'ouvris les yeux et je vis mille fenêtres à la fois, un entassement irrégulier et confus de maisons, de clochers, un château, et sur la colline un couronnement de grands arbres et une rangée de façades aiguës à pignons de pierre au bord de l'eau, toute une vieille ville en amphithéâtre, capricieusement répandue sur les saillies d'un plan incliné, et, à cela près que l'Océan est plus large que la Loire et

(1) Le commentaire que M. Périé a joint à cette lettre n'offre pas peu d'intérêt ; on y retrouve tout le talent du livre en prose *l'Ecole du citoyen* et du poème *Berthe aux grands pieds.*

n'a pas de pont qui mène à l'autre rive, presque pareille à cette ville de Guernesey que j'habite aujourd'hui. Le soleil se levait sur Blois.

Un quart d'heure après, j'étais rue du Foix, n° 73. Je frappai à une petite porte donnant sur un jardin : un homme qui travaillait au jardin vint m'ouvrir. C'était mon père.

Le soir, mon père me mena sur un monticule qui dominait sa maison et où est l'arbre de Gaston : je revis d'en haut la ville que j'avais vue d'en bas ; l'aspect, autre, était, quoique sévère, plus charmant encore. La ville, le matin, m'avait semblé avoir le gracieux désordre, et presque la surprise du réveil ; le soir avait calmé les lignes. Bien qu'il fît encore jour, — le soleil venait à peine de se coucher, — il y avait un commencement de mélancolie ; l'estompe du crépuscule émoussait les pointes des toits ; de rares scintillements de chandelles remplaçaient l'éblouissante diffusion de l'aurore sur les vitres ; les profils des choses subissaient la transformation mystérieuse du soir ; les roideurs perdaient ; les courbes gagnaient ; il y avait plus de coudes et moins d'angles. Je regardais avec émotion, presque attendri par cette nature. Le ciel avait un vague souffle d'été.

La ville m'apparaissait, non plus comme le matin, gaie et ravissante, pêle-mêle, mais harmonieuse ; elle était coupée en compartiments d'une belle masse, se faisant équilibre. Les plans reculaient, les étages se superposaient avec à-propos et tranquillité. La cathédrale, l'évêché, l'église noire de Saint-Nicolas, le château, autant citadelle que palais, les ravins mêlés à la ville, les montées et les descentes où les maisons tantôt grimpent, tantôt dégringolent, le pont avec son obélisque, la belle Loire serpentant, les bandes rectilignes des peupliers, à l'extrême horizon Chambord indistinct, avec sa futaie de tourelles, les forêts où s'enfonce l'antique voie dite

« ponts romains » marquant l'ancien lit de la Loire, tout cet ensemble était grand et doux. Et puis mon père aimait cette ville.

Vous me la rendez aujourd'hui.

... Ce qui me frappe et me charme dans vos eaux-fortes, c'est le grand jour, la gaieté, l'aspect souriant, cette joie du commencement qui est toute la grâce du matin. Des planches semblent baignées d'aurore. C'est bien là Blois, mon Blois à moi, ma ville lumineuse. Car la première impression de l'arrivée m'est restée. Blois est pour moi radieux. Je ne vois Blois que dans le soleil levant. Ce sont là des effets de jeunesse et de Patrie.

... Je suis heureux qu'elle soit si bien conservée, si peu défaite, et si pareille encore à ce que je l'ai vue il y a quarante ans, cette ville à laquelle m'attache cet invisible écheveau des fils de l'âme, impossible à rompre, ce Blois qui m'a vu adolescent, ce Blois où les rues me connaissent, où une maison m'a aimé, et où je viens de me promener en votre compagnie, cherchant les cheveux blancs de mon père et trouvant les miens. »

Après avoir, pendant trois semaines, exploré, de ses yeux de peintre incomparable, les vieilles ruelles de Blois, le futur auteur du *Roi s'amuse* s'en alla visiter Chambord, qui lui fit l'effet d'un miracle d'architecture :

... Vous ne pouvez vous figurer, écrivit-il à Saint-Valry, comme c'est singulièrement beau. Toutes les magies, toutes les poésies, toutes les folies même sont représentées dans l'admirable bizarrerie de ce palais de fées et de chevaliers. J'ai gravé mon nom sur le faîte de la plus haute tourelle ; j'ai emporté un peu de pierre et

de mousse de ce sommet, et un morceau de châssis de la croisée sur laquelle François Ier a inscrit ces deux vers :

Souvent femme varie
Bien fol est qui s'y fie.

Ces deux reliques me sont précieuses (1).

Le surlendemain, le poète était à la Miltière, dans la maison de campagne que son père avait achetée au milieu des « sables » marécageux qui constituaient alors le sol de la Sologne. Sans avoir les vastes proportions (« dix-huit cents arpents » !) que lui donne Mme Hugo dans *Victor Hugo raconté*, ce domaine rural, qui fut vendu 20.020 francs (2) à la mort du général, plut à Victor Hugo par son caractère de solitude sauvage et par ses grands aspects de lande tour à tour égayée et mélancolique. Plus tard, en écrivant les *Chansons des Rues et des Bois*, le souvenir s'éveillera en lui de ces profonds et poignants paysages :

Les étangs de Sologne
Sont de pâles miroirs,

et je ne serais pas éloigné de penser qu'il ait

(1) *Correspondance*. Lettres à divers, t. I, p. 49.
(2) Le général avait payé un peu plus de 30.000 francs cette métairie : elle ne trouva point « d'enchérisseur sur l'estimation de 25.650 francs donnée par les experts » ; elle fut vendue 20.020 francs « à la troisième adjudication ». (Note du notaire au dossier Hugo.)

pris là encore le titre et la première idée de son recueil *Les Rayons et les Ombres :*

... Je suis pour le moment dans une salle de verdure attenante à la Miltière ; le lierre qui en garnit les parois jette sur mon papier des ombres découpées dont je t'envoie le dessin, puisque tu désires que ma lettre contienne quelque chose de pittoresque. Ne va pas rire de ces lignes bizarres jetées comme au hasard sur l'autre côté de la feuille. Aie un peu d'imagination. Suppose tout ce dessin tracé par *le soleil et l'ombre*, et tu trouveras quelque chose de charmant. Voilà comme procèdent les fous qu'on appele des poètes (1).

Arrivé à Blois le 17 avril 1825, Victor Hugo en était reparti le 18 mai, pour se rendre par Paris à Reims, et assister aux fêtes du sacre. Il devait, les fêtes finies, revenir et rester six semaines encore près de son père. Malheureusement le bon accord qui, dans les premiers jours de l'installation à Blois, avait paru régner entre la belle-fille et la belle-mère, cessa, lorsque le poète eut quitté la maison du général. Les lettres écrites de Reims en réponse aux confidences attristées de la jeune femme laissent assez clairement entendre ce qui avait pu se passer :

(1) *Correspondance*, t. I, 9 ou 10 mai 1825. Lettre à Paul Foucher.

28 mai, trois heures après-midi.

... Ce que je vais t'écrire est pour toi seule, mon Adèle. Je viens de lire tes deux lettres ; elles m'ont désolé. Je ne tiens plus à Reims, je suis sur des charbons ardents. Comment ! on te laisse seule, seule dans ton isolement. On est froid et inattentif pour mon Adèle bien-aimée dans la maison de mon père ! Je ne suis pas indigné, cher ange ; je suis profondément, oui, bien profondément affligé. Moi qui connais l'admirable douceur de ton caractère et la bonté sans bornes de mon père, je suis atterré de ce qui se passe là-bas. Ce ne sont pas des soins, des attentions que tu as droit de réclamer, c'est la tendresse et la sollicitude paternelle, c'est quelque chose de plus peut-être que mes propres soins. Mon pauvre et excellent père ! que ne lit-il ce qu'il y a dans mon cœur en ce moment, il y verrait quelle douleur inexprimable se mêle à mon dévouement infini pour lui, à mon profond amour pour toi ! Je vais lui écrire, à mon premier loisir ; mais sois tranquille, ma lettre sera assez adroite pour ne rien blesser dans son cœur et lui faire tout sentir. Va, je suis bien désolé ; mais tu as une consolation, n'est-ce pas, dans mon amour, et il est tel que tu le mérites, il est respectueux et tendre comme celui qu'on accorde aux anges, il est infini et éternel.

29 mai, 6 heures du soir.

... Depuis que j'ai reçu tes deux lettres, ma tête ne s'appartient plus. Je me croyais tellement sûr des soins qu'on aurait pour toi ! Il me semblait que mon absence te rendrait sacrée. Remercie bien Mme Brousse d'une amitié qui m'est chère puisqu'elle te soulage par des soins qu'une autre devrait te rendre. Ne t'affecte pas du reste. Que t'importe la bonne ou la mauvaise humeur d'une personne étrangère dont tu ne dépends pas, dont tu ne dé-

pendras jamais ? Aime bien mon père qui t'aime tant ! Surtout, mon Adèle, épanche bien ton bon cœur dans le mien, dis-moi tout. Ma Didine m'est dix fois plus chère depuis qu'elle te console ; donne lui mille baisers sur sa charmante bouche qui n'est pas plus fraîche que la tienne.

Reims, 30 mai.

... Mon bon père t'expliquera, cher ange, quelles nécessités impérieuses me forcent à t'emmener à Paris dès mon retour à Blois, qui sera, j'espère, le 3 au matin.

Remercie bien mon excellent et noble père, et tiens-toi prête. Le temps me manque. Sans adieu, bien-aimée. Je pars demain 31 de Reims.

TON VICTOR.

Ces lettres se passent presque de commentaire : il est on ne peut plus probable que les deux femmes se quittèrent à peu près brouillées. Il n'y eut pas de lettres échangées entre elles pendant plus de cinq mois. C'est vers la fin d'octobre 1825 que Mme Victor Hugo se décida à rompre le silence et à s'en excuser :

... Ma chère maman, il y a bien longtemps que je voulais vous écrire ; mais les embarras domestiques, joints à ceux de voyages (1), car nous venons encore d'aller passer quelques jours à dix lieues de Paris, ne m'ont pas laissé un moment (2).

(1) Surtout le voyage au mont Blanc et à la vallée de Chamonix fait par les Hugo avec M. et Mme Nodier.
(2) La lettre est inédite.

Mais les rapports du père et du fils ne semblent pas avoir souffert de la mésintelligence de leurs femmes. A peine rentré à Paris, Victor Hugo avait eu la joie de trouver réparée, dans une certaine mesure, l'injuste disgrâce du général en demi-solde. C'était le résultat de longs efforts. Les premières démarches remontaient à la fin de l'année 1823. L'arrivée de Chateaubriand au pouvoir, l'expédition d'Espagne avaient paru offrir une occasion de demander que le vétéran fût admis à reprendre du service. Le 19 janvier 1824, Mme Victor Hugo écrivait à son beau-père :

... Je vous envoie une note de la part de papa. Victor désirerait bien que vous fussiez employé ; c'est, dit-il, la seule chose qu'il désire. Ce bon Victor vous aime tant !

Et Victor ajoutait sur la même feuille :

... M. le marquis de Clermont-Tonnerre, avec qui j'ai déjeuné dernièrement, m'a chargé de mille choses aimables pour toi ; il est tout disposé à te servir, et je voudrais que tu employasses tes amis, parmi lesquels il en est de si puissants, à obtenir au moins une inspection générale.

La candidature à l'inspection générale n'aboutit pas. Le 27 juin 1824, Victor Hugo écrit à son père :

... Malgré tous les efforts de M. Foucher et toute la bonne volonté du général de Coëtlos .. (1), nous n'avons pu réussir cette fois. Ta demande était arrivée trop tard ; et le duc d'Angoulême avait depuis quelque temps retenu les inspections générales pour des officiers généraux de l'armée d'Espagne. J'ignore, cher papa, si cet événement est un malheur réel ; ce n'est pas un échec pour tes vieux et glorieux services, puisqu'il est hors de doute que ta demande l'aurait emporté, s'il y eût eu concurrence ; mais les places étaient déjà promises au Prince. Il me semble d'ailleurs que cela augmente tes chances pour la promotion de lieutenants généraux de la Saint-Louis, et qu'avec l'appui de M. de Clerm.-Tonn. (je ne puis dire malheureusement : et de M. de Chateaub...) il sera très possible à cette époque de te faire arriver à ce sommet des dignités militaires où tu devrais être depuis si longtemps parvenu.

Je crois que M. Foucher envisage la chose comme moi ; au reste, il va t'écrire.

La promotion de lieutenant général fut, en effet, accordée au général Hugo, mais seulement le 23 mai de l'année suivante, c'est-à-dire trois mois après la mise à la retraite, qui date du 16 février 1825. Dans une lettre du 19 juin, Victor Hugo, après avoir informé son père que les journaux, sauf quelques exceptions à négli-

(1) Je lis Coëtlos... et non Coëtlog... et à la leçon *Coëtlogon*, hasardée, sans motif apparent, par l'éditeur de la *Correspondance*, je propose de substituer *Coëtlosquet*, nom du général directeur de l'infanterie au ministère de la guerre, parent d'Alfred de Vigny et, par là peut-être, accessible à Victor Hugo.

ger, annoncent sa nomination « de la manière la plus flatteuse », lui adresse, en manière de post-scriptum, ces lignes gracieuses de son ami Emile Deschamps :

... M. le général Hugo nous a fait bien plaisir en devenant lieutenant général. Y aurait-il quelque moyen de lui faire parvenir nos félicitations et l'hommage de mon respect ?

Et le fils ajoute avec joie :

... Tout le monde applaudit (1).

Plus que jamais, ce fils est fier de son père. Il lui écrit le 10 octobre 1825 :

... Nous voilà définitivement de retour à Paris. Nous n'avons fait que courir à droite et à gauche tout le mois de septembre, et nous avons terminé ces jours-ci nos promenades par une excursion à Montfort-l'Amaury, charmante petite ville à dix lieues de Paris, où il y a des ruines, des bois, un de mes amis, et un des tiens, le colonel Durivoire (2), qui a servi sous toi. J'ai beaucoup parlé de toi avec ce brave qui t'aime et te vénère, et désire

(1) La lettre du 31 juillet porte cette adresse : Monsieur, Monsieur le général comte Hugo, Blois. Un passage non imprimé de cette lettre nous apprend que V. Hugo fait graver à Paris des cartes pour son père, à l'occasion, évidemment, de la promotion de grade.

(2) Durivoire, et non Derivoire, leçon fautive, comme il s'en rencontre tant dans la *Correspondance* imprimée. Non seulement ces lettres de Blois sont tronquées, mais elles fourmillent d'inexactitudes.

vivement te voir. Il compte faire le voyage de Paris la première fois que tu y viendras. Nous désespérons presque, cher papa, d'avoir le bonheur de t'y voir cette année, puisque la saison s'avance sans t'amener. Cependant M. Lambert t'avait presque promis à tous tes amis à Paris.

Il n'y a pour l'année 1826, j'en ai fait déjà la remarque, qu'une seule lettre de Victor Hugo à son père. Cette lettre, datée du 3 novembre, n'est pas sans intérêt d'ailleurs : d'une part, elle annonce aux parents de Blois la naissance d'un « garçon fort bien portant », dont la mère est « accouchée à cinq heures moins vingt minutes du matin » et qui « vient remplacer le petit ange si douloureusement perdu » trois ans auparavant ; d'autre part, le poète nomme quelques-uns des amis de Blois auxquels il veut qu'on fasse part de l'heureuse naissance : voici leurs noms, que l'éditeur de la *Correspondance* a supprimés : « MM. Brousse, de Féraudy, de Béthune, Driollet, etc., Mmes Brousse, etc. »

Cette lettre est la dernière de la correspondance avec le père, la dernière publiée du moins, non la dernière écrite, j'imagine : car ce fut seulement au mois de mai de l'année 1828 que le comte Hugo quitta Blois pour aller définitivement s'installer à Paris.

Il était attiré vers la capitale, assurément par le désir d'être près de ses fils, peut-être aussi par l'ambition d'accroître ses modiques revenus : il s'était laissé prendre aux avances de gens d'affaires plus disposés sans doute à l'exploiter qu'à l'enrichir. En effet, ce M. Lambert, qui, d'après une lettre citée ci-dessus, promettait le général « à tous ses amis » parisiens, et au sujet duquel une autre lettre, du 31 juillet 1825, dit encore: « Nous avons vu M. Driollet. Il dit que l'affaire Lambert va bien. Abel en dit autant », était, tout bonnement, le fondateur d'une banque nommée la *Société d'avances mutuelles sur garanties*. Or le lieutenant général comte Hugo, « chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, commandeur et dignitaire de plusieurs ordres étrangers », se trouvait être, au moment de sa mort, un des administrateurs de cette banque.

Il faut extraire du livre *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* le récit dramatique de cette mort :

... Le général était heureux de tous les côtés. Le gouvernement lui avait enfin pardonné l'acharnement de sa résistance à l'étranger. Rétabli dans son grade, dans sa liberté et dans sa famille, il respirait un peu,

après une vie si laborieuse et si méconnue. Il avait déjà deux petits-enfants, Léopoldine et Charles ; le nouveau mariage (1) lui en promettait d'autres ; il était encore d'âge à voir longtemps grandir ses petits-enfants, qui, eux, seraient élevés à l'aimer.

Pour être plus près de ses fils, il s'était logé dans leur quartier. Il habitait rue Plumet (2). M. Victor Hugo allait le voir presque tous les jours. Il y restait des heures entières, voulant regagner le temps perdu. Le 28 janvier 1828, il se hâta de dîner et y emmena sa femme. Le général était en humeur de gaîté et de causerie. On ne se sépara qu'à onze heures. Le fils était rentré et se déshabillait, quand on sonna vivement à la porte. Ce coup de sonnette à une heure où les visites ont cessé lui fit peur. Il courut, ouvrit la porte et vit un homme qu'il ne connaissait pas.

— Que voulez-vous ?

— Je viens de la part de Mme la comtesse Hugo vous dire que votre père est mort.

M. Victor Hugo quittait son père, il venait de le voir plein de vie, il fut étourdi du coup, il crut à une erreur ou à quelque horrible rêve. Sans avoir conscience de ce qu'il faisait, il se rhabilla et suivit machinalement le messager rue Plumet.

Il trouva son père étendu sur son lit, rigide et décoloré, le col de chemise déboutonné, une manche relevée et des ligatures au bras. Il y avait près de lui un homme qu'il ne reconnut pas d'abord.

Cet homme était un médecin qui demeurait à la porte du général. On était allé chercher du secours le plus près possible ; il était venu et avait trouvé le général en

(1) Celui d'Abel, encore récent.

(2) L'adresse exacte du général était rue de Monsieur, n° 9 ; c'est celle que donne la déclaration de décès transmise au ministère de la guerre. (Archives administratives.)

proie à une attaque d'apoplexie foudroyante ; il avait pratiqué une saignée et fait tout ce qui était possible, mais sans résultat.

Le général était mort en soldat ; l'apoplexie l'avait frappé debout, avec la rapidité d'une balle.

II

Ces relations du général Hugo et de son fils auraient pu, j'en conviens, être expliquées moins longuement ; mais on m'excusera d'y avoir insisté si l'on veut bien considérer qu'elles ont eu leur retentissement, de très bonne heure et jusqu'au bout, dans l'œuvre du grand écrivain. Deux des romans de Hugo, non les moindres, *Les Misérables* et *Quatre-vingt-treize,* sont traversés, sont dominés par le souvenir ennobli, on pourrait dire, héroïsé, du vieux soldat de l'Empire, du volontaire de la Révolution. Mais c'est surtout dans les vers du poète qu'il est aisé de retrouver la transcription un peu voilée des sentiments que nous avons analysés ; c'est là qu'il doit être intéressant de voir poindre, et grandir, et dominer cette influence paternelle.

Les premières *Odes* de Victor Hugo ne contiennent pas un seul mot qui ait trait à son père. On en devine la raison : le livre est publié

le 8 juin 1822 ; à cette date, les rapports épistolaires, que l'on sait, viennent, tout au plus, de s'établir : la première lettre connue de Victor Hugo au général est du 4 juillet ; elle est certainement une des premières qui furent écrites, après des années peut-être de silence et d'éloignement.

Mais, dès le mois d'août 1823, le poète, dont la piété filiale s'est retrouvée tout entière, éprouve le besoin « d'épancher », comme il dit, ses sentiments « d'amour » et de « reconnaissance » : il écrit la pièce *A mon père* avec l'épigraphe *Domestica facta*. Un vers de cette pièce est devenu populaire, et il était digne de cet honneur :

Le plus beau patrimoine est un nom révéré.

Victor Hugo ne s'en tient pas à cet hommage. Dans *Mon Enfance* il se complaît à évoquer des souvenirs de vie errante à travers « l'Europe asservie ». Vingt noms sonores, l'île d'Elbe, le mont Cenis, l'Adige, l'Anio, Rome, Florence, Naples, le noir palais de l'Escurial et l'aqueduc géant de Ségovie répandent comme un bruit de gloire dans ses vers : on croit entendre le *cursus honorum* du général en demi-solde, récité, à voix haute, par son fils.

Mais dans la pièce *A mes amis* le sentiment se fait plus intime, et, sous l'expression un peu trop solennelle, perce toute la joie qu'une visite du grand-père apporte rue de Vaugirard :

> Là je cache un hymen prospère ;
> Et sur mon seuil hospitalier
> Parfois tu t'assieds, ô mon père,
> Comme un antique chevalier.

Les trois pièces *A mon père, Mon Enfance* et *A mes amis* ont déjà pris place dans les *Nouvelles Odes* de 1824.

L'ode qui a pour titre *le Voyage* fut écrite en 1825 : elle dut être composée sur la route de Blois à Reims. La première partie de la pièce, exprimant la douleur de la séparation, nous semble un peu froide avec ses expressions hyperboliques ; mais la seconde partie nous intéresse par le tableau qu'elle nous présente de l'intérieur de la maison de Blois : le général essaie d'apaiser, par des propos très bienveillants, les tourments d'imagination de la jeune femme que son mari vient de quitter non sans déchirement :

> Et mon père, essuyant une larme qui brille,
> T'invite en souriant à sourire à ta fille :
> « Rassurez-vous ! bientôt nous le reverrons tous.

Il rit, il est tranquille, il visite à cette heure
De quelque vieux héros la tombe ou la demeure ;
Il prie à quelque autel pour vous.

Car, vous le savez bien, ma fille, il aime encore
Ces créneaux, ces portails qu'un art naïf décore ;
Il nous a dit souvent, assis à vos côtés,
L'ogive chez les Goths de l'Orient venue,
Et la flèche romane aiguisant dans la nue
Les huit angles de pierre en écailles sculptés ! »

Et puis le vétéran à ta douleur trompée
Conte sa vie errante et nos grands coups d'épée,
Et quelque ancien combat du Tage ou du Tésin,
Et l'Empereur, du siècle imposante merveille,
Tout en baissant sa voix de peur qu'elle n'éveille
Ton enfant qui dort dans ton sein.

A ce moment, Victor Hugo est encore un pur royaliste : il aime et révère son père, il n'a pas adopté ses opinions. Mais survient l'incident de la soirée de réception à l'ambassade d'Autriche en janvier 1827. Le fils du comte de Sigüenza se sent solidaire des feudataires de l'Empire, Oudinot, duc de Reggio, et Soult, duc de Dalmatie, annoncés sans leurs titres : dans un élan d'indignation, il écrit l'*Ode à la Colonne*.

C'est moi qui me tairais ! Moi qu'enivrait naguère
Mon nom saxon, mêlé parmi les cris de guerre !
Moi, qui suivais le vol d'un drapeau triomphant !

Qui, joignant aux clairons ma voix entrecoupée,
Eus pour premier hochet le nœud d'or d'une épée,
Moi, qui fus un soldat quand j'étais un enfant !

Non, Frères ! non, Français de cet âge d'attente !
Nous avons tous grandi sur le seuil de la tente.
Condamnés à la paix, aiglons bannis des cieux,
Sachons du moins, veillant aux gloires paternelles,
Garder de tout affront, jalouses sentinelles,
Les armures de nos aïeux !

Le moment n'est pas arrivé — mais on pressent qu'il va venir — où le fils du général Hugo se détachera des Bourbons, fera cause commune avec les libéraux, et, dupe, comme la plupart d'entre eux, d'une naïve illusion, acceptera le rôle de héraut de la légende impériale.

Quand les *Feuilles d'Automne* paraissent, le père de Victor Hugo est mort. C'est son image toutefois qui occupe, on peut le dire, la place d'honneur dans ce recueil de pièces écrites entre juin 1828 et novembre 1831. La préface rappelle que le général fut « un des premiers volontaires de la grande République ». La première pièce est un double hommage à la « Vendéenne », mère du poète, et au père, le « vieux soldat » ; mais c'est du père que le fils

entend relever désormais ; il se représente déjà lui-même

A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple.

La deuxième pièce est cette belle épître *A M. Louis B.* ; elle remue les souvenirs du séjour du poète à Blois. Et, d'un bout à l'autre du recueil, les vers très significatifs, les vers quasi séditieux, abondent :

A un voyageur :

. . . . . Mon père,
Fier vétéran âgé de quarante ans de guerre,
Tout chargé de chevrons.

Rêverie d'un passant :

Un roi ! Sous l'empereur, j'en ai tant vu, des rois !

Souvenir d'enfance :

J'avais sept ans, je vis passer Napoléon.
. . . . . .
Ce chapeau tout usé plus beau qu'un diadème.
. . . . . .
Cent aigles l'escortaient en empereur romain.
. . . . . .
Le peuple saluait ce passant glorieux.

C'est bien, cette fois, un impérialisme décidé. Pour ne pas garder, à ce sujet, l'ombre d'un doute, il suffit de relire la lettre du 6 septem-

bre 1831 que l'auteur des *Feuilles d'Automne*, très peu de jours avant de donner son ouvrage au public, adressait à l'ancien protecteur de son père, au vice-roi de Naples, au roi d'Espagne, au frère de Napoléon Bonaparte, à l'oncle du duc de Reichstadt, à Joseph :

Je n'ai pas oublié, Sire, que mon père a été votre ami. C'est aussi le mot dont il se servait. J'ai été pénétré de reconnaissance et de joie en le retrouvant sous la plume de Votre Majesté.

... Je crois qu'il y a dans l'avenir des événements certains, calculables, nécessaires, que la destinée amènerait à elle seule ; mais il est bon quelquefois que la main de l'homme aide un peu la force des choses. La Providence a d'ordinaire le pas lent. On peut le hâter.

C'est parce que je suis dévoué à la France, dévoué à la liberté, que j'ai foi en l'avenir de votre royal neveu. Il peut servir grandement la patrie. S'il donnait, comme je n'en doute pas, toutes les garanties nécessaires aux idées d'émancipation, de progrès et de liberté, personne ne se rallierait à cet ordre de choses nouveau plus cordialement et plus ardemment que moi, et avec moi, Sire, j'oserais m'en faire garant en son nom, toute la jeunesse de France, qui vénère le nom de l'empereur, et sur laquelle, tout obscur que je suis, j'ai peut-être quelque influence.

C'est sur la jeunesse qu'il faudrait s'appuyer maintenant, Sire. Les anciens hommes de l'empire ont été ingrats ou sont usés. La jeunesse fait tout aujourd'hui en France. Elle porte en elle l'avenir du pays, et elle le sait.

Je recevrai avec reconnaissance les documents précieux que Votre Majesté a l'intention de me faire remettre

par M. Presle. Je crois que Votre Majesté peut immensément pour le fils de l'empereur.

Je sais que Votre Majesté a toujours aimé les lettres et qu'elle les a cultivées avec un éclat tel qu'il a rehaussé jusqu'à une couronne (1). Aussi votre suffrage, si éclairé et si bienveillant, m'est-il glorieux de toutes les manières. Permettez-moi, Sire, d'offrir à Votre Majesté, comme un hommage personnel, un exemplaire de mon dernier ouvrage... J'espère que vous le lirez avec indulgence. Vous y verrez, comme dans tous mes autres ouvrages, le nom de l'empereur. Je le mets partout, parce que je le vois partout. Si Votre Majesté m'a fait l'honneur de lire ce que j'ai publié jusqu'ici, elle a pu remarquer qu'à chacun de mes ouvrages mon admiration pour son illustre frère est de plus en plus profonde, de plus en plus sentie, de plus en plus dégagée de l'alliage royaliste de mes premières années.

Comptez sur moi, Sire ; le peu que je puis, je le ferai pour l'héritier du plus grand nom qui soit au monde. Je crois qu'il peut sauver la France. Je le dirai, je l'écrirai, et, s'il plaît à Dieu, je l'imprimerai.

Ce que vous avez fait pour mon père, pour ma famille, ne sortira jamais de mon cœur ni de ma mémoire. En portant le plus haut que je puis le nom de Napoléon, en le défendant, comme un soldat fidèle, contre toute attaque, contre toute injure, j'ai à la fois la double tâche de remplir un devoir et d'acquitter une dette :

Je suis, avec respect, de Votre Majesté, le très humble serviteur.

VICTOR HUGO.

(1) L'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* est moins hyperbolique : « Le nom de Molière mit la conversation sur la littérature, et le roi causa longtemps des écrivains espagnols qu'il avait étudiés. Il avait fait lui-même un peu de littérature et avait écrit dans sa jeunesse un petit roman intitulé « Moïna ». Ch. xv.

Et le poète se tient parole : dans les *Chants du crépuscule* il exprime en vers éclatants le vœu que les cendres de Napoléon soient ramenées à Paris et reposent glorieusement dans un tombeau creusé au pied de la colonne Vendôme ; puis, en août 1832, après la mort du pâle prétendant qu'on appelait « le Fils de l'Homme », il écrit la déclamation sincèrement émue : *Napoléon II.*

Tout le recueil des *Voix intérieures* est mis, pour ainsi dire, sous l'ombre des lauriers du général Hugo. Le poète proteste contre l'omission de ce nom honoré sur l'arc de triomphe de l'Etoile, et sa préface aboutit à cette dédicace lapidaire :

A

JOSEPH-LÉOPOLD-SIGISBERT

COMTE HUGO

LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI

NÉ EN 1774

—

VOLONTAIRE EN 1791

COLONEL EN 1803

GÉNÉRAL DE BRIGADE EN 1809

GOUVERNEUR DE PROVINCE EN 1810

LIEUTENANT GÉNÉRAL EN 1825

MORT EN 1828

NON INSCRIT SUR L'ARC DE L'ÉTOILE

SON FILS RESPECTUEUX

V. H.

La pièce de l'*Arc de Triomphe*, la quatrième du recueil, formule de nouveau cette protestation dans ces vers devenus célèbres :

> Je ne regrette rien devant ton mur sublime
> Que Phidias absent et mon père oublié.

Faut-il noter encore, dans les *Rayons et les Ombres*, ce passage des Stances à Laure, duchesse d'Abrantès ?

> Et c'est un nœud profond qui nous joint l'un à l'autre,
> Toi, veuve d'un héros, et moi, fils d'un soldat !
> . . . . . .
> J'ai dit pour l'empereur : Rendez-lui sa colonne
> Et je dirai pour toi : Donnez-lui son tombeau !

Faut-il relever dans les *Contemplations* le trait d'orgueil presque enfantin de l'églogue intitulée *Lise* ?

> Je lui disais : mon père est général.

Faut-il citer le drame minuscule de la *Légende des siècles* que tout le monde a lu, entendu ou récité, *Après la bataille* ?

Faut-il détacher de l'*Année terrible* cet avertissement viril de répudier, si l'on veut aboutir un jour aux revanches indispensables, les manifestations militaires sans but ?

Jusqu'à cet instant-là gardons superbement,
O peuple, la fureur de notre abaissement,
Et que tout l'alimente et que tout l'exaspère.
Etant petit, j'ai vu quelqu'un de grand, mon père.
Je m'en souviens ; c'était un soldat, rien de plus,
Mais il avait mêlé son âme aux fiers reflux,
Aux revanches, aux cris de guerre, aux nobles fêtes,
Et l'éclair de son sabre était dans nos tempêtes...

Ou plutôt, après avoir mis bout à bout ces citations, qui pourraient être plus nombreuses, n'y aurait-il pas intérêt à rechercher avec quelle puissance d'émotion Victor Hugo a traduit, d'une façon générale, et, dans un certain sens, moins personnelle, ces deux sentiments, les plus profonds qu'un poète puisse exprimer, l'affection du père pour le fils, le respect du fils pour son père ? La *Légende des siècles*, à elle seule, en offrirait d'admirables exemples. Qu'on relise le *Roi de Perse*, cette délicieuse petite pièce, de la dimension d'une épigramme antique :

J'habite un toit de joncs sous la roche penchante
Et j'ai mon fils que j'aime, et c'est pourquoi je chante
Comme autrefois Hafiz, comme autrefois Sadi,
Ou comme la cigale à l'heure de midi.

Qu'on se reporte à la scène toute castillane et d'allure si héroïque, intitulée *Bivar*, où le

poète met en action, de façon saisissante, la maxime exprimée ailleurs :

. . . . . Le rêve du héros
C'est d'être grand partout et petit chez son père.

Qu'on s'approche surtout, qu'on se pénètre un peu de ce poème plein de tendresse grave et auguste, la *Paternité*, large et rude trame de légende, brodée de vers si forts dans leur simplicité, ou si touchants et si humains dans leur grandiloquence :

Mais est-ce qu'on peut être offensé par son père ?
. . . . . .
Avoir son père, ô joie ! . . . . . .
. . . . . .
Et je suis un vieillard, mais je suis ton enfant !
. . . . . .
Et cet homme, fameux par tant d'altiers défis
Et tant de beaux combats, pleurait ; l'amour d'un fils
Est sans fond, la douleur d'un père est insondable ;
Il pleurait.
Tout à coup, — rien n'est plus formidable
Que l'immobilité faisant un mouvement,
Le farouche sépulcre est vivant par moment,
Et le profond sanglot de l'homme le secoue, —
Le vieux héros sentit un frisson sur sa joue
Que dans l'ombre, d'un geste auguste et souverain,
Caressait doucement la grande main d'airain.

Si le lecteur, après avoir eu la patience de suivre le détail des relations de Victor Hugo avec son père, se sentait plus porté qu'auparavant à rechercher dans les œuvres lyriques ou épiques du poète, à travers la foison des images et sous le voile des fictions, le souvenir intime, la confidence vraie, l'heure vécue, cette étude minutieuse et cette glose continue des lettres de la bibliothèque de Blois se trouveraient, par cela seul, amplement justifiées.

LA JEUNESSE D'ALFRED DE VIGNY

« Respectez tout dans ces vieilles cités, — disait Pline le Jeune à son ami Maximus, qui s'en allait comme légat impérial en Grèce, — respectez tout jusqu'à la vanité de leurs légendes fabuleuses... » Il faut se souvenir de ce conseil lorsqu'on touche à la vie et aux origines d'un poète comme Alfred de Vigny, et je n'éprouverai aucune joie, on peut le croire, à relever chez lui, au cours de ce travail, certaines prétentions qui ne sont pas justifiées. Mais l'optimisme tout aimable de l'homme de lettres latin ne saurait être aujourd'hui la règle du critique. Si j'admire, si j'aime l'auteur des *Destinées*, je croirais mal honorer sa mémoire en admettant, à son sujet, le triage

des vérités et en ne m'attachant qu'aux plus flatteuses.

Dans ses *Mémoires* inédits, écrits après l'apparition et à l'imitation des *Mémoires d'outre-tombe*, Alfred de Vigny n'a pas mis moins de complaisance que ne l'avait fait Chateaubriand, à s'admirer dans ses ancêtres :

Quelquefois, il m'a semblé sentir en moi l'ardeur et les forces différentes des deux races dont je suis sorti. Homme du nord par mon père et du midi par ma mère, les nerfs vigoureux de l'un et le sang brûlant de l'autre se sont combinés de manière à me donner une nature impressionnable et forte, persévérante et souple, que j'ai ployée à tout ce que j'ai voulu et qui a embrassé tous les travaux, ressenti et supporté tous les plaisirs et toutes es fatigues que mon imagination lui imposait. Ces deux sangs nobles, l'un de ma famille paternelle et toute française de la Beauce et du centre même de nos vieilles Gaules, l'autre d'origine romaine et sarde, ces deux sangs se sont réunis dans mes veines pour y mourir (1).

Il n'est peut-être pas inopportun de donner tout d'abord quelques explications sur ces deux sangs, sur ces deux races.

(1) *Mémoires inédits.*

I

LES VIGNY

Du côté paternel, la noblesse d'Alfred de Vigny remonte exactement à huit générations.

1° En 1570, *François de Vigny*, receveur de la ville de Paris, fut anobli par Charles IX. Le roi voulait, de cette façon, reconnaître les services à lui rendus « et à ses prédécesseurs rois » par François de Vigny « en plusieurs charges honorables et importantes ».

La nature de ces services nous est indiquée par un document manuscrit de la Bibliothèque nationale, dont un érudit de valeur, M. de Ruble, l'éditeur de Montluc, a le premier signalé l'intérêt. Ce document est un état de perception de l'emprunt de trois cent mille livres , imposé à la ville de Paris en 1572, et réparti par quartier, par rue, par maison, selon les moyens d'un chacun, riche ou pauvre, depuis deux sous jusqu'à trois cents livres tournois. L'état est dressé par François de Vigny ; la répartition de l'impôt est son œuvre.

François de Vigny épousa, en premières noces, Françoise Foucaut, dame de Villegenis, et, en secondes, Madeleine Le Bossu. Il eut de ces deux femmes huit enfants.

2° L'aîné de ces enfants, *François de Vigny*, deuxième du nom, se maria richement. Il prit pour femme Liée Lallemant, fille d'un président au Parlement de Rouen. Entre autres biens, elle apportait dans la famille de Vigny la belle demeure seigneuriale qui se dresse encore, assez défigurée, à Pithiviers, sur la place de l'Étape, ci-devant de l'Étape au vin, et qui s'est longtemps appelée le château de l'Ardoise ou le logis de la présidente Lallemant (1). Ce logis eut l'honneur de recevoir Henri IV plus d'une fois, lorsqu'il allait à Malesherbes, et continua, sous les règnes suivants, à servir de « gîte d'étape » pour la cour

(1) La veuve du président Lallemant avait acheté ce château de l'Ardoise à la veuve et aux héritiers de messire Gouault Archambaud, seigneur de Senives et maître de la Chambre aux deniers. — Voir Jules Devaux, *La famille d'Alfred de Vigny*, 1898 (Herluison et Picard, Orléans, Paris). Il faut reconnaître à M. Jules Devaux son titre de priorité. Dans son travail, d'ailleurs fort utile, il n'a pas assez tiré parti des documents assemblés par le père d'Alfred de Vigny, annotés par le fils, et déposés à la Bibliothèque nationale : Fr. 29.481. — On peut consulter encore avec utilité les pièces contenues dans divers dossiers au nom de Vigny : *Cabinet d'Hozier*, 334 ; *Chérin*, 208 ; *Carrés d'Hozier*, 635 ; *Dossiers bleus*, 670 ; *Nouveaux d'Hozier*, 332.

dans ses déplacements. Louis XIV y fera notamment une entrée fort dispendieuse.

François II de Vigny, d'abord secrétaire de la chambre du roi, puis receveur général du clergé de France, fut, à la mort de son père, receveur général de la ville de Paris. Il acheta de nombreuses terres aux environs de Pithiviers. Liée Lallemant lui donna sept enfants.

3° L'aîné des sept, François, troisième du nom, étant mort sans postérité, c'est le cadet, *Étienne de Vigny*, qui perpétua la lignée. Il fut « grand maistre enquesteur et général réformateur des eaues et forests de France au département d'Orléans ». Il embellit le château de l'Ardoise et probablement le coiffa de cette toiture en forme de carène qui subsiste encore aujourd'hui. Il acheta d'autres domaines en Beauce. Il eut trois fils et une fille. La fille épousa Charles de Bragelonne, commissaire général de la cavalerie de France. Des trois fils, Claude, Jean et Barthélemy, c'est encore le cadet, Jean, qui hérita du nom, du titre d'écuyer, de la seigneurie d'Émerville, acquise dès la seconde génération.

4° *Jean de Vigny*, d'abord cornette de cavalerie au régiment de Lillebonne, rentra dans ses terres et se maria avec une jeune veuve,

Claude de Fera, de famille noble et riche. Ils eurent une fille et un fils. La fille, Claude de Vigny, épousa André de Vidal, gentilhomme beauceron. Le fils, Guy-Victor, né en 1660 et mort en 1737, porta le titre de chevalier et fut seigneur du grand et petit Émerville.

5° *Guy-Victor de Vigny* fut homme d'épée comme son père. Il se retira du service avec le titre de capitaine au régiment d'Orléans et, en 1688, il épousa Anne-Charlotte des Mazis, dame du Tronchet et de Ramoulu. C'est déjà un homme « opulent », selon le mot du poète, son descendant ; c'est un « seigneur de vastes terres (1) ». Il fait bâtir, à Émerville, une chapelle, une sépulture de famille, un presbytère pour son chapelain, qu'il dote de « rentes foncières (2) ».

6° Des divers enfants de Guy-Victor, un seul, *Claude-Henry de Vigny*, nous intéresse : il est le grand-père d'Alfred de Vigny.

C'est jusqu'au début du XVIIIe siècle, ou, pour parler plus nettement, jusqu'aux seize dernières années du règne de Louis le Grand, que l'auteur de *Cinq-Mars* et de *Stello* pouvait

(1) C'est l'expression d'Alfred de Vigny dans l'*Esprit pur*.
(2) Ces détails sont l'apport de M. Jules Devaux.

remonter, en se remémorant ce qu'il savait de cet aïeul, rendu comme présent à son esprit d'enfant par les récits enthousiastes de son père.

Claude-Henry, né le 12 janvier 1698, et un de ses frères, Charles-Henry, d'un an plus jeune, après avoir fait, comme il convenait, leurs preuves de noblesse, furent admis ensemble, l'année 1714, en qualité de pages, dans la petite écurie du Roi. Ils avaient l'un seize ans et l'autre quinze. C'est sous le nom de Vigny d'Émerville que Claude-Henry est désigné dans la liste des pages.

Il servit ensuite à l'armée, comme avaient fait, avant lui, son grand-père, Jean de Vigny, et son père, Guy-Victor de Vigny, comme firent aussi son frère aîné Victor, chevalier de Malte, et son frère cadet, Charles-Henry. Il fut lieutenant au régiment de la marine. Après la mort de ses frères, il quitta le service pour rentrer à Émerville et pour y continuer « les traditions ». En 1727, deux ans après son retour, il épousa Louise-Charlotte de Marcadé, fille de François de Marcadé, maître des comptes. Il eut d'elle douze enfants en seize années, trois filles et neuf fils. A la mort de leur mère, onze de ces enfants vivaient : un

seul, Auguste, né en 1735, était mort en bas âge.

Des trois sœurs, une mourut fille. Les deux autres épousèrent, l'aînée, M. de Saint-Pol, chevalier de la Briche ; la cadette, M. de Thienne, dont la résidence était aux environs de Loches.

Des huit garçons qui parvinrent à l'âge d'homme, six, peut-être sept, furent aux armées. Deux d'entre eux succombèrent fort jeunes, Parfait de Vigny, sixième enfant, tué en 1758, pendant la guerre de Sept Ans, et Louis de Vigny, douzième enfant, mort au service, en 1764, un an après la fin de cette guerre. Les deux aînés, Victor et André, moururent sur leurs terres, sans laisser de postérité, l'un Victor, seigneur du Tronchet et capitaine des Cent-Suisses, l'autre, André, seigneur d'Émerville en partie et brigadier des armées du roi. Charles, huitième enfant, marié à Mlle de Montmort, n'eut qu'un fils, décédé en bas âge. Hilaire-Auguste, neuvième enfant, devenu chef de brigade au corps royal d'artillerie, se fit trappiste après le licenciement de l'armée de Condé et mourut à la Maison-Dieu de Notre-Dame-de-la-Trappe, de la Val-Sainte. Joseph, dixième enfant, marié à Mlle Belard, mourut sans postérité.

Pour clore l'énumération, j'ai réservé le nom de Léon-Pierre, septième enfant. Ce Léon-Pierre de Vigny survivra à tous ses frères. Seul, il réussira à élever un fils, Victor-Alfred, avec qui le nom de Vigny doit à la fois s'illustrer et s'éteindre.

Claude-Henry, le chef de cette abondante famille, vécut sur ses terres, en grand chasseur. Dans *l'Esprit pur*, Alfred de Vigny nous représente ses aïeux

> Suivant leur forte meute à travers deux provinces,
> Coupant les chiens du roi, déroutant ceux des princes,
> Forçant les sangliers et détruisant les loups.

C'est, de la part du poète, un abus d'expression que d'étendre de pareils exploits à la lignée entière. Mais, appliqués à Claude de Vigny, les vers du petits-fils répondent à tel fait précis, comme la rencontre en forêt et le conflit, qui aurait pu mal tourner, du gentilhomme et du roi, mémorable incident conté avec détail dans les *Mémoires*. Naturellement, dans ce récit, qui est d'un romancier, d'un homme de théâtre, le roi se comporte comme eût fait le meilleur alcade : il force ses veneurs à s'effacer, et il soutient contre eux le droit du gentilhomme. Chez Vigny, comme chez Hugo,

comme chez Lamartine, il faut, dans ces scènes à effet, faire la part du bel arrangement et quelquefois de la légende.

Ce qu'il pouvait y avoir de saine et robuste moralité dans l'existence de l'homme noble, volontairement enchaîné à la glèbe, Alfred de Vigny l'a senti et l'a exprimé avec sa force habituelle :

Mais les champs de la Beauce avaient leurs cœurs, leurs [âmes,
Leurs soins Ils les peuplaient d'innombrables garçons,
De filles qu'ils donnaient aux chevaliers pour femmes...

Bel idéal dont personne, à vrai dire, ne s'est trouvé plus éloigné que le poète pessimiste à qui échappera, dans un jour de noire amertume, cet oracle du désespoir :

Les deux sexes mourront chacun de son côté. .

Du moins, cette destinée, toute patriarcale, l'auteur de *la Colère de Samson* l'a contemplée avec admiration dans Claude-Henry de Vigny, son aïeul. Il a montré par là que, né avant Werther, avant René, avant Stello, il n'en eût pas voulu d'autre.

7° Le père d'Alfred de Vigny, *Léon-Pierre de Vigny*, septième enfant de Claude-Henry et

son troisième fils, fut d'abord nommé l'abbé de Vigny comme étant, dans ses jeunes ans, destiné à l'Église. Il étudia pour être prêtre. Il eut pour compagnon d'études le futur cardinal de la Luzerne. En entrant à l'armée, il prit le nom de chevalier d'Émerville. C'est seulement après le décès de son frère Pierre-Parfait, en 1758, qu'il s'appela chevalier de Vigny. Dans la famille des Vigny, à cette époque, l'aîné recevait le nom de seigneur du Tronchet et le cadet celui de seigneur d'Émerville. Le troisième garçon était chevalier de Vigny.

Léon de Vigny partit pour l'armée à vingt ans, en 1757. Il y passa vingt-deux années, c'est-à-dire un peu moins que le temps d'ordinaire exigé des officiers de grade inférieur pour l'obtention de la croix de Saint-Louis. C'est seulement le 29 décembre 1785, alors qu'il était depuis six ans dans la position d'officier retraité, qu'il fut fait chevalier de l'ordre. Il avait d'autres titres à cette récompense que l'ancienneté des services. La guerre de Sept Ans lui avait enlevé, nous l'avons dit, un de ses frères. Lui-même, blessé d'un coup de feu sous les murs de Munster, avait failli périr de froid dans la retraite des troupes françaises, réduites à lever le siège en toute hâte :

Le chevalier d'Émerville, hors d'état de monter à cheval, fut jeté dans un tombereau allemand abandonné à la conduite d'un paysan. Il passa deux jours et trois nuits dans ce tombereau, exposé à l'injure de l'air, et, dès ce moment, le froid et sa blessure le mirent dans un état d'infirmité qui a résisté aux remèdes multipliés et aux différentes eaux où il fut envoyé (1).

Si l'on en croyait une notice manuscrite, rédigée par Alfred de Vigny, avec cette mention : « Relevé sur plusieurs notes de la main de mon père », Léon-Pierre de Vigny aurait obtenu, avec la croix de Saint-Louis, le grade de colonel. Mais Alfred de Vigny, dont le sens critique n'égale pas ici, semble-t-il, la sincérité, immédiatement à la suite de cette notice et à côté de la mention qui veut la garantir, produit loyalement une pièce ainsi libellée :

Solde de retraite de Léon-Pierre de Vigny Émerville, ex-capitaine. État de liquidation, arrêté par le ministre de la guerre le 7 germinal an IX, d'une retraite fixée à la somme de deux cent soixante-cinq francs cinquante centimes par année, etc.

(1) Bibliothèque nationale. Fr. 29.481. — On trouve, au dossier de Léon-Pierre de Vigny, une demande de pension où sont rappelés ses états de services. On y lit : « Le chevalier d'Emerville a reçu en 1758 un coup de fusil à travers le corps qui le rend infirme pour le reste de ses jours. M. le comte de Broglie, sous les yeux duquel il servait dans ce moment-là, voulut bien le louer de sa conduite et luy promettre d'en rendre témoignage lorsqu'il en serait besoin. » (Archives du ministère de la guerre.)

C'est d'ailleurs le titre de capitaine, et non un autre, que Léon de Vigny, retiré du service, porte encore en 1781 sur l'acte de procuration relatif à l'héritage de Claude-Henry ; il y est ainsi désigné :

Léon-Pierre de Vigny, chevalier, capitaine d'infanterie, demeurant à Étampes, paroisse Saint-Bazile.

Or, en marge de l'acte, Alfred de Vigny a écrit cette annotation :

A conserver pour les signatures de mes oncles Messieurs de Vigny.

Après avoir regardé de près, comme il l'a fait, cette pièce et la précédente, comment le poète a-t-il pu extraire des notes fournies par son père ce résumé déconcertant ?

... fut fait successivement lieutenant en second, lieutenant en premier, capitaine aide-major, lieutenant-colonel dans le régiment de Royal-Lorraine jusqu'à la réforme de ce régiment à la paix de 1763.

La vérité, c'est qu'à la réforme du Royal-Lorraine, qui date exactement du 16 décembre 1762, Léon-Pierre de Vigny était capitaine en second. Il l'était depuis deux ans. Le relevé de ses états de services, qui se trouve au

ministère de la guerre, a été présenté, comme suit, dans un mémoire de pension non daté, mais antérieur au 1er août 1779, le brevet de pension, signé par le roi, étant du 1er août de cette année :

Léon-Pierre de Vigny, chevalier d'Émerville, né le 11 décembre 1737, a servi en qualité de lieutenant en second, lieutenant et capitaine, dans le régiment Royal Lorraine Infanterie ; à la réforme de ce régiment, Sa Majesté a accordé à cet officier, comme à tous les capitaines d'infanterie réformés, une pension de trois cents livres, dont il a joui jusqu'au moment où il a été employé dans le régiment des recrues d'Aix ; à l'extinction de ce régiment, la même pension a été accordée au chevalier d'Émerville et luy a toujours été payée en appointements.

Cet officier n'a d'autres titres pour sa pension que l'édit qui réformat (*sic*) en 1763 le régiment où il servait et plusieurs autres (1).

La conclusion est aisée à tirer : Léon-Pierre de Vigny ne s'éleva pas au-dessus du grade de capitaine.

Sur la parole de son père, dont il ne pouvait pas avoir l'idée de suspecter les assertions, Alfred de Vigny s'est naïvement accommodé d'une autre invraisemblance :

(1) Archives du ministère de la guerre.

Vous êtes comte, dit l'ex-capitaine à son fils, lorsque l'adolescent fut admis dans la garde noble du roi, aux gendarmes de la Maison Rouge. « Ce titre est celui de l'aîné de notre maison ; mais, étant très jeune et simple lieutenant de cavalerie, ne le signez que dans les actes publics, non dans vos lettres. Pour moi, qui ai soixante-dix ans, je continue à signer comme j'ai fait depuis vingt ans (1). »

Et, longtemps après, le 15 août 1854, Alfred de Vigny épinglera au dossier des papiers et parchemins de sa famille, avec un bon nombre de pièces qui ne tiennent en rien à ses aïeux, le document désigné comme suit :

Titre de marquis conféré en juillet 1722 par le roi Louis XV et par le duc d'Orléans, régent de France, et signé d'eux.

Un peu plus loin, autre mention :

Le titre de marquis est conféré à *M. de Vigny, seigneur de Courquetaine*, au mois de juillet 1772.

Entre ces deux documents, Alfred de Vigny insérera ce commentaire :

La branche aînée de ma famille de Vigny étant éteinte et aucun fils ne restant, hors moi seul, porteur des noms et armes, j'aurais pu prendre le titre de *marquis*. Mais

(1) *Mémoires inédits.*

la célébrité littéraire acquise à mon nom (à tort ou à raison) par mes livres m'en empêcha. Le public ne permet pas qu'on altère la forme d'un nom qu'il a une fois adopté. Ces changements ne sauraient se faire sans confusion et défaveur (1).

Cette conviction paisible de Vigny, lorsqu'il s'agit du marquisat, sur quoi s'établit-elle ?

La Bibliothèque nationale possède un recueil, en deux volumes in-folio, des papiers de famille des Vigny. Il a été constitué, en très grande partie, par Léon-Pierre de Vigny ; il a été très lu et annoté par le poète. Les pièces de ce recueil ont été laissées « intentionnellement » dans l'ordre même où le donateur, le comte Charles des Mazis, cousin d'Alfred de Vigny, les avait apportées, et quoiqu'il n'y ait jamais eu, entre les Vigny de Courquetaine et les Vigny d'Émerville, aucun lien de parenté, les titres des uns et des autres ont été ici entremêlés, soit à dessein, soit par mégarde. Il convient de dire qu'avant Léon-Pierre de Vigny les généalogistes de métier semblent avoir fait la confusion des deux noms et des deux noblesses : c'est le même pêle-mêle de papiers et de parchemins dans le *Cabinet d'Hozier*, le

(1) Bibliothèque nationale. *Manuscrits*. Fr. 29-481. Note marginale.

Nouveau d'Hozier, les *Dossiers bleus*. Seul, l'*Armorial général* distingue nettement les deux maisons. En effet, au volume *Orléans*, page 1020, on trouve les armes de Guy-Victor de Vigny, écuyer, seigneur d'Esmarville (1), ainsi décrites :

D'argent à quatre lions de gueules cantonnées et en cœur un écusson d'azur avec une merlette d'argent accostée de deux coquilles de mesme et un chef d'or chargé d'une merlette de sable (2).

Et, au premier tome de *Paris*, page 1040, on lit :

Jean-Baptiste de Vigny, colonel-lieutenant de l'artillerie de Flandre, et Geneviève Picques, sa femme :

Portant d'argent à une fasce crénelée d'azur et accompagnée en chef de deux boulets de gueules et en pointe d'un lion passant de sable lampassé et armé de gueules, accolé d'azur à un arbre d'or et au chef d'argent chargé de deux picques de sable en sautoir, écartelé d'azur à deux fasces d'or chargées chacune de trois aigles de sable.

Ces dernières armes, qui sont « parlantes », furent fabriquées pour Jean-Baptiste de Vigny,

(1) Les formes Émerville, Émarville, Esmarville se rencontrent dans les titres : il faut préférer Émerville.

(2) Armes amplifiées. Les vraies armes sont : « d'azur à une fasce d'or, accompagnée au chef d'une merlette de même et en pointe de trois coquilles d'argent, posées en fasce ». Voir une note manuscrite de Vigny : « Ce sont en effet nos armoiries, le cachet transmis par mon père et ma mère. »

anobli, le 28 décembre 1680, en considération de ses services militaires.

Ce Jean-Baptiste de Vigny, seigneur de Courquetaine en Brie, de Cervolles, de Villepayen, Sanxalle, etc., etc., maréchal de camp des armées du Roy, lieutenant général d'artillerie en Flandre, ancien colonel, lieutenant du régiment des fusiliers et bombardiers, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, était le fils d'un tavernier, marchand de vin, bourgeois de Paris, déjà riche. Il servit de bonne heure, se fit apprécier de Louvois, et, sous le surnom du « bombardier », acquit une certaine réputation d'homme de guerre.

Son fils, Jacques-Olivier de Vigny, seigneur de Courquetaine, Cervolles, Montgazon, Villepayen, etc., conseiller à la Cour des comptes, obtint que la seigneurie de Châteaufort de Beaumont de Courquetaine fût érigée en marquisat.

C'est sur ce titre de marquis que Léon-Pierre de Vigny jeta des yeux de convoitise ; c'est cet héritage usurpé, ou recueilli peut-être avec l'assentiment du dernier titulaire (1), qu'il

(1) De rapports entre les deux familles il n'y en a pas trace avant 1814. A cette date, les parents d'Alfred de Vigny semblent avoir noué des relations avec le marquis et la marquise

voulut léguer à son fils : si le poète refusa de gravir l'échelon qui l'élevait au marquisat, ce ne fut pas, comme on l'a vu, par modestie.

A vrai dire, Alfred de Vigny aurait dû, s'il eût été mieux informé, renoncer même au titre de comte et s'en tenir à l'appellation que son père avait le droit de prendre, depuis la mort de ses frères aînés, à savoir : chevalier de Vigny. Il s'y serait décidé sans doute, s'il s'était avisé de découvrir que cette famille des Vigny de Courquetaine, qualifiée par lui de « branche aînée », avait été anoblie, dans la personne de Jean-Baptiste de Vigny, cent dix ans après la maison du receveur François de Vigny, le véritable ancêtre.

Mais si jamais Alfred de Vigny fit œuvre de critique, ce n'est pas en classant et en commentant ses papiers d'origine. Lui, de bonne heure très sceptique en matière de religion et, jusqu'à l'heure de la mort, athée, non pas peut-être « avec délices », comme André Chénier, mais très résolument et par haine du dieu biblique, à la Voltaire, à la Byron, il crut ingénument, absolument, à l'ancienneté, à l'im-

de Vigny. Dans une lettre de faire part, datée de Normanville, ceux-ci leur annoncent la mort de Marie-Angélique Le Bailleur de Normanville, leur mère et belle-mère.

portance exceptionnelles de sa race. Si ses illusions avaient pu être dissipées, elles n'auraient pas tenu devant l'examen minutieux qu'il fit, entre 1847 et 1863, de tant de pièces qui parlent assez clairement. L'histoire de ses aïeux était, apparemment, pour lui, comme un roman, sans doute plus réel, plus vécu que les autres ; mais, sur ce fond de vérité qu'il eut d'ailleurs l'ambition d'arranger en récits et dont il voulait tirer une « épopée de la noblesse », il se complut, jusqu'à son dernier jour, à voir flotter une gloire de rêve.

Ce n'est pas seulement dans sa vingtième année, comme on l'a dit, en alléguant à tort la pièce de l'*Esprit pur*, mal entendue, qu'Alfred de Vigny fut assez entiché de son nom pour en vouloir trouver partout la trace. Chacun se rappelle, en effet, cette page du *Journal d'un poète*, où l'officier « rose et blond, marchant à pied sur la route à la tête de ses vieux soldats », et arrivant à Bordeaux de Vigny, dans la commune de Marines, aperçoit le manoir à tourelles et s'étonne de n'être plus le possesseur de cet antique nid de gentilshommes. Je n'éprouverais aucun plaisir à reprendre l'argumentation qui a été apportée, il y a quinze ans déjà, dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des*

Curieux (1), et qui met à néant l'explication, tissée d'erreurs, qu'imagine Alfred de Vigny pour retrouver ici un fief de ses ancêtres. Mais je ne puis pas m'empêcher de le répéter, c'est s'abuser du tout au tout, que d'affirmer au sujet des prétentions nobiliaires de Vigny, qu'elles ont été seulement « un travers de jeunesse ». Qu'on veuille bien consulter les premières pages du recueil des papiers de famille dont j'ai parlé. On y trouvera, entre autres notes de la main de Vigny, ce résumé très expressif : « Notice sur messieurs de Vigny mes aïeux depuis l'an 1096 », et l'on y touchera du doigt l'inconséquence toute paradoxale du poète : à côté des pièces relatives à l'anoblissement de François de Vigny dans le dernier tiers du XVIe siècle, il s'obstine à produire un extrait de Du Moulin, *Histoire de Normandie*, pour se découvrir un ancêtre sous Philippe-Auguste et il cite le manuscrit des *Anciennes histoires d'outre-mer*, où il s'est réjoui d'apprendre qu'un sire de Vigny « entra à Jérusalem avec Guillaume Courteheuse et Godefroy de Bouillon ». Aucune invraisemblance ne le fait

(1) L'auteur de cette réfutation est M. Ernest Thoinan. *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* (25 juillet 1890), XXIII, 436.

hésiter ; il se hâte de saluer ce héros de son nom, « portant d'argent à un lion vert rampant » ; il écrit triomphalement le mot « croisades » ; véritable écolier, il dessine au-dessus du mot une croix rouge et bleue.

C'est en octobre 1861, deux ans à peine avant sa mort, que l'auteur des *Destinées* interrompait ainsi les dernières explosions de son pessimisme hautain, et peut-être endormait les premières douleurs d'un mal, atrocement cruel, par ces enfantillages.

II

LES BARAUDIN

Du côté maternel (1), les ascendants d'Alfred de Vigny font leur apparition au début du XVIe siècle.

Emmanuel Baraudini, Piémontais, secrétaire du duc de Savoie, est anobli par son

(1) Les Baraudin ont été étudiés par un érudit provincial, feu M. Archambault, notaire à Loches. Non seulement il a copié nombre de pièces et en a analysé beaucoup d'autres ; mais il a en partie rédigé l'historique de la famille de Baraudin.

maître en 1512. Trente ans plus tard, après s'être établi en France et s'y être fait naturaliser, il est maintenu dans la noblesse par le roi François Ier. Dès 1542, il est fixé à Loches avec la qualification de « noble homme » et le titre d'élu du Roy.

Son fils, Honorat de Baraudin, est écuyer, lieutenant du Roy au château de Loches. Les fonctions de gouverneur du château restent héréditaires chez les Baraudin jusqu'à la Révolution.

A la cinquième génération, Louis et Jean-Honorat de Baraudin deviennent, l'un capitaine de vaisseau, l'autre, capitaine d'infanterie, commissaire des guerres.

Ce dernier a neuf enfants, dont un, *Didier de Baraudin*, qui s'élève jusqu'au grade de chef d'escadre, se marie avec Jeanne-Perrotte (1) de Nogerée et en a un fils et deux filles. L'une de ces deux filles, Marie-Jeanne-Amélie de Baraudin, devient, en 1790, la femme de Léon-Pierre de Vigny. Elle est la mère du poète.

Sur les Baraudin, Alfred de Vigny a fait peu de recherches. Il a parlé d'eux toutefois, mais moins exactement qu'on ne peut le faire

(1) Perrotte ou Perrot se trouvent également dans les titres.

aujourd'hui après avoir remué les archives (1). Dans le *Journal d'un poète*, il fait une place à son grand-père maternel :

> C'était un homme grave, savant et spirituel.

Il admire en lui deux qualités rarement assemblées, « le ton de l'homme de cour,... l'énergie de l'homme de mer ». Le résumé qu'il donne de sa vie affecte une concision lapidaire :

> Ce vieux capitaine de dix vaisseaux que les combats sous M. d'Orvilliers avaient respecté fut tué en un jour dans sa prison par une lettre de son fils.

Cette sentence énigmatique s'explique par le contexte et signifie que Louis-Marie Honorat de Baraudin, lieutenant de vaisseau, émigré et sur le point d'être passé par les armes à Quiberon, adressa à son père un mot d'adieux : le vieux marin aurait été, pour ainsi dire, foudroyé par l'annonce de l'exécution de son fils.

Louis de Baraudin fut, en effet, arrêté le

(1) M. de Baraudin, grand-père d'Alfred de Vigny, n'a pas été étudié jusqu'ici. Ce que nous lisons, sur son emprisonnement et sur sa mort, dans le livre de M. Léon Séché, vient des notes rédigées par M. Archambault, dont le travail manuscrit méritait l'impression. Il n'a manqué à M. Archambault que de fouiller dans les archives de la marine.

3 thermidor an III, à Quiberon. Il fut jugé le 12. Tout blessé qu'il était, il fut fusillé, le jour même du jugement et sur « le matelas » où il était couché, si l'on en croit une relation d'émigré, utilisée par M. le docteur de Closmadeuc, de Vannes (1). Mais un autre érudit provincial, M. Archambault, a produit un acte de décès, extrait du registre civil de Loches, d'où il appert évidemment que le chef d'escadre ne mourut ni en prison, ni en un jour, ni du saisissement causé par l'affreuse nouvelle. Il s'éteignit chez lui, le 29 fructidor an V, âgé de soixante-quatorze ans. La douleur l'usa peu à peu ; elle mit deux ans à le détruire.

Ce n'est pas la seule tradition inexacte qu'Alfred de Vigny ait recueillie des siens au sujet de M. de Baraudin. Dans un passage du *Journal d'un poète*, M. de Vigny, s'entretenant avec le roi Louis-Philippe, désigne son grand-père ainsi : « le marquis de Baraudin, amiral dans l'ancienne marine de Louis XVI (2) ». A quoi le roi répond :

(1) D'après M. Léon Séché, qui met en œuvre, nous dit-il, une « contribution » de M. de Closmadeuc. — Le même détail est mentionné dans le dossier des Baraudin constitué par M. Archambault.

(2) Dans le recueil des papiers de famille des Vigny, que le poète annota de sa main, il a écrit au-dessous de la pièce 20

Ah ! je connais son nom parfaitement. Il commandait une escadre à la bataille d'Ouessant sous les ordres de mon père. — Oui, Sire, sous les ordres de M. le duc d'Orléans et de M. d'Orvilliers, dont j'ai encore beaucoup de lettres.

J'ai recherché le dossier de Didier de Baraudin. Comme tous les documents de la marine antérieurs à 1789, il a été versé aux Archives nationales. Bon nombre de pièces en ont été retirées, mais elles n'ont pas disparu ; on les retrouve à travers les nombreux volumes de documents relatifs aux campagnes de 1778 et 1779. L'étude de ces pièces, de ce dossier et des états de la flotte de Brest pour cette période nous édifie sur le caractère d'exagération qui marque, dans ce dialogue, les expressions du poète et du roi.

Didier de Baraudin est né le 8 janvier 1724 et il est mort, comme on l'a déjà vu, le 29 fructidor an V. Entré dans la marine à quatorze ans, le 16 mai 1738, comme garde de la marine,

(année 1760) : « Le marquis de Baraudin était mon grand-père, amiral dans la marine de Louis XVI, commanda une escadre à la bataille navale d'Ouessant et fut toute sa vie en mer. — ALFRED DE VIGNY, 1er juin 1863, lundi. »

Nous discuterons plus loin l'exactitude du fait relatif à Ouessant. Mais le titre d'amiral constitue déjà un anachronisme. Il n'y avait alors qu'un amiral, « l'amiral de France ». A la date d'Ouessant, c'était le duc de Penthièvre.

il fut enseigne de vaisseau le 1er janvier 1746, lieutenant de vaisseau le 11 février 1756, chevalier de Saint-Louis le 17 avril 1757, capitaine de frégate le 1er octobre 1764, et à la même date il prit le grade de lieutenant en second des gardes de la marine ; enfin il fut capitaine de vaisseau le 18 août 1767, et nous démontrerons qu'il le resta jusqu'à l'heure de sa retraite.

Comme on le voit, l'avancement du grand-père d'Alfred de Vigny a été régulier et lent : engagé à quatorze ans ; huit ans, garde de la marine ; dix ans, enseigne de vaisseau ; onze ans pour s'élever du grade de lieutenant au grade de capitaine de vaisseau ; douze ans dans ce dernier grade.

C'est vers la fin de l'année 1779 que M. de Baraudin, capitaine de vaisseau, en dernier lieu commandant l'*Actif*, demanda, ou obtint sans l'avoir demandée, sa mise à la retraite. Elle lui fut signifiée le 4 avril 1780 et il en fut averti dans ces termes :

Le 4 avril 1780, le Roi a accordé à M. de Baraudin, capitaine de vaisseau du département de Brest, avec la permission de se retirer, les provisions de chef d'escadre, la conservation de ses appointements de capitaine, de trois mille six cents livres, l'assurance après lui d'une

pension de mille livres à sa femme, de six cents livres à ses deux filles par égale portion de trois cents livres chacune.

Un autre avis du 20 mai 1780 informait M. de Baraudin, chef d'escadre retiré, ci-devant commandant le vaisseau l'*Actif*, que s'étant trouvé, au désarmement de ce vaisseau, « reliquataire d'une somme de trois mille six cents livres envers le Roi », il lui serait fait retenue de neuf cents livres par an sur son traitement de retraite jusqu'à concurrence de trois mille neuf cents livres.

Et, trois mois après, dans un acte du 22 août 1780, M. de Baraudin lui-même s'exprimait ainsi :

Je, Didier-François-Honorat de Baraudin, né le huit janvier mil sept cent vingt-quatre, à Loches, en Touraine, élection de Loches, généralité de Tours, baptisé le neuf dudit mois de janvier dans la paroisse de Saint-Ours dudit Loches, *retiré chef d'escadre*, résident à présent dans ses terres de Maine-Giraud, près de Blanzac en Angoumois, etc.

L'expression, « retiré chef d'escadre » ne dépasse en rien les termes de la notification officielle : « Le Roi a accordé à M. de Baraudin, capitaine de vaisseau du département de Brest,

avec la permission de se retirer, les provisions de chef d'escadre, etc. »

En 1792, sous le ministère Roland, la pension de trois mille six cents livres, accordée par l'arrêté royal de 1780, est transformée, à titre de récompense nationale, en un traitement de retraite de trois mille livres.

Vu par nous le décret de l'Assemblée nationale, en date du 9 juin 1792, sanctionné par nous le 24 dudit mois, par lequel il est accordé à Didier-François-Honorat de Baraudin, né à Loches le 8 janvier 1724, et baptisé le 9 du même mois à l'église paroissiale de Saint-Ours, de ladite ville, district de Loches, département d'Indre-et-Loire, une pension annuelle et viagère de trois mille livres, payable sur le Trésor public, pour récompense de quarante et un ans de services effectifs de marine, du 16 mai 1738 au 4 avril 1780, et douze campagnes de guerre, le tout formant cinquante-trois ans, *et du grade de capitaine de vaisseau occupé les douze dernières années,* le traitement commun de ce grade étant de trois mille livres à l'époque de sa retraite, afin de faire jouir ledit de Baraudin du bénéfice de la loi susdite du 24 juin 1792 sa vie durant, nous lui avons fait délivrer le présent brevet, et mandons, en conséquence, aux commissaires de la Trésorerie nationale de payer annuellement audit de Baraudin la somme de trois mille livres en deux termes égaux, etc., etc.

Fait à Paris, le 22 juillet, l'an 1792, de notre règne le dix-neuvième et le quatrième de la liberté.

Signé : Louis.

Contresigné : Du Bouchage (1).

(1) Archives nationales. — Dossier de Baraudin.

Il importait d'insister sur ces documents. Ils s'accordent pour démontrer que Didier de Baraudin n'a été promu au grade de chef d'escadre, ni avant 1778, ni pendant cette année-là, ni même au cours de la suivante ; c'est en 1780, à l'heure de la retraite, qu'il en reçut, comme disait le document officiel, « les provisions (1) ».

Voilà donc un point établi : si le grand-père d'Alfred de Vigny a pris part au combat d'Ouessant, ce n'est pas comme chef d'escadre.

En examinant de près les documents des Archives relatifs à la campagne maritime de 1778, on acquiert vite une autre certitude : M. de Baraudin n'assista point à cette rencontre navale où le roi Louis-Philippe et Alfred de Vigny devaient s'accorder à lui attribuer un poste d'importance.

La flotte française, à la journée d'Ouessant, se composait de trois divisions : l'escadre blanche, sous les ordres du comte d'Orvilliers, lieutenant général, assisté du chef d'escadre de Guichen ; l'escadre blanche et bleue, sous les ordres du comte du Chaffaut, lieutenant général, assisté du chef d'escadre de Roche-

(1) Lettres par lesquelles un bénéfice ou un office est conféré à quelqu'un. (*Dictionnaire de Littré.*)

chouart ; l'escadre bleue, sous les ordres du duc de Chartres, assisté du chef d'escadre La Motte-Picquet. M. de Baraudin ne figure pas dans cet état-major, et pour cause : nous avons vu qu'il ne fut chef d'escadre que deux ans plus tard. Mais il ne figure pas davantage parmi les capitaines de vaisseau qui prirent part à l'action ; et voici pourquoi : pendant que la flotte française, commandée en chef par M. d'Orvilliers, se mesurait à Ouessant avec la flotte anglaise, commandée en chef par l'amiral Keppel, — le 17 juillet 1778, — M. de Baraudin se trouvait, bien malgré lui, retenu à Brest, sans commandement, et, semble-t-il, dans une sorte de disgrâce. Une lettre qu'il adressait, le 5 janvier 1778, au ministre de la marine, paraît prévoir déjà ce discrédit d'un moment et s'en plaindre :

Monseigneur,

Permettez-moi de vous rappeler que, le 7 novembre, j'eus honneur de vous rendre compte de ma rentrée à Brest avec M. du Plessis-Pascaut et des raisons qui m'avaient déterminé à cette démarche, dont la principalle était d'y rejoindre mon commandant que je devais y juger, n'ayant point de rendez-vous en cas de séparation.

Je vous ait fait encore parvenir par M. le comte du Chaffaut, monseigneur, un écrit sacré que ma confiance

en vous seule et mon amour pour le service pouvaient m'arracher, qui sont les apostilles des officiers qui ont servi sous mes ordres dans le *Réfléchi*.

Je n'ai pas la consolation de savoir, monseigneur, si, dans le premier cas, vous avez approuvé ma manœuvre et si, dans le second, ma vérité et ma confiance vous ont déplu. Votre silence m'afflige en effet, et M. le comte d'Orvilliers vous dira à quel point j'en suis affecté.

On comprend qu'il s'agit ici d'explications sur la « manœuvre » du *Réfléchi* dans cette attaque des côtes anglaises que le mauvais temps fit échouer, en 1777. Le capitaine de Baraudin s'efforce de justifier sa conduite, même par un envoi direct, au ministre de la marine, de notes confidentielles.

Ce que nous pouvons constater, c'est que le *Réfléchi* est désarmé à la fin de novembre 1777, aussitôt après sa rentrée, et qu'en mai 1778, une fois réarmé, il a un autre commandant, M. de Cillart de Surville. Ce que nous pouvons encore établir, c'est que l'*Actif*, commandé en 1779 par M. de Baraudin, ne l'a pas encore pour commandant en juillet 1778, et que, le jour de la bataille d'Ouessant, ce navire est placé sous le commandement du capitaine de vaisseau Thomas d'Orves. Enfin, ce qu'on peut vérifier à l'aide des tableaux officiels de l'état de l'escadre, c'est que M. de

Baraudin, qui ne commandait, à ce moment, ni l'*Actif* ni le *Réfléchi*, n'était, en qualité de commandant, sur aucun autre des vaisseaux de guerre, sur aucune des frégates qui assistèrent au combat : ni le tableau du 10 juillet, quinze jours avant la rencontre, ni le tableau du 10 septembre, six semaines après la rencontre, ne nomment M. de Baraudin.

D'ailleurs ce n'est pas, comme le croit le petit-fils, la fin de cette carrière de marin qui fut glorieuse. Les actions d'éclat de M. de Baraudin remontent plutôt à ses jeunes années. En 1780, lorsque le « chef d'escadre retiré » réclamera la pension de trois cents livres à laquelle il a droit comme chevalier de Saint-Louis, il rappellera que cette pension lui fut accordée le 7 juin 1767, lorsqu'il était « capitaine de frégate et commandant le vaisseau du roy l'*Hippopotame*, en considération de ses services et *des blessures reçues dans la guerre de 1744* ». Mais à la veille de la bataille d'Ouessant, c'est-à-dire en 1778, après quarante ans de mer, M. de Baraudin est vieilli et, depuis quelque temps déjà, on conteste l'utilité de ses services. Le 24 février 1776, en effet, il écrit de Rochefort au ministre de la marine pour se plaindre d'être « desservi » auprès de lui. Il est vrai

que, le 3 mars, le ministre lui adresse une réponse « obligeante » ; mais au lendemain de l'échec de la flotte française et de la « manœuvre » contestable du *Réfléchi*, ceux qui avaient tenté de discréditer M. de Baraudin réussissent, pour quelque temps, à l'immobiliser.

M. de Baraudin reprend du service à la mer vers le milieu de l'année 1779. Il commande le vaisseau *l'Actif*, toujours avec le grade de capitaine (1). Ce vaisseau fait partie de l'armée navale, placée encore sous les ordres du comte d'Orvilliers et emmenée par lui, au début du mois de juin, sur les côtes d'Espagne. L'*Actif* est un vaisseau de ligne de soixante-quatorze canons et de sept cent quarante-quatre hommes d'équipage. « C'est le plus excellent bâtiment dans lequel j'aie navigué depuis quarante ans », dira de lui le vieil officier de marine. « Il est un des plus viste de l'armée. » L'équipage est

(1) La flotte expéditionnaire, composée de trente vaisseaux de ligne et de seize frégates, comprend trois divisions, — division blanche, division blanche et bleue, division bleue. — C'est dans la division blanche, sous le commandement direct de M. d'Orvilliers, lieutenant général, que l'*Actif* et M. de Baraudin sont rangés. Outre le lieutenant général, dont le pavillon flotte sur la *Bretagne*, la division blanche compte deux chefs d'escadre, M. de Rochechouart, commandant l'*Auguste*, et M. de Beausset, commandant le *Glorieux*.

fort bon et « très attaché à son chef »; l'état-major, « bien composé », vaut l'équipage.

Malheureusement, en quittant Brest, plusieurs des vaisseaux de la flotte emportaient avec eux le germe d'une épidémie que les rapports désignent sous les termes de « fièvre maligne », et qui prendra bientôt un caractère redoutable. Beaucoup des hommes d'équipage, depuis deux ans, trois ans même, étaient en mer; bon nombre d'entre eux étaient déjà atteints d'affection scorbutique : ils offraient à la contagion un terrain préparé. C'est sur le vaisseau *l'Actif* que la maladie fit les progrès les plus rapides. Le 18 août, après avoir attendu trop longtemps, M. de Baraudin se décida à révéler la vérité sur ce qui se passait, depuis plusieurs semaines, à son bord. Il écrivit à M. d'Orvilliers :

A MONSIEUR, MONSIEUR LE COMTE D'ORVILLIERS,
commandant l'armée du Roy, à bord de la *Bretagne*.

Mon général,

Mon devoir, l'humanité, tout exige de moy que je vous mette sous les yeux le noir tableau de ma situation.

J'ay dans ce moment deux cent vingt-deux hommes avec des fièvres malignes : environ soixante sont malades dans les hamacks faute de place pour les mettre en bas. Près de quarante sont censés convalescents mais ne

peuvent se porter sur leurs pieds. Aujourd'huy il en entre vingt-deux au plat, hier il en entra dix-sept et c'est tous les jours de mesme. Mes maîtres de tous les états sont attaqués de l'épidémie et elle gagne l'état-major. M. de la Valette est en danger; mes trois auxiliaires sont à la mort et mes trois gardes de la marine sont attaqués de hier au soir.

Je n'ay plus de bœuf et samedy je seray obligé de faire le bouillon avec des salaisons. L'entrepôt est infecté depuis deux jours; les prevosts n'y subsistent pas vingt-quatre heures. Tous mes chirurgiens sont sur le grabat, le premier a déjà eu le fatal mal de teste, mes quarts sont trop faibles pour manœuvrer et je suis hors d'état de lever une grosse ancre. Avant-hier je fus plus de trois heures à en lever une petite.

Mon aumônier est à la mort depuis plus de trois semaines.

J'ay abandonné la grande chambre aux malades de l'état-major; et je me suis retiré dans la chambre du conseil.

J'ay cru devoir, mon général, vous rendre ce compte pour que vous ne soyez pas surpris de ce qui m'arrivera dans l'exécution de vos ordres : je doute qu'aucun de vos vaisseaux en soit réduit où je suis. J'ay perdu vingt et un hommes dont le dernier est mort hier au soir.

J'ay dans ma calle de quoy mettre en cas de branle-bas sur des planches et des menues voilles environ cent hommes; les cinquante autres resteront dans l'entrepont.

Si vous pouvez soulager mes maux, mon cher général, faites-le; si vous ne le pouvez pas, vous sçavez mon état, je suis tranquille.

Je suis avec un profond respect, mon général, votre très humble et très obéissant serviteur.

BARAUDIN.

Avant d'envoyer la lettre, le commandant de l'*Actif* attendit encore deux jours et il y ajouta les bulletins suivants :

A bord de l'*Actif*, le 19 aoust 1779. Au matin.

Pas un convalescent; chaque homme frappé de mal de teste et de douleurs aux cuisses ne meurt pas toujours, mais ne se rétablit pas et rentre au plat deux jours après en être sorti.

19 aoust, au soir.

Il vient de mourir deux matelots. Et quatre que le chirurgien m'assure qui ne passeront pas la nuit. Il entre au plat douze hommes, dont neuf matelots. J'ay quatre chirurgiens sur les quadres.

BARAUDIN.

20, au matin.

Mesme tableau ce matin, mon général : onze malades de plus : la continuité de ce temps nous met la peste à bord : M. de la Vallette m'allarme ainsy que mes gardes de la marine et mes auxiliaires, l'un surtout; plus de viandes.

BARAUDIN.

Ce rapport reçu, le comte d'Orvilliers donna ordre à M. de Baraudin de ramener à Brest, « sans retardement », son vaisseau et son équipage. Le vieux capitaine fit route « avec douleur », comme il le dit dans une lettre du 23 août, écrite au ministre de la guerre, du pont de son navire, « à l'ouvert de la rade de Brest ».

Parmi les lettres que M. de Baraudin écrivit au ministre (1) pour lui rendre compte de la situation et pour se disculper des reproches qu'il pouvait craindre, il en est une au moins qu'il me paraît utile de citer, de citer tout au long. Elle n'est pas d'un style très lié, ni même très correcte; toutefois elle témoigne chez ce gentilhomme, qui avait pris la mer à quatorze ans et ne l'avait jamais beaucoup quittée, d'une certaine aptitude à l'art d'écrire, et d'un tour d'imagination, d'une vivacité d'accent qui méritent d'être notés chez le grand-père d'un poète.

Monseigneur,

Mes peines au lieu de diminuer depuis que j'ay eu l'honneur de vous rendre compte n'ont fait qu'augmenter depuis trois jours que j'ay donné mon état de situation à M. de la Prévalais. J'ay envoyé à l'hôpital quarante hommes et il paroist décidé que tout y passera. Je ne puis m'abuser là-dessus. M. de Jussaud, mon capitaine en segond, a reçu ce matin l'extrême onction et est depuis hier dans une agonie douloureuse; il ne passera pas la journée. M. de Blois, garde de la marine, est sauvé et il n'y a plus rien à craindre que la rechute. MM. de Marbotin et de Monthuchon languissent, mais

(1) Il écrivit le 24 juillet, le 23 aoust, le 27 aoust, le 30 aoust, le 5 septembre, le 6 septembre, le 8 septembre, le 15 septembre, le 25 septembre.

j'espère qu'ils prendront le dessus ; leur service n'a pas encore souffert

Jamais, monseigneur, on n'a entretenu la propreté avec plus de soin que je ne l'ay fait dans l'*Actif* tant que nous avons été sur la coste d'Espagne. J'ay parfumé deux fois par jour entre les ponts alternativement avec du bray, du genièvre, du vinaigre et de la poudre ; la manche à vent a presque toujours esté dans la calle : les ponts lavéz et frottés tous les jours, les sabords ouverts tant que la mer l'a permis; le branle bas fait tous les matins avant déjeuner : voilà pour l'air. La nourriture des équipages a été admirable, très souvent de la viande et du pain frais; la soupe composée d'ozeille et de choux-croute, bonne au point que souvent j'en ai mangé avec plaisir; jamais l'équipage n'a bu d'eau pure, parce que presque tous les jours je faisois mesler dans chaque charnier deux pintes de vinaigre et deux pintes d'eau-de-vie; ils ont toujours eu de la moutarde à discrétion : voillà les soins du corps. Et voicy ceux de l'esprit : à tous leurs repas j'allais visiter plusieurs plats, je causois avec eux, je les faisais rire; presque jamais de châtiments, parce que les grandes fautes étoient rares : le soir, après leur soupper, il s'ouvroit un bal sur le gaillard d'arrière, avec deux violons, et tout le monde dansoit, souvent jusqu'à dix heures. Telle a été, monseigneur, la situation de mon équipage pendant un mois et demy, après lequel je m'apperçus d'une espèce de tristesse parmy eux; nous ne voyions ni amis ni enemys. Ils s'ennuyoient. Je redoublai de gaîté et essayé de leurs faire tout voir comme un bien ; ils n'avoient qu'une réponse : Ah! mon capitaine, ce beau temps que nous perdons icy! Dans huit jours, il me tomba beaucoup de malades, soldats et volontaires. Le chirurgien m'avertit qu'il y avoit de la malignité et me conseilla de demander au général la permission de relascher à la Corogne pour

y déposer mes malades. Je me refusai absolument à cette idée. Je ne me serois pas consolé que vous m'eussiez vu sur la liste des vaisseaux qui avoient relasché par prévoyance pour l'avenir. Je quittai cette coste avec cent cinquante malades, mais dont le grand nombre étoient soldats et volontaires ; j'étois en armée, mes canons avoient été bien servis et ma calle pouvoit contenir les infirmes en cas de combat. Nous eusmes sur Ouessant et dans la Manche des temps affreux, des mers dures, qui m'empeschoient d'ouvrir mes sabords pour renouveller l'air. Plus de rafraîchissements : mes malades doublèrent bien viste : Je n'avois les deux derniers jours que la viande sallée pour leur faire du bouillon, pas un matelat qui ne fust pourri, pas un chirurgien sur pied, mon état-major attaqué gravement, tous mes canons engagés par les malades, mes principaux maîtres morts ou sur leurs quadres : dans cette extrémité le cris de l'humanité se fit entendre ; je crus estre obligé de mettre mes peines sous les yeux du général qui bien vite me donna ordre de venir icy.

Vous sçavez, monseigneur, que j'y ay débarqué le 24 plus de trois cents malades ; comparez le nombre avec l'état de situation que je donnai le 2 à M. de la Prévalais, et depuis ce jour jusqu'à demain compris, cinquante et un. Vous verrez le ravage progressif de cette maladie que nous ne sçavons à quoy attribuer : propreté, excellente nourriture, rafraîchissements abondants auxquels vous avez si bien pourvu ; jamais l'eau réglée ; gaîté, point de fatigues outrées. Que fallait-il donc pour conserver des hommes ? Hélas ! ils étaient scorbutiques en grande partie, fatigués de la mer, où ils étoient depuis deux ou trois ans ; enfin, monseigneur, j'en avois environ quarante de mon premier équipage du *Réfléchi*, en janvier 1777, qui n'ont pas été chez eux. Ceux-là ont tombé les premiers et plusieurs sont morts.

La mortalité, monseigneur, n'est pas en raison des malades, mais il n'y a pas une seule convalescence assurée et vous ne devez compter pour cet automne sur aucun des hommes qui ont essuyés la maladie.

Oui, monseigneur, je suis affligé et je le suis beaucoup, et ne sçais pourquoy le mal m'a épargné. Vous avez la bonté de le sentir, c'est toute ma consolation ! Amy intime de mon général, que n'ay je pas souffert en le voyant frapper dans ce qu'il avoit de plus cher ! comme patriote, de le voir sans cesse contrarié, et comme marin, de voir sans entière exécution le plus beau projet, le mieux combiné et le plus sage qui jamais ait été formé, et enfin, vous affligé, monseigneur... pardonnez cette phrase, monseigneur, mon respect et ma vénération l'a produite et m'ont entraînés plus loin que je ne devois aller, mais ma confiance est grande, vous ne désapprouverez pas le langage du cœur : vous l'aimez par préférence.

M. de la Prévalais, monseigneur, m'a envoyé demander ce qui me restoit d'eau à ma rentrée icy. J'étois bien. J'en avois quarante tonneaux qui si j'avois tenu la mer sans malades m'auroient avec économie fait trente jours d'eau.

Je vous rendrai compte de l'*Actif* et de son état quand vous l'ordonnerez, monseigneur.

Je suis avec un très profond respect,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

BARAUDIN.

A bord de l'*Actif*, rade de Brest, 5 septembre 1779.

En marge de cette apologie, le ministre ou son commis a écrit cette annotation :

Se loue sur les soins qu'il avoit donnés à la conservation de son équipage. Il n'y a certainement aucun reproche à lui faire.

M. de Baraudin avait espéré débarquer ses trois cents malades, désinfecter son vaisseau, prendre « du monde frais », et, « sous cinq jours, retourner joindre l'armée ». Il reçut l'ordre de désarmer l'*Actif*. Malgré son admiration presque amoureuse pour ce navire, « un si fin voilier, réunissant toutes les qualités qui peuvent assurer le succès à la guerre et la sûreté de la navigation », il était forcé de faire cet aveu :

Son ancienneté et le mauvais état de ses hauts font présumer bien de la pourriture dans ses fonds.

Mais le radoub ne serait pas long et « au petit printemps » le navire serait « en estat d'aller partout ». Il suppliait le ministre de le lui rendre aussitôt réparé :

Je ne serai pas toujours malheureux et la maladie ne me poursuivra pas éternellement.

En s'exprimant ainsi, il se savait une seconde fois disgracié : il avait reçu l'avis, daté du 11 septembre, d'avoir à se défaire « de ses

domestiques et de ses provisions (1) » ; il comprit bien qu'on n'avait pas l'intention de l'employer pendant la durée de la guerre.

Dans ces conditions, il demanda qu'on lui permît « d'aller pendant deux ou trois mois jetter un coup d'œil sur ses affaires de famille » qu'il avait délaissées entièrement « depuis trois ans et demie ». Il disait au ministre :

Je ne vous fais cette demande, monseigneur, qu'autant qu'elle ne changera rien aux projets que vous pouvez avoir sur moy : servir ma patrie est mon principal vœu, auquel cedderont toujours mes affaires particulières.

Il se tiendrait d'ailleurs prêt à partir « au premier avis » de ses chefs.

Il rentra à Blanzac, en Angoumois, à la fin d'octobre 1779. Le 4 avril 1780, il y recevait la notification de sa mise à la retraite dans les conditions très honorables que l'on sait.

Pour achever ces développements, peut-être trop longs, sur la carrière de marin du grand-père maternel d'Alfred de Vigny, le souci de la vérité fait au biographe un devoir de noter qu'aucune des pièces du dossier Baraudin ni aucun des documents plus généraux des Ar-

(1) Il s'agit du train de maison du commandant, hôte de ses officiers.

chives ne fait mention du titre de marquis. C'est sous le nom de « sieur de Baraudin » qu'il est désigné dans la lettre où le roi signe sa mise à la retraite. C'est ainsi qu'il se désigne lui-même dans une pièce entièrement rédigée de sa main et résumée par lui dans les termes suivants :

Montant général des grâces nouvelles dont jouit le sieur Didier François Honorat de Baraudin.

Si le grand-père maternel d'Alfred de Vigny avait le droit de prendre un titre, c'était celui de chevalier. La preuve en est dans cet extrait des registres baptismaux de la paroisse de Saint-Ours de Loches, qui n'a pas encore quitté le dossier du marin :

... le neuf janvier 1724 a été baptisé Didier François Honorat, né le huit de ce mois, fils de messire Jean Honorat de Baraudin, chevalier, seigneur de Launay, capitaine d'infanterie, etc., etc.

Le titre de marquis, accompagnant le nom du chef d'escadre, n'apparaît pour la première fois qu'en 1790, sur le contrat de mariage de Léon-Pierre de Vigny avec Mlle de Baraudin. Ce contrat, qui se trouve aujourd'hui dans l'étude de maître Picart, notaire à Loches, a été analysé dans le dossier, déjà cité, de M. Archambault. J'y relève la note suivante :

Messire Didié François Honorat de Baraudin, chef d'escadre des armées navales, seigneur du Maine Girault, la Lomatrice et autres lieux, avec la qualification de marquis.

Il semble bien qu'il y ait eu, en 1790, chez les Baraudin, comme en 1814 chez les Vigny, une promotion de titre un peu suspecte.

III

LES PARENTS D'ALFRED DE VIGNY ET SON ÉDUCATION

Au mois d'avril 1790, Léon-Pierre de Vigny, peut-être par l'entremise de sa sœur, Mme de Thienne, obtint la main de Mlle Amélie de Baraudin, fille cadette du chef d'escadre (1). Le marié avait cinquante-trois ans; la mariée était de vingt années plus jeune. Elle était fort belle, d'une réelle distinction d'esprit. M. de Vigny avait contre lui son air de fatigue

(1) Fille cadette, et non pas fille aînée, comme on l'a dit. — Marie-Elisabeth-Sophie, la chanoinesse, est née à Rochefort, le 25 novembre 1755, et Jeanne-Marie-Amélie, la mère d'Alfred de Vigny, est née au Ché, le 28 septembre 1757. Leur mère, Jeanne-Perrotte de Nogerée de la Fillière, était originaire de Rochefort; elle y était née en 1736.

et ses infirmités; mais son mérite, sa carrière honorable, sa conversation vive et d'une étrange séduction, peut-être des espérances de fortune, — qui se trouvèrent anéanties par les événements, — pouvaient atténuer l'effet de la différence des âges. La dot de Mlle de Baraudin fut de vingt mille livres. C'est un oncle de la jeune femme, l'abbé de Baraudin, fixé à Loches, et chanoine-doyen de la collégiale de Saint-Ours, qui bénit le mariage (1).

Les premières années de cette union furent troublées et assombries de plus d'une manière. Tour à tour M. de Vigny et M. de Baraudin (2) furent inquiétés pour défaut de civisme et retenus sous les verrous. Ils sortirent de leur prison, la vie sauve. Mais, d'octobre 1791 à

(1) « Le contrat de mariage est passé au château de Loches, en la maison décanale de M. l'abbé de Baraudin », écrit M. Archambault. La chambre où fut signé le contrat est le cabinet de travail du curé actuel de Saint-Ours de Loches.

(2) M. de Baraudin et sa fille sont arrêtés ensemble. C'est Boucher-Sauveur, député de Paris, qui les fait mettre en liberté. Il écrit, le 16 décembre 1794, à l'agent national de la commune de Tours, que « la volonté du Comité de sûreté générale » a été de mettre en liberté le citoyen Baraudin, « quelque part où il soit », et que son grand âge « mérite bien des égards ». — M. Archambault, qui nous fournit ce document, a démontré, pièces en main, que M. de Vigny, malgré le certificat de civisme qu'on lui avait délivré, subit une longue captivité. « Il dut recouvrer la liberté, lui aussi, grâce à Boucher-Sauveur. »

octobre 1797, M. et Mme de Vigny perdirent trois enfants, Léon, Adolphe, Emmanuel. M. de Baraudin mourut lui-même dans le courant de 1797. Un peu auparavant, le 7 germinal de l'an V (27 mars 1797), Mme de Vigny était accouchée d'un quatrième fils, qui reçut les prénoms d'Alfred-Victor, et qui devint le grand poète.

Persuadés que « l'ombre du château de Loches » avait été fatale aux trois berceaux, le père et la mère d'Alfred de Vigny prirent leur parti de quitter cette ville où aucun de leurs fils, sauf le dernier, n'avait pu vivre. Le poète aura donc quelque raison de dire qu'il « ne vit jamais » le lieu de sa naissance. De sa vie, en effet, il ne retournera dans la ville de Loches, et il s'en était éloigné à l'âge de dix-huit mois. C'est à Paris qu'on l'apporta. Il y fut élevé, entre son père et sa mère, « avec un amour sans pareil ».

Voici comment Alfred de Vigny a parlé de son père :

Journal d'un poète :

Mon bon père avait un esprit infini et une merveilleuse grâce à conter.

Mémoires inédits :

Il m'asseyait sur ses genoux, le soir, au coin du feu, près de ma mère, et me racontait sa vie et les guerres et les grandes chasses au cerf et au loup.

Ces récits, chaque jour redemandés, repris, comblaient d'aise l'enfant et s'imprimaient dans sa mémoire.

Noblesse des aïeux, richesse des aïeux, tout s'exagérait dans la bouche du père ; tout, pour le fils, était parole d'évangile et s'érigeait en article de foi. A l'âge de cinquante ans, Alfred de Vigny écrira sans hésitation :

Je voyais, plus haut, parmi mes parents, le maréchal de Castelnau et les Rochechouart (1)...

ou encore :

Je trouvai dans mes paperasses une lettre du roi d'Angleterre Charles II, qui remerciait un de mes pères, gouverneur de Brest, d'avoir reçu et protégé ses fidèles sujets, etc. (2).

Je n'ai pas retrouvé chez les Vigny de la Beauce la trace de ces alliances, et jamais un d'entre eux ne fut gouverneur de la ville de Brest. Cette facilité, cette ténacité d'illusion,

(1) *Journal d'un poète.*
(2) *Ibidem.*

chez Alfred de Vigny, ont pour raison et pour excuse le profond effet de tous ces contes du foyer dont son enfance fut nourrie.

Mme de Vigny était d'une beauté dont, faute de mieux, le profil ferme et fin de son fils nous offre un témoignage. Il admirait sa mère sans réserve, et il l'aima passionnément. Il ne connut la chanoinesse, sœur de sa mère, qu'à l'époque de son premier voyage en Angoumois, lorsqu'il croyait partir pour l'expédition d'Espagne. Près de quarante ans plus tard, dans ses *Mémoires* (1), il évoque avec un respect mêlé, par moments, d'émotion amoureuse, le souvenir de cette parente, qu'il n'avait approchée que fort tard, mais dont un portrait au pastel, peint à l'heure de la jeunesse, l'avait comme enivré de son charme délicieux. Quant à l'esprit, quant au langage de Mme de Vigny, pour ce fils idolâtre aucune femme assurément n'en égala jamais la finesse et la distinction.

Le père, âgé et indulgent comme un grand-père, l'eût élevé trop maternellement. La mère se fit donc grave et sévère à plaisir. Elle le restera avec son fils devenu homme. Dans une

(1) La rédaction des *Mémoires* est des derniers temps de la vie du poète.

note du *Journal d'un poète*, Louis Ratisbonne nous fournit une indication qui est révélatrice. Il a connu un exemplaire des *Poèmes*, de l'édition princeps (1822), où Mme de Vigny avait annoté de sa main la composition épique intitulée *Helena*. Le commentaire était peu indulgent ; toutes les faiblesses du poème étaient soulignées. En deux lignes de son écriture, Alfred de Vigny, à son tour, appréciait ainsi ces gloses :

Ma mère, vous aviez bien raison. C'est fort mauvais et j'ai supprimé le poème entier.

Cette attitude déférente de l'écrivain et son absolue soumission en disent aussi long que bien des développements sur le pli imprimé à l'esprit de l'enfant par la volonté maternelle.

Le père et la mère s'accordèrent pour cultiver, pour exalter, chacun à sa façon, dans un cœur naturellement porté à la fierté, la superstition du privilège de la race. A certain jour, M. de Vigny père, qui se souvenait de ses lectures, citait, il est vrai, la chanson de M. de Coulanges à Mme de Sévigné :

Nous fûmes tous laboureurs, — nous avons tous con-

duit notre charrue. — L'un a dételé le matin, l'autre l'après-dînée. — Voilà toute la différence (1).

Mais il montrait bien mieux le fond de sa pensée, lorsque, croisant ses jambes fatiguées et mettant sa main sur la tête blonde et bouclée du petit Alfred, il disait à la mère, du même ton que s'il se fût agi ou du dauphin ou d'un infant d'Espagne :

Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste !
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste (2).

Cette attitude de roi déchu, dont il est bien permis d'apercevoir l'innocente puérilité, inspirait au bambin un respect presque religieux pour tous ses ascendants et pour lui-même.

Des parents moins aveuglés auraient prévu, appréhendé pour leur fils, les premiers pas hors du logis et les mécomptes du collège. Et, en effet, les jeunes roturiers, ses compagnons d'études et de jeux, traiteront assez rudement cette précoce gravité, cette naïveté d'orgueil :

Les enfants du collège, dans notre détestable éducation qu'on nomme l'instruction publique, me disaient : « Est-il vrai que tu es noble ? » Je disais : « Oui, je le

(1) *Journal d'un poète.*
(2) *Mémoires* inédits.

suis. » Alors ils s'éloignaient de moi avec un air de haine. L'un d'eux essaya de me renverser. Je lui donnai un soufflet si violent qu'il tomba à la renverse (1).

Par une étrange aberration, à soixante ans passés, le souvenir de ce premier contact avec le monde extérieur irritait le poète, comme si véritablement il se fût heurté et meurtri contre l'iniquité sociale :

Je vis que les nobles étaient en France, comme les hommes de couleur en Amérique, poursuivis jusqu'à la vingtième génération et au delà (2).

Cette infatuation du nom, cette prétention à la race élue, au sang bleu, peuvent choquer des plébéiens restés fidèles à l'esprit de la Révolution. Elles furent ici, il faut en convenir, ou l'origine ou la rançon de rares qualités, — la dignité des expressions, la fierté du silence, l'obstination dans la fidélité, le mépris des bas intérêts, l'inaptitude aux artifices de conduite. Il y eut, pour l'enfant, au foyer des Vigny, une culture de l'honneur ou, si l'on veut, du point d'honneur, et cet enseignement lui fut moins donné par préceptes que par exemples :

(1) *Mémoires* inédits.
(2) *Ibidem*.

Mon père et ma mère vivaient dans le sublime comme dans leur atmosphère naturelle. Il m'a été fatal d'entendre ainsi des sentiments héréditaires si élevés. Car le reste des hommes me parut trop bas et indigne d'estime (1).

Dans le modeste appartement de « l'Élysée-Bourbon » ou dans celui du « marché d'Aguesseau », Alfred de Vigny enfant ne vit guère, avec ses parents, que quelques nobles, sauvés de la tourmente révolutionnaire, revenus de l'émigration, demeurés en dehors du régime établi, des mœurs du jour, de tout ce qui marquait l'ère nouvelle. Un tel milieu le formait tout naturellement aux manières du « meilleur monde (2) ». Plus tard, sa politesse un peu surannée et charmante fera sourire ou émerveillera, selon leur tour d'esprit, les gens admis à pénétrer dans son intimité. Théodore de Banville, dans ses *Souvenirs*, nous a montré le poète de *la Mort du loup* gardant la grâce sérieuse d'un marquis de l'ancienne cour ou du grand répertoire et ne manquant jamais de mener par la main Mme de Vigny lorsqu'elle entrait dans le salon ou qu'elle se levait pour en sortir. Mais sa courtoisie n'était pas moindre avec

(1) *Mémoires* inédits.
(2) *Journal d'un poète*.

toute autre femme, cette femme fût-elle une enfant. Une personne d'infiniment d'esprit, dont la conversation évocatrice fait revivre Vigny au point qu'en l'entendant on s'imaginerait avoir connu soi-même le poète, donnait, en ma présence, ces détails :

« Toute petite, on me conduisait déjà chez M. de Vigny, qui était parrain de mon frère. Nous y allions, lui et moi, conduits par Marceline, notre vieille servante du Limousin. M. de Vigny la saluait, la priait de s'asseoir, lui parlait avec cette douceur et cette sorte d'attention qu'ont pour les serviteurs les personnes de bonne race. Il gratifiait ensuite son filleul d'un *shake-hand*, à l'anglaise. A mon tour, il me prenait la main, s'inclinait très profondément (je ne me décidai qu'assez tard à grandir) et baisait mes doigts de fillette avec un air respectueux qui cachait, à n'en pas douter, un sentiment d'affection. Du plus loin que je me souvienne, c'est-à-dire environ dès l'âge de trois ans, je ne me suis jamais trouvée en présence de M. de Vigny, soit dans sa maison, soit dans celle de mes parents, qu'il ne m'ait saluée avec cette cérémonie... »

Dans les conversations du salon des Vigny, c'est le passé qui revenait et qui semblait re-

naître. Les anecdotes piquantes, expressives, y foisonnaient. Les « histoires de l'Œil de bœuf », dit le *Journal d'un poète,* se réveillaient, à tout propos, dans la mémoire de ces survivants du règne de Louis XV et se déroulaient devant le garçonnet extasié. Devenu homme, le poète ouvrira tel recueil peu lu aujourd'hui, *Paris, Versailles et les Provinces :* il y retrouvera ces traces d'un siècle disparu, fixées sur les feuillets, comme des fleurs d'herbier reconnaissables, mais pâlies.

Pour tous ces émigrés, ces ci-devant qui n'avaient rien oublié, rien appris, l'idéal était en arrière. La Révolution avait eu d'autres torts que de proscrire le bon ton, et le bon goût, et les fêtes galantes : elle avait aboli leurs privilèges, elle les avait dépouillés de leurs biens. Beaucoup d'entre eux n'avaient plus qu'un débris, ou un reflet, ou moins encore, un souvenir de la splendeur héréditaire : ils ne s'en accommodaient point. Ce qui régnait, dans ce milieu de déclassés tout pétris d'élégances, c'était la haine des temps nouveaux. On y donnait du contrat social cette définition que l'enfant n'oubliera jamais : « Deux sortes d'hommes seulement, ceux qui ont et ceux qui gagnent ». Eux, qui étaient nés pour « avoir », l'iniquité

du sort les condamnait à végéter dans une pauvreté oisive ou à s'évertuer comme des gens de rien. N'était-ce pas cruel ? Parents, amis, ressassaient cette plainte. « Leurs chagrins me serraient le cœur (1). » Cette morose comédie des Mécontents, qui s'est jouée tant de fois, sous les yeux d'Alfred de Vigny, pendant ses plus tendres années, l'a prévenu contre la vie avant même qu'il eût vécu. Elle le préparait à souffrir, plus qu'un autre, de sa condition ; elle le formait, pour ainsi dire, à la révolte contre la destinée. Et cette éducation du sentiment que les siens lui donnaient avec tant de zèle, qu'il recevait avec tant de piété, faisait déjà de lui — nous devons bien en croire ses aveux (2) — le vase d'élection du pessimisme.

IV

LE COLLÈGE. — LE RÉGIMENT

Pour ce qui est de l'instruction, c'est la mère qui s'en occupa. Avant la période du collège,

(1) *Journal d'un poète.*

(2) *Journal d'un poète*, p. 255 : « L'expérience chagrine de la vieillesse entrait dans mon esprit d'enfant et le remplissait de défiance et d'une misanthropie précoce.

elle choisit avec discernement les premiers maîtres ; elle les dirigea avec autorité.

Alfred de Vigny s'est étendu un peu ingénument sur la facilité avec laquelle il saisissait les notions de tout ordre, et sur le privilège singulier qui fixait pour jamais dans son cerveau ce qu'il avait vu, entendu, ne fût-ce qu'une fois. Ses progrès d'écolier, nous dit-il, furent trop rapides : la supériorité de ses moyens ne lui valut que des misères. Les camarades, jaloux jusqu'à l'indignation, de se voir devancés en tout par ce petit écolier qui paraissait plutôt une fille, lui dérobaient d'abord son déjeuner, et consentaient ensuite à lui en rendre une partie, mais à cette condition qu'il fît « le devoir, le thème ou l'amplification de quelque grand ». Refusait-il, on le frappait brutalement. Il souffrait, à tel point, de cette tyrannique oppression, qu'il prit tout à coup le parti de faire sa besogne de travers. Il n'ambitionna plus que les punitions et il obtint ainsi, de ses parents, d'être retiré du collège.

Cette geôle de sa jeunesse, qui s'appelait la pension de M. Hix, lui inspirait un dégoût, une horreur dont on aura l'idée par quelques détails empruntés aux *Mémoires*. Après un grand demi-siècle, son cœur se soulevait encore au

souvenir du verre d'eau de Seine que « la sordide avarice de ce maître réputé » imposait aux enfants, comme boisson, à l'heure du goûter : les infusoires et les « vers » grouillaient dans cette eau corrompue.

Bien des grossièretés de langage ou de mœurs choquaient aussi, blessaient au vif cette nature délicate, et c'est avec des sentiments de forçat délivré que, la journée finie, il s'évadait :

> Pour satisfaire à la fois ma détestation du collège et la joie de ma délivrance, je réclamais, chaque soir, des gens qui me venaient chercher, le privilège de refermer avec force la porte cochère de la prison que j'aurais voulu briser (1).

Pour toutes ces raisons, l'éducation du collégien fut manquée. Après deux ans de paresse et d'ennui en seconde et en rhétorique, l'adolescent resta à la maison et il y fit ses vraies études. Il lut avec avidité. Il traduisit Homère en anglais, sous la direction de l'un de « ses instituteurs », l'abbé Gaillard. Il s'appliqua avec ardeur aux mathématiques. Comme Victor Hugo, le prestige de l'École polytechnique l'attirait. Mais la démangeaison d'écrire le détourna

(1) *Mémoires* inédits.

d'examens qu'il se croyait fort bien « en état de passer ». Il essaya sa plume, ébaucha des romans, improvisa des plans de tragédie. Il rêvait de « produire quelque chose de grand et d'être grand par ses œuvres ». Après beaucoup d'efforts infructueux pour donner une forme à ses pensées, il sentit tout à coup « la nécessité d'entrer dans l'action ». Se jetant d'un élan irraisonné, irrésistible, à l'opposé de ses premières ambitions, il pressa son vieux père de faire, sans perdre un seul jour, les démarches indispensables pour le mettre en état de porter l'épée: il serait ce qu'avaient été, presque sans exception, les garçons de sa race. Il allait se présenter à l'École polytechnique pour devenir officier d'artillerie. La rentrée des Bourbons le dispensa de cette épreuve. Ses parents obtinrent pour lui, non sans de gros sacrifices d'argent, l'accès des Compagnies rouges. Il y entra le 6 juillet 1814, âgé de dix-sept ans, en qualité de gendarme du roi : c'était l'équivalent du grade de lieutenant de cavalerie.

En se séparant de ce fils choyé et couvé avec tant de tendresse, le père et la mère lui firent leur présent d'adieu. Le père lui offrit une planche gravée, pour cartes de visite, aux armes des Vigny, avec la couronne de comte. La mère

lui donna une *Imitation de Jésus-Christ* portant ces mots : « A Alfred, son unique amie ». Elle y joignit, très peu de temps après, un petit cahier d'instructions écrites de sa main. C'est le 23 février 1815, au moment du deuxième départ de son fils pour Versailles, que Mme de Vigny se mit à rédiger le bréviaire moral qu'elle destinait à son fils.

Elle lui rappelait ce qu'elle avait déjà fait pour qu'il fût homme de bien, homme d'honneur. Jusqu'à huit ans, il n'avait eu qu'elle pour éducatrice. Quand il fallut l'envoyer au collège, elle avait tenu à ce qu'il n'y allât « qu'à la demi-pension », de peur de l'abandonner sans défense aux influences du dehors. Il échappait à sa tutelle : qu'il n'oubliât jamais ses pressantes recommandations.

Il devait, avant tout, être persuadé que vivre sans principes, c'était se condamner à devenir le jouet des passions. Les deux principes auxquels il devait s'attacher étaient l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Toutes les religions méritaient le respect ; mais de toutes, la plus belle était celle dans laquelle il avait le bonheur d'être né : qu'il restât, s'il le pouvait, catholique fervent. Qu'il priât Dieu de lui laisser la foi ; mais, croyant ou non, qu'il s'attachât,

de tout son cœur, à la morale chrétienne. Cette morale était d'accord avec la raison : quoi de plus raisonnable que de s'y conformer ?

Dans son effort pour expliquer cette morale, Mme de Vigny la réduisait d'ailleurs à la maxime plus païenne qu'évangélique : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. » Dans l'application de cette maxime au plan de conduite de l'officier, elle se bornait un peu trop à le mettre en garde contre les fautes ordinaires des jeunes gens de sa condition : elle lui représentait, sous des traits assez forts, avec des expressions plutôt viriles, les périls de la fréquentation des filles ; elle essayait de le détourner des comédiennes, aussi dangereuses pour la santé, affirmait-elle, et seulement plus coûteuses ; elle l'adjurait de ne jamais se laisser entraîner au jeu, que son peu de fortune lui interdisait. Elle lui conseillait l'étude et l'engageait à faire plus de fond sur son mérite que sur les protections. A l'égard des femmes du monde, elle lui faisait une loi du respect, de la discrétion. Et c'est à une sorte de code d'honneur, proscrivant la calomnie, la médisance, le commérage, prescrivant l'équité, la mesure, la réserve, la courtoisie, les bienséances de tout ordre dans les rapports de so-

ciété, qu'aboutissaient, en fin de compte, ces commandements maternels (1).

Le jeune gendarme du roi resta dans sa compagnie de la Maison rouge, du commencement de juillet 1814 à la fin de mars 1815. Pendant ces neuf mois, le seul événement marquant fut une chute de cheval, « à la manœuvre ». Suites de l'accident : jambe cassée.

Alfred de Vigny, mal remis et boitant encore, fut de l'escorte du roi dans la fuite de Paris à Gand. En écrivant le préambule du récit intitulé *Laurette ou le Cachet rouge*, il s'est peint lui-même, tout jeune, chevauchant seul, à l'arrière des gens du roi, et devançant de peu les lanciers de l'usurpateur ; mais, sous la pluie qui tombait à verse « depuis quatre jours et quatre nuits », si heureux et si fier d'avoir un bon cheval, des épaulettes d'or, une bourse assez bien garnie dans sa ceinture, un grand sabre dont le fourreau de fer sonnait sur l'étrier, qu'il « chantait, nous dit-il, *Joconde* à pleine voix ». Jolis détails d'autobiographie dont une lettre de Vigny, publiée il y a peu d'années, nous garantit l'exactitude (2).

(1) Depuis que cette étude a été écrite, les instructions, analysées ici, ont été publiées en entier par M. Léonard Constant, dans le journal *le Sillon*.

(2) Il faut que vous sachiez, vous, Louise, que toutes les fois

Alfred de Vigny suivit ainsi le roi jusqu'à Béthune, où il fut congédié le 27 mars 1815. Après avoir été interné à Amiens pendant la période des Cent Jours, il rejoignit, le 8 juillet 1815, sa compagnie rassemblée de nouveau ; elle fut licenciée définitivement, le 1er janvier 1816, en exécution de l'ordonnance du 1er septembre 1815. A la date du 21 janvier 1816, date deux fois cruelle, le gendarme du roi dut quitter cet uniforme rouge qui avait fait son orgueil. On le nommait lieutenant à la légion de Seine-et-Oise. Malgré sa déclaration de principes, Mme de Vigny intervint. Elle adressa au ministre de la guerre la lettre suivante, restée au dossier de son fils :

MONSEIGNEUR,

Je viens de recevoir la lettre d'admission de mon fils à la légion de Seine-et-Oise, et je rends grâce à vos bontés, mais vous ne trouverez pas mauvais si je vous supplie de les lui continuer par une sous-lieutenance dans le 5e régiment de la Garde Royale, pour laquelle M. le colonel de Courson a bien voulu vous le présenter.

Nous avons élevé cet enfant pour le Roi ; il n'a jamais servi aucun autre et toute sa conduite, depuis qu'il a été admis dans les gendarmes de la Garde, a prouvé qu'il était digne de cet honneur. Son zèle de service est tel que

que dans ce livre de *Servitude et Grandeur militaires*, il y a : *je*, c'est la vérité. » (*Histoire d'une âme*, par Georges Lachaud, ch. VI, p. 118.)

c'est volontairement qu'il s'est occupé depuis trois semaines à l'organisation de la légion de Versailles.

Son père, ancien chevalier de Saint-Louis, très âgé et accablé d'infirmités, suites de ses honorables campagnes, espère que Votre Excellence voudra bien, en lui envoyant cette nomination tant désirée, lui donner la consolation d'être témoin des premiers pas de son fils dans la carrière qu'il a parcourue si longtemps.

J'ai l'honneur, etc.

De Baraudin, comtesse Léon de Vigny,

Paris, rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 68.
1er mars 1816.

Le 22 mars, le ministre de la guerre répondait brièvement à Mme de Vigny en lui faisant connaître qu'il soumettait au Roi une proposition en faveur de son fils. Et, le 4 avril 1816, Alfred de Vigny passait comme sous-lieutenant au 5e régiment d'infanterie de la garde royale.

C'est alors que commença pour lui cette vie de caserne et de garnison dont il sentit assez vite la lassitude et qu'il aurait peut-être quittée plus tôt si, au sortir de tant d'années de guerre, on eût pu croire « au calme durable de la paix ». Mais, dit-il, « nous n'osions quitter l'épée, dans la crainte que le jour de la démission ne devînt la veille d'une campagne. Nous traînâmes et perdîmes ainsi des années précieuses, rêvant le champ de bataille dans le Champ de Mars et épuisant dans

des exercices de parade et dans des querelles particulières une puissante et inutile énergie ».

Pour tromper cette attente et pour combler tant d'heures vides ou pour trouver une compensation aux journées mal remplies, le jeune officier eut recours à l'étude. Il insiste, dans les *Mémoires*, sur cette seconde éducation qu'il ne dut qu'à lui-même, « l'éducation volontaire, la vraie, la seule qui donne à l'âme son élévation et sa forme définitive ». Ce fut un bienfait pour lui que la reclusion forcée des régiments dans leurs « forteresses » pendant les premières années de la Restauration : à Vincennes, à Courbevoie, à Rouen, à Strasbourg, à Orthez, à Oloron, il mena la vie retirée, studieuse, d'un « lévite », d'un « bénédictin (1) ». En écrivant son admirable introduction de *Grandeur et Servitude militaires*, il laissera percer un sentiment de grave enthousiasme au souvenir des nuits de veille et de labeur où il agrandit, en silence, le peu de savoir qu'il avait « reçu de ses études tumultueuses et publiques ». C'est là que sa pensée devint adulte et que son talent se fortifia ; c'est là qu'il conçut, qu'il porta, qu'il mit au monde les *Poèmes*.

(1) *Mémoires* inédits. — Cf. *Journal d'un poète* et *Grandeur et Servitude militaires*, — *passim*.

Cette vie de soldat, longtemps contemplative, fut sur le point de tourner à l'action. Alfred de Vigny, sous-lieutenant au 5e régiment de la garde royale en 1816, devint lieutenant titulaire à l'ancienneté, le 12 juillet 1822, et il obtint d'être versé, en qualité de capitaine (1), au 55e régiment d'infanterie de ligne, par décision royale du 19 mars 1823. Il reçut l'ordre de rejoindre à Strasbourg son régiment qui devait, aussitôt au complet, gagner le Sud-Ouest et faire la guerre en Espagne. « Je mérite vraiment toutes vos félicitations, — écrivait l'officier poète à son ami M. de Saint-Valry, — puisque je me vois certain de faire cette guerre à la Du Guesclin et d'appliquer aux actions les pensées que j'aurais pu porter dans des méditations solitaires et inutiles (2). » Le régiment se mit en route pour Bordeaux, mais il n'alla pas en Espagne. Il fut retenu à la frontière ; il s'y distribua entre les garnisons de Dax, de Bayonne et d'Orthez.

Arrivé à Orthez, Alfred de Vigny fut détaché avec sa compagnie à Oloron. Il y passa

(1) Ce n'était pas un avancement : le grade de lieutenant dans la garde équivalait à celui de capitaine d'infanterie de ligne.

(2) Cité par Edmond Biré : *Victor Hugo avant* 1830.

quelques mois de l'année 1823 ; il y revint en 1824. Ramené à Orthez, il quitta cette ville, le 14 juin 1824, avec le régiment, qu'on appelait à Pau. Le 55e d'infanterie, très vendéen d'opinion, affectant « l'esprit de la garde », fut fort mal accueilli dans la capitale du Béarn, où le peuple était rallié aux idées libérales.

A cette époque, Alfred de Vigny était royaliste ultra. On en a bien des preuves. J'en ai trouvé une de plus, et je la donne ici, non seulement parce qu'elle est inédite, mais aussi et surtout parce qu'elle me semble expressive. En septembre 1824, les journaux royalistes sont remplis du projet de monument pour les victimes de Quiberon. « Quelque autre Simonide, — dit Charles Nodier, — pourra y écrire comme aux Thermopyles : « Passant, va dire à « nos neveux que nous sommes morts ici en « défendant nos saintes lois. » Or, un mois plus tard, le 28 octobre, Mme de Vigny adresse cette lettre au ministre de la marine :

MONSEIGNEUR,

Je prie Votre Excellence de vouloir me faire expédier un certificat constatant que M. de Baraudin, mon frère, est du nombre des officiers de la marine qui ont péri à l'affaire de Quiberon. Je suis avec respect de Votre Excellence la très humble servante,

VIGNY, NÉE DE BARAUDIN.

Rue fg-Saint-Honoré, 76.

La signature seule est de la main de Mme de Vigny ; la lettre entière est de l'écriture du fils. Alfred de Vigny faisait plus que de souscrire au monument ; il s'empressait d'y apporter sa pierre, c'est-à-dire le souvenir ou plutôt le constat du martyre de l'un des siens.

Avec de pareils sentiments, il ne pouvait guère éprouver que de l'aversion pour cette plèbe béarnaise, frondeuse, turbulente, sans grand respect pour les Bourbons. A l'issue des bagarres entre civils et soldats, il envoyait à son ami Soulié, rédacteur en chef de la *Quotidienne*, des comptes rendus indignés.

Mais, à défaut des gens, la nature l'enchanta. Le séjour à Oloron, sur le flanc de cette belle colline, au confluent des deux gaves d'Aspe et d'Ossau, à l'entrée des gorges de la vallée d'Aspe, à peu d'heures du fort d'Urdos, non loin de ce passage du Somport par où pénétrèrent les Arabes, exalta vivement son imagination. Il y prit la couleur, non pas l'idée, de quelques-uns de ses poèmes, *Dolorida*, *le Déluge*, *le Cor ;* il y esquissa une partie des paysages de *Cinq-Mars*.

Le séjour à Pau eut d'autres conséquences. Alfred de Vigny rencontra là deux jeunes Anglaises, Lydia et Alicia Bunbury, filles d'un M. Hughes-Mill Bunbury, qui s'était enrichi

aux colonies. L'aînée des deux seurs, Lydia-Jane, née à Demerara, en Guyane, avait deux ans de moins qu'Alfred de Vigny. Elle s'éprit du gentilhomme. Il se sentit flatté et demanda sa main. Le père ne donna son agrément qu'après force difficultés. Il n'entrait pas tout naturellement dans l'esprit d'un Anglais, si peu d'années après Waterloo, de marier sa fille à un officier. Mais miss Lydia Bunbury était Anglaise, elle aussi, et majeure : elle eut raison des résistances paternelles. Afred de Vigny n'eut pas de peine à décider sa mère. Elle vit dans cette alliance le riche mariage qu'elle avait rêvé pour son fils et qui devait redorer le blason.

Le 12 janvier 1825, M. de Fontanges, colonel du 55e, écrivit donc au général commandant la 11e division à Bayonne :

Mon général,

Tous les arrangements de fortune ayant été définitivement réglés entre les deux familles, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien solliciter l'autorisation de Son Excellence le Ministre de la Guerre pour que M. de Vigny, capitaine de mon régiment, puisse contracter mariage avec Mlle Jane-Lydia Bunbury. Le certificat ci-joint de M. le maire de Pau atteste la bonne conduite et la position honorable de cette jeune personne. La fortune, à la mort du père, âgé de soixante-dix ans, s'élèvera à

plus de six cent mille francs, et elle jouira, du jour de son mariage, de huit à dix mille francs.

J'ose espérer, mon général, qu'après avoir bien voulu autoriser M. de Vigny à séjourner à Pau pour conclure une affaire aussi importante, vous aurez encore l'extrême bonté de solliciter sans délais l'autorisation.

J'ai l'honneur, etc. (1).

Le général commandant la 11e division transmit la demande d'autorisation le lendemain, 13 janvier, en l'appuyant.

Le certificat du maire, signé Perpigna, dit que miss Lydia Bunbury jouit d'une très bonne réputation, qu'elle appartient à une famille distinguée, qu'elle est fille aînée de M. Hugues-Mill Bunbury et de Mme Lydia Cox, qu'elle aura en mariage « une dot considérable » — et cela « résulte », affirme le maire, « de l'acte qui nous a été représenté ».

Toutefois le contrat, que le mot « acte » semble désigner, ne mentionne aucun apport d'une part ni de l'autre. Seules, les conditions du mariage sont indiquées : « régime de la

(1) Cette lettre se trouve au dossier d'officier d'Alfred de Vigny (Archives du ministère de la guerre). Le certificat du maire de Pau accompagne la lettre. La plupart des renseignements qui suivent sont puisés à la même source. — Je saisis ici l'occasion de remercier de son obligeance éclairée mon ami M. le général Lasserre, qui a bien voulu m'aider à interpréter ces documents, restés jusqu'à ce jour inédits.

communauté, gain de survie de la totalité des biens en quelques lieux qu'ils soient situés, sauf la réduction légale en cas d'enfants ». Cette analyse du contrat nous est fournie, avec plus d'un détail intéressant, par M. Paul Lafond, auteur d'une étude qui a pour titre *Alfred de Vigny en Béarn*. M. Paul Lafond fait une remarque opportune au sujet des témoins dont il a relevé les noms : il n'y a pas un officier français ; par contre, plusieurs officiers anglais signent sur le registre de mariage. La signature du colonel de Fontanges a été cependant apposée au contrat.

Le mariage religieux ne paraît pas avoir été célébré à l'église catholique. Il y eut une cérémonie protestante, à Pau, le 8 février. Le pasteur d'Orthez vint bénir les époux.

Ce mariage mit fin à la carrière de soldat d'Afred de Vigny. Sa pension de réforme ne fut liquidée, il est vrai, que le 5 septembre 1827 ; mais, en réalité, depuis le 1er avril 1825, le capitaine du 55e ne servait plus à son régiment.

Si l'on fait le compte des congés accordés à l'auteur de *Grandeur et Servitude militaires* pendant les treize années de sa vie d'officier, son temps de présence à l'armée se trouvera sensiblement réduit.

En juin 1822, au 5e régiment d'infanterie de la garde, M. de Vigny, lieutenant quelques jours après, obtient un congé de deux mois pour affaires de famille.

Le 3 février 1824, au 55e régiment d'infanterie de ligne, le capitaine de Vigny obtient un congé de trois mois, et ce congé est étendu, de mois en mois, sans solde, jusqu'au 6 juin de la même année.

Le 10 décembre 1824, nouveau congé, avec demi-solde, allant jusqu'au 1er avril 1825. Ce congé se renouvelle, sans solde, par prolongations successives, et ces prolongations ont pour motif ou les « affaires de famille » ou « l'état de santé ». La dernière prolongation reportait le congé jusqu'au 1er avril 1827. Mais, dès le 13 mars, Alfred de Vigny s'était décidé à demander au ministre de la guerre sa mise en réforme, par la lettre suivante :

MONSEIGNEUR,

Ma santé, très affaiblie en ce moment, et surtout des raisons de famille me forcent de renoncer à servir Sa Majesté activement. En conséquence, je prie Votre Excellence de vouloir bien m'accorder mon admission au traitement de réforme.

ALFRED DE VIGNY,

Capitaine au 55e d'infanterie de ligne,
rue de la Ville-l'Evêque, no 41.

Cette demande est appuyée par le colonel de Fontanges.

Le 30 mars 1827, le capitaine de Vigny passe à Paris la visite réglementaire : on reconnaît « qu'il est atteint de pneumonie chronique et d'hémoptysie assez fréquente, suite de la maladie primitive ».

Le certificat de la contre-visite réglementaire déclare le capitaine de Vigny « atteint de phlegmasie chronique du poumon, maladie grave qui paraît incurable ». Il est donc déclaré « impropre au service militaire ». La réforme est prononcée par décision royale du 22 avril 1827. La pension de réforme est liquidée à six cents francs par an avec jouissance pendant une durée de six années commençant le 14 mars 1827 et finissant le 13 mai 1833. C'est dans la séance du 5 septembre 1827 que le conseil d'État approuve la liquidation de la pension de réforme.

Les raisons de santé qu'Alfred de Vigny invoqua pour quitter le service n'avaient rien d'imaginaire. Dans une lettre de confidences à Brizeux sur sa vie militaire, il s'exprime ainsi :

Mon pauvre corps, si délicatement conformé, aurait succombé à de plus longs services.

Et il ajoute :

Après treize ans, le commandement me causait des crachements de sang assez douloureux (1).

Fatigues et souffrances, il avait tout bravé d'abord, avec l'humeur la plus vaillante et avec un parti pris de n'y point prêter attention. L'endurance physique lui fut moins facile, du jour où l'exaltation morale eut cessé. L'ivresse de l'adolescent, si heureux et si fier de son épaulette toute neuve, s'était dissipée peu à peu. Le rêve de gloire du jeune homme avait eu la durée et l'inconsistance d'un rêve : tout cet espoir d'effort viril, d'illustration par les combats, avait abouti à la déconvenue.

S'il avait eu de la fortune, Alfred de Vigny se serait peut-être adonné à ces sports onéreux dont les officiers riches égaient la vie de garnison :

J'aimais les chevaux : je ne pouvais pas en acheter (2).

Il ne lui restait qu'une ressource, l'étude. Il ne fit pas, nous l'avons vu, d'autre usage de ses loisirs. Mais ces loisirs mêmes ne tardèrent

(1) Lettre citée par M. Maurice Paléologue. *Alfred de Vigny*, p. 33.
(2) *Mémoires* inédits.

pas à lui paraître, par moments, un peu trop enveloppés d'ombre. Quand il avait, dans sa cellule de moine-soldat, pensé, composé, écrit pendant tout un hiver, la nostalgie de ce Paris, où s'élaboraient les renommées littéraires, s'emparait tout à coup de lui. Il fallait lire au cénacle, ou imprimer, quelque poème, *le Trappiste, Dolorida, Éloa ou la Sœur des Anges ;* il fallait assembler les documents de *Cinq-Mars*, puis écrire d'une haleine le roman longtemps médité, finalement le livrer au public ; et ce que l'officier avait de relations, de protections, d'influence secrète, il l'employait à réclamer une interruption de service ou à la faire prolonger.

Il était le cousin du colonel comte de Clérambault et il avait, par lui, un lien de parenté avec le général de Coëtlosquet, directeur général du personnel au ministère de la guerre. C'est ce dernier qui accordait si aisément ces congés, ces prolongations de congé, et M. de Vigny se dispensait de suivre la voie hiérarchique : l'intermédiaire du général commandant la 1re division était suprimé. On en a la preuve dans une note adressée au bureau de l'infanterie par le colonel Allouin, chef d'état-major de cette division. Voici la note, qui n'est plus d'un chef complaisant :

1re DIVISION D'INFANTERIE.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

M. de Vigny, capitaine au 55e régiment de ligne, est inscrit à la division, le 28 mars 1825, porteur d'un congé ministériel jusqu'au 1er août, même année. La demeure de cet officier n'a jamais été connue à l'état-major.

Le 20 août 1825, décision ministérielle qui accorde à M. le comte de Vigny une prolongation de congé jusqu'au 1er octobre suivant ; le 27, nouvelle prolongation jusqu'au 1er janvier 1826. Depuis lors, on n'avait plus entendu parler de cet officier.

Le 21 novembre, décision ministérielle accordant une nouvelle prolongation jusqu'au 13 avril 1827. L'état-major général ignore encore sa demeure et par quelle voie il a obtenu ces prolongations. On prie le bureau de l'infanterie de vouloir bien donner des renseignements au sujet de cette voie.

29 septembre 1826.

Le colonel : ALLOUIN.

Les explications demandées durent sembler suffisantes : car il n'y a pas de suite à cette note de l'état-major. Mais peut-être cette résistance du colonel Allouin fut-elle pour quelque chose dans la détermination, prise par le capitaine de Vigny, de ne pas solliciter une nouvelle prolongation et de se faire mettre en réforme ?...

Peut-être aussi la lenteur de l'avancement avait-elle fini par lui paraître insupportable ?...

Il touche un mot de ce point délicat dans la lettre à Brizeux, déjà citée :

Avec une indifférence cruelle, le gouvernement à la tête duquel se succédaient mes amis et jusqu'à mes parents, ne me donna qu'un grade pendant treize ans, et je le dus à l'ancienneté qui me fit passer capitaine à mon tour. Il est vrai que, lorsqu'un homme de ma connaissance arrive au pouvoir, j'attends qu'il me cherche et je ne le cherche plus.

Il y a, je crois, dans cette dernière réflexion, quelque illusion d'amour-propre. Certainement, M. de Vigny n'a jamais été homme d'intrigue ; mais, qu'il l'ait souhaité ou non, ses amis ne se sont pas abstenus, autant qu'il le croit, de le recommander. Lorsqu'il s'agit pour lui de passer capitaine, son parent, le comte de Clérambault, a soin d'écrire au chef de bureau de l'infanterie, M. Pouget, pour hâter la nomination « de son cousin », qui est aussi, dit-il, « celui du général de Coëtlosquet ». L'affaire ne réussit pas du premier coup : second billet du colonel de Clérambault à M. Pouget, afin de l'avertir que « son beau-père » ne laissera pas échapper la prochaine « occasion de présenter M. de Vigny pour passer capitaine dans le 55e » ; cet avis est suivi d'une vive recommandation. Trois ans plus tard, en 1825, M. de

Vigny veut quitter le 55e et rentrer dans la garde à pied avec son grade de capitaine : le marquis de Rougé et le duc de Mortemart s'emploient aussitôt pour appuyer sa requête. Elle n'aboutit pas. Est-ce en souvenir de cet échec que le comte de Vigny insérera plus tard, dans ses *Mémoires* inédits, ces paroles amères ?

> Je vis les Bourbons tels qu'ils étaient, froids, illettrés, ingrats de cœur et même par principe, car ils se faisaient une sorte de théorie d'ingratitude, un dogme de demi-dieux, que j'entendis plusieurs fois enseigner et prêcher par leurs intimes, par des ducs revenus avec eux d'émigration.

Si Alfred de Vigny avait reçu cette nomination de capitaine dans la garde, et qu'il eût ainsi pu servir à Paris, peut-être n'eût-il pas demandé, deux ans plus tard, d'être mis en réforme ? C'eût été, il est vrai, un officier de mérite de plus, mais un officier moins capable que beaucoup d'autres de cette obscure vertu qui se retrouve, comme il dit, « au fond d'un vrai cœur de soldat », l'abnégation. Le capitaine de Vigny restant au régiment, on ne saurait assurer que l'armée y eût gagné beaucoup, on peut facilement évaluer ce qu'y auraient perdu et le théâtre et le roman et la poésie philosophique.

L'AMITIÉ D'ALFRED DE VIGNY

ET DE VICTOR HUGO

La camaraderie de collège, la camaraderie de régiment n'ont pas tenu une grande place dans les affections de jeunesse d'Alfred de Vigny. Il avait eu pour condisciples, au lycée, Alfred d'Orsay, Hérold, Ravignan, les deux Mouravief, le prince d'Arenberg. Il avait servi à la Maison rouge, puis dans la garde royale à pied, enfin au 55e d'infanterie, avec Taylor, Dittmer, Cailleux, de Montcorps, de Lacroudée, Pauthier de Censay, Gaspard de Pons. Il conserva des sentiments d'estime ou même d'amitié pour les uns et les autres ; mais, sauf Gaspard de Pons et Pauthier de Censay, poètes l'un et l'autre, il ne fut l'intime d'aucun d'eux.

Il se lia davantage avec des gens de lettres, Émile Deschamps et son frère Antony, Alexandre Soumet, Guiraud, Ancelot, Pichald, Jules Lefèvre, de Latouche, de Rességuier, de Saint-Valry, Rocher, Lamartine, Ulric Guttinguer, Mme Sophie Gay et sa fille Delphine. Je n'indique, bien entendu, que les relations des premières années.

Le plus ancien des amis littéraires de Vigny fut Émile Deschamps. Ils se connurent dès l'enfance. Les parents d'Alfred et les parents d'Émile, habitant deux logis voisins, étaient entrés en relations : les fils jouèrent ensemble. L'éducation les sépara. Ils se retrouvèrent vers 1814. Émile Deschamps avait fait imprimer des vers (1) ; Alfred de Vigny, plus jeune de six ans, se mêlait déjà d'en écrire : cette conformité de goûts les unit très étroitement.

Devenir l'ami d'Émile Deschamps, c'était pénétrer, du même coup, dans la familiarité d'Alexandre Soumet, son maître en poésie. L'auteur des *Études françaises et étrangères* a rappelé le sentiment d'exaltation qui s'empara de lui, lorsqu'il apprit que le poète de Toulouse se rendait à Paris pour y passer « une saison »

(1) Il débuta en 1812 par *La paix conquise*.

et qu'il avait précisément pris un appartement dans la maison où demeurait son père. L'adolescent, selon son expression bien romantique, « souffrait d'un feu de poésie au cœur » : il courut, fort ému, déposer son hommage de « vassal » aux pieds du « roi » des Jeux floraux. Au bout de quelques mois, Soumet s'éloigna de Paris. Mais, dans les premiers jours de l'année 1820, il y revint pour s'y fixer. Autour de lui et d'Émile Deschamps quelques poètes se groupèrent.

Quoiqu'on n'ait pas un document précis à ce sujet, il n'est pas téméraire de dire que Deschamps et Soumet furent les deux intermédiaires qui mirent en rapports le comte Alfred de Vigny, sous-lieutenant de la garde royale, et le jeune rédacteur en chef du *Conservateur littéraire*, Victor Hugo. Parmi toutes les amitiés qui se nouèrent, entre poètes, à cette heure inoubliable de l'éclosion du romantisme, il n'y en eut pas de plus intime, de plus ardente que celle de Hugo et de Vigny. Cette liaison n'intéresse pas seulement la jeunesse des deux écrivains, elle est un épisode de l'histoire des lettres. Des documents, inédits en partie, permettent de l'étudier. C'est peut-être le cas de prendre en épigraphe, à la mode des romanti-

ques eux-mêmes, le mot familier de Montesquieu : « Parlons-en tout à notre aise ».

*
* *

1°. — C'est au cours de l'année 1820 qu'a lieu la première rencontre. Victor Hugo reçoit d'abord la visite de son correspondant des Jeux floraux, Alexandre Soumet, ramené à Paris par ses affaires et résolu à n'en pas repartir. Le rédacteur en chef du *Conservateur littéraire* s'empresse d'annoncer à ses lecteurs, comme un événement, l'arrivée de « cet enfant d'Isaure (1) ». Deux mois plus tard, Alfred de Vigny et Victor Hugo sont en correspondance.

Je dois à la bienveillance d'une famille infiniment distinguée l'avantage d'avoir pu lire et utiliser, entre autres documents qu'elle tient des mains mêmes d'Alfred de Vigny, un lot de vingt et une lettres que Hugo écrivit à son ami, de 1820 à 1832. Quatre de ces lettres ont été connues des éditeurs de la *Correspondance de Victor Hugo*. Elles ont été publiées par eux, peut-être sur des brouillons, peut-être à l'aide de copies. Ce ne sont pas les moins curieuses de

(1) *Conservateur littéraire*, 17e livraison, 1re du mois d'août.

la collection. Les dix-sept autres sont inédites.

Aucune des lettres d'Alfred de Vigny à Victor Hugo n'a été publiée pour la même période, sauf une lettre fort longue, fort importante, qui fut écrite de Bordeaux en octobre 1823 et que M. Edmond Biré a donnée, il y a plus de vingt ans, dans son *Victor Hugo en 1830*. Tandis qu'Alfred de Vigny classait, au jour le jour, pour n'en pas laisser perdre une ligne, les moindres billets de Hugo (1), Victor Hugo aurait-il jugé les lettres de Vigny moins dignes d'être conservées ? Seuls, les éditeurs de la *Correspondance de Victor Hugo* pouvaient répondre à la question. Cette réponse, M. Paul Meurice a eu la gracieuse obligeance de me la donner sous cette forme : il m'a adressé la copie de trois billets d'Alfred de Vigny, les seuls qui restent dans les papiers de Victor Hugo. De ces trois billets, le plus important, une lettre de condoléances sur la mort de Léopoldine Hugo, a déjà été publié (2) et je compte bien le citer, à mon tour, dans ce travail ; je ferai aussi usage des deux autres.

(1) Tous les billets de Mme Hugo à M. de Vigny ont été classés et gardés avec le même soin.

(2) *Les lundis d'un chercheur*, par M. de Spœlberg de Lovenjoul.

*
* *

La première lettre que je connaisse de Victor Hugo à Vigny, peut-être la première qu'il lui ait écrite, est des derniers jours d'octobre 1820. Elle n'est point datée ; mais la date est donnée, d'une façon plus qu'approximative, par un détail précis. Victor Hugo envoie à Vigny un exemplaire de sa « litanie » sur le « petit duc ». Il s'agit de la pièce *sur la naissance de Monseigneur le duc de Bordeaux*, pièce annoncée dans le *Journal de la librairie* à la date du 21 octobre 1820. Or, nous savons par ailleurs que, le 24 de ce mois, Victor Hugo expédiait à M. Pinaud, secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux floraux, « quelques exemplaires » de son ode. Il est naturel de penser que l'envoi à Vigny partit le même jour, ou peu s'en faut.

Le ton cérémonieux de cette lettre donne tout lieu de croire que la présentation a été faite récemment. « Je vous dois, monsieur Alfred, une lettre, une visite, etc. » Le texte laisse entendre qu'Alfred de Vigny est allé visiter Hugo, qu'il lui a fait des confidences. Il a lu de ses vers et en assez grand nombre :

car, peu de jours après, Victor Hugo, sur le témoignage de son frère Abel, le félicitera pour une pièce dont il se croit obligé de dire qu'il ne la connaît pas ; c'est, implicitement, rappeler qu'il en connaît d'autres.

Dans cette première lettre de Hugo à Vigny, il est fait mention d'Émile Deschamps, leur ami commun. Hugo se plaint gaiement d'avoir reçu de lui un billet « dont la moitié est occupée par les trois mots passablement froids : « monsieur et ami ». Il parle aussi de Soumet, de Pichat (1). Il demande ce qu'ils deviennent. « Ces deux rois futurs de notre scène se rappelleront-ils qu'il existe dans un trou, près du Luxembourg, une espèce d'animal qui ressemble à un poète comme un singe ressemble à l'homme et qui, tout en baragouinant la langue qu'ils parlent si bien, est leur frère, du moins par l'amité qu'il leur porte ? » Remarquons, en passant, cette attitude ultra-modeste. Elle caractérise la correspondance de Victor Hugo à ses débuts. Derrière cette humilité d'emprunt, je dirais presque de parade, nous savons ce qui se cachait d'énergique confiance en soi, d'am-

(1) Pichat est le vrai nom : la forme *Pichald* est un déguisement romantique.

bition illimitée, et, fort heureusement, imperturbable (1).

Hugo terminait sa lettre en donnant à Vigny son adresse : « Quand le cœur vous en dira, j'espère que vous viendrez rue Mézières, n° 10, chercher de l'ennui et apporter du plaisir. »

Il ne laissa pas s'écouler beaucoup de temps sans insister sur cette invitation. Dans une lettre ainsi datée : « 31 octobre, minuit et demi », il écrivait à l'officier de la garde : « Abel m'a parlé ce soir d'une de vos compositions que j'ignorais, le *Cauchemar royal*. Recevez-en mes sincères compliments et venez *quam potius* (sic) charmer mes vieux pénates des beaux vers que cette idée originale a dû vous inspirer. J'espère que vous me ferez le plaisir de dîner un jour avec nous, dussiez-vous être inspiré aussi, mais d'une autre manière, par notre festin, et devoir, comme Boileau, une satire amusante à notre insipide dîner. » C'était mal connaître Alfred de Vigny et son ex-

(1) Il s'exprime tout autrement dans le *Conservateur littéraire*. Il laisse à d'autres les succès précoces et médiocres au théâtre; il recueille ses forces pour un grand combat. Il dit : « Les faibles oiseaux prennent leur vol tout d'un trait, les aigles rampent avant de s'enlever sur leurs ailes. » C'est là sa vraie pensée.

quise politesse que d'éprouver, à l'idée de le recevoir modestement, cette appréhension un peu bourgeoise.

Un mois après, le *Conservateur littéraire* publiait, sous la rubrique *Littérature anglaise* et avec le titre *Œuvres complètes de Lord Byron*, un premier article signé des initiales A. de V., et, dans la livraison suivante, le journal de Victor Hugo imprimait, non pas la suite de l'étude en prose, mais une pièce en vers, *Le Bal*, signée, cette fois en toutes lettres, par le *Comte Alfred de Vigny*.

Victor Hugo ne se contenta pas de produire au grand jour les vers de son ami : il tâcha de leur procurer les succès académiques. Reçu maître ès Jeux floraux dès 1820, il écrivait, le 28 mars 1821, au secrétaire perpétuel de l'Académie toulousaine, pour recommander « à son attention spéciale et éclairée » une *Ode sur les troubles actuels de l'Europe*, une élégie intitulée *Symœtha* (sic), une autre élégie, le *Convoi de l'émigré*, « qui toutes, dit-il, me paraissent offrir du talent (1) ». L'élégie intitulée *Simœtha* est bien connue des lecteurs de Vigny : c'est un de ses deux premiers ouvrages.

(1) *Correspondance de Victor Hugo*, t. I, p. 365.

En avril 1821, Alfred de Vigny est envoyé en garnison à Rouen. A peine est-il parti que la correspondance se renoue ; c'est sur un ton des plus affectueux qu'elle reprend. L'officier écrit le premier, à la date du 18. Victor Hugo répond le 21. Cette réponse a été publiée ; mais ceux qui l'ignorent ou même ceux qui l'ont lue ne peuvent pas être choqués d'en retrouver ici le commentaire. Le poète s'y montre très affecté de la séparation. Peut-être y a-t-il, dans l'expression de ce sentiment, un peu d'emphase et d'amphigouri romantique : « Je plaindrais ceux qui vivraient après vous si le soleil qui se lèvera sur votre tombeau n'est pas plus brillant que l'ami qui reste après votre départ n'est joyeux (1). » Les images qui suivent sont moins bizarres ; elles paraissent encore un peu voulues : « Votre lettre m'a trouvé ici, accablé, fatigué, tourmenté, et, ce qui est plus que tout cela, ennuyé ; vous concevez combien je l'ai sentie vivement et quel bonheur cela a été pour moi ; je l'ai relue mot par mot, comme un mendiant compte pièce à pièce la bourse d'or qu'il a trouvée. » A propos de la distance de

(1) Peut-être y a-t-il ici une allusion à quelque idée mélancolique exprimée par Vigny dans sa lettre ? Dans ce cas, la phrase de Hugo serait moins singulière.

trente lieues qui les sépare, et qui l'empêche d'entendre les vers que son ami compose en ce moment même, Victor Hugo, en écolier resté un peu trop érudit, compare cette privation au « supplice de Tantale » ; mais il ajoute, avec un tour d'imagination qui est déjà le sien, cette réflexion symbolique, où l'on serait tenté de reconnaître le germe de la pièce célèbre, *Le papillon et la fleur* : « Pourquoi donc avons-nous des pieds et non des racines, si nous sommes fixés comme de misérables plantes à un point que nous ne pouvons quitter (1) ? »

Un autre trait de la lettre mérite d'être remarqué. Victor Hugo se plaint de sa fatigue et de son impuissance à féconder aucun sujet, particulièrement celui que le gouvernement vient de lui commander : *Le baptême du duc de Bordeaux*. « Vous êtes heureux, vous, Alfred, s'écrie-t-il ; vous ne frappez jamais en vain sur le rocher. » Cette image expressive, à l'adresse du jeune écrivain qui va symboliser l'isolement du génie dans *Moïse*, traduit un sentiment d'admiration peut-être un peu exagéré ; mais ce sentiment s'exprimera trop fréquemment et avec trop d'effusion, dans les

(1) Lettre inédite.

lettres de Victor Hugo à Vigny, pour n'avoir pas été plus qu'à demi sincère. Il faut se rappeler qu'à ce moment Hugo a seulement 19 ans ; Vigny en a 24. Si bien doué que soit « l'enfant sublime », le jeune homme a sur lui cette supériorité, non de forme, mais de pensée, qu'assure, dans ces âges-là, une avance de cinq années. Ainsi peut, au moins en partie, s'expliquer chez Hugo, vis-à-vis de Vigny, ce langage très déférent, cette attitude de disciple. Raconte-t-il à son ami qu'il a reçu de M. de Chateaubriand, au sujet de sa pièce de *Quiberon*, « une lettre charmante » où le grand écrivain avoue « que cette ode l'a fait pleurer », il ajoute aussitôt : « Qu'est-ce auprès de l'adorable *Simœtha* ? » Et ce qu'il écrit là, peut-être n'est-il pas éloigné de le penser. D'ailleurs, si nous avions les lettres d'Alfred de Vigny, nous y verrions probablement qu'en fait de compliments il n'était pas en reste. Deux lignes de Hugo nous le font entendre et elles nous disent aussi que cette admiration réciproque, un peu exaltée, n'allait pas sans bizarrerie. Vigny avait eu l'idée d'écrire à Hugo qu'il s'appelait Victor Alfred et qu'il comptait se faire honneur du prénom de Victor, si glorieusement porté par son ami : « Je regrette, lui répond Hugo, de

ne pouvoir vous rendre votre charmante preuve d'amitié en signant Alfred ; mais du moins je suis sûr, puisque vous signez Victor, que l'illustration ne manquera pas à ce nom-là (1). »

Ce ne sont encore, pour ainsi dire, que jeux de l'amitié ; mais un événement très douloureux va donner à ce sentiment une bien autre force.

*
* *

Mme Hugo meurt. La maladie, commencée en mai 1821, aboutit, le 27 juin, au dénouement funèbre. La perte de la mère est, pour tout être humain, un deuil cruel, irréparable. Ce deuil déchira l'âme de Hugo. En 1815, un voyage de quelques jours avait séparé Mme Hugo de ses enfants. Victor, âgé de treize ans, lui écrivait, dans un billet pénétré de tendresse : « Reviens vite. Sans toi nous ne savons que dire et que faire ; nous sommes tout embarrassés. Nous ne cessons de penser à toi. Maman ! maman (2) ! » Ce cri du cœur, l'orphelin le répétait, six ans plus tard, mais avec un accent bien autrement plaintif, avec un sentiment d'affliction désespérée. Son noir chagrin était encore exaspéré par mille angoisses amou-

(1) Lettre inédite.
(2) *Correspondance de Victor Hugo*, t. I, p. 165.

reuses : les parents d'Adèle Foucher, cette amie d'enfance à qui le poète s'était fiancé en secret, la tenaient éloignée de lui, faisaient tous leurs efforts pour le discréditer dans l'esprit de leur fille.

L'amitié de Vigny fut pour ce cœur tourmenté un refuge. Les éditeurs de la *Correspondance* ont connu et publié une lettre du 30 juillet 1821, où Victor Hugo conte à son « cher Alfred » comment, sous le prétexte de faire ses adieux à un ami partant pour les Indes, il s'est rendu à pied de Paris à Dreux, en trois jours : les Foucher cachaient là leur fille. Il n'y a pas, dans cette lettre de jeunesse, une ligne qui n'ait son prix. Mais il est facile au lecteur de s'y reporter. J'abandonne donc vingt détails d'une grâce charmante pour relever un seul passage où s'exprime le plus naïf appel à la tendresse, où se peint ce geste instinctif que chacun fait, aux heures de deuil et de douleur profonde, pour chercher quelque part un point d'appui. « Mais vous, Alfred, qui êtes seul comme moi, vous pensiez à moi, n'est-il pas vrai ? pendant que je songeais à vous dans ma tristesse et dans mon abandon. »

Cette attitude est encore plus accusée dans la lettre inédite du 27 août suivant : « Il me

tarde bien, mon bon Alfred, de voir arriver le mois d'octobre qui doit vous ramener parmi nous. J'ai besoin de vous embrasser et de vous dire avec la voix et le regard combien je vous aime : depuis si longtemps vous me manquez. Je ne sais si vous l'éprouvez comme moi, mais tous les amis présents sont moins qu'un ami absent ; il semble même en quelque sorte qu'il y ait quelque chose d'absent dans chacun d'eux. » Cette dernière réflexion est d'une mélancolie subtile et délicieuse.

En attendant l'arrivée de Vigny, Hugo fait des vœux pour qu'une indisposition dont l'officier a souffert se dissipe au plus vite. Il lui souhaite, en souriant évidemment du caractère suranné et classique de l'expression, « la réconciliation d'Hygie avec les Muses ». Ce mot de Muses est une transition toute trouvée pour lui demander des nouvelles de ses travaux poétiques : « Votre grand *Roland* (1) erre souvent dans mon imagination et il n'a pas besoin, comme les dieux d'Homère, de trois pas pour en trouver les bornes. Vous ne m'avez

(1) Ce *Roland* est une tragédie, tirée de l'Arioste. C'est un de ces ouvrages de jeunesse qu'Alfred de Vigny, se sentant gravement malade, en 1832, jeta au feu de peur qu'on ne les publiât après sa mort.

pas envoyé cette *Promenade*, tant promise et tant désirée : votre excuse est mauvaise : vous savez qu'il n'y a que vous qui puissiez être mécontent de ce que vous faites ; il n'y a que vous qui puissiez dédaigner l'aigle auprès de son soleil. »

Un curieux détail de chronique littéraire succède à cet épanchement d'un caractère tout intime. Deux jours avant d'écrire sa lettre, Hugo s'est rendu à la séance solennelle de l'Académie pour y entendre la lecture de la pièce qui a remporté le prix sur ce sujet : *Le dévouement de Malesherbes*. Il avait lui-même envoyé au concours une pièce de vers dont il n'a jamais parlé, mais que j'ai exhumée des cartons académiques et publiée, dans la *Revue de Paris*, en 1902, à l'occasion du centenaire. Gaspard de Pons, ami de Vigny et de Hugo, était parmi les concurrents, et peut-être, en ouvrant les plis cachetés, trouverait-on le nom de l'auteur d'*Eloa* ? Après avoir écouté l'ode prosaïque et banale d'Eugène Gaulmier, professeur au collège de Sens, proclamé lauréat, Hugo écrit à Vigny : « J'ai assisté avant-hier à la séance de l'Académie. Que n'y étiez-

(1) *Revue de Paris*, 15 février 1902 Ernest Dupuy. Le dévouement de Malesherbes, par Victor Hugo.

vous ? Vous auriez admiré le courage avec lequel on couronne des platitudes, bien correctes et bien léchées. Jamais le génie (je n'excepte que Soumet) ne réussira près des Académies ; un torrent les épouvante ; elles couronnent un seau d'eau. »

Dans la même lettre, Hugo parle à Vigny de ses récents séjours chez Adolphe de Saint-Valry et chez l'abbé de Rohan : « Nous aurions été si heureux, lui dit-il, d'être réunis à la Roche-Guyon. Nous aurions tout vu, tout parcouru, tout senti ensemble et peut-être, en allant à vous, l'inspiration aurait-elle daigné passer par moi. Les muses fuient une âme inquiète. Je suis bien agité, bien tourmenté et tourmenté par un calme plat. Je ne puis traverser le fleuve à la nage ; il faut attendre qu'il soit écoulé. La patience chez moi ne se concilie pas avec la vie ; je conçois la patience dans un tombeau (1). »

La correspondance s'interrompt ici pendant près d'une année. La lettre dont on vient de parler assez longuement nous en a donné la raison : le 3e régiment de la garde doit quitter Rouen au mois d'octobre : il ramène Vigny.

(1) Lettre inédite.

Le jeune officier s'occupe aussitôt de préparer l'édition de son premier recueil de vers, et le 16 mars 1822, le *Journal de la librairie* annonce les *Poèmes*, qui paraissent sans nom d'auteur (1). Trois mois après, le 8 juin 1822, le *Journal de la librairie* annonce les *Odes et Poésies diverses*, par Victor-Marie Hugo. C'est le libraire Pélicier, place du Palais-Royal, qui édite les deux ouvrages ; c'est de l'imprimerie de Guiraudet, rue Saint-Honoré, n° 315, qu'ils sortent tous les deux. Les deux poètes attendent, en même temps, la publicité qui tarde un peu. Victor Hugo, à la date du 30 juin, écrit à son ami Vigny, qui vient d'obtenir un congé de deux mois et que des affaires de famille retiennent encore à Belle-Fontaine, près Senlis : « Les journaux ne m'annoncent pas, parce que je suis votre principe de ne point solliciter les journalistes. D'où vient donc cette triste nécessité de tout solliciter dans la vie ? Est-ce que nous avons sollicité la vie ? »

Mais cette amère réflexion n'exprime plus l'état d'âme du jeune poète. Elle est, en quelque

(1) Alfred de Vigny garde encore l'anonyme, quelques mois après, en éditant sa satire politique du *Trappiste*. *Le Trapiste* (sic), poème par l'auteur des *Poèmes antiques et modernes*, Paris, 19 octobre 1822, 4° (imprimerie de Guiraudet).

sorte, une dernière trace de ce pessimisme qui l'avait envahi au printemps de l'année précédente. L'attente d'un bonheur presque assuré dissipe le cortège des soucis et tout s'éclaire. Victor Hugo a été agréé en qualité de fiancé. Il est, en ce moment, à Gentilly, logé dans une tour, sise au bout du jardin de la maison que les Foucher habitent ; il voit Adèle tous les jours ; c'est un amoureux en extase. « Votre lettre ! » écrit-il à Alfred de Vigny, « elle est arrivée ici comme un bonheur dans un bonheur ; elle m'a ravi ; c'était une apparition de poésie et d'amitié. Je l'ai relue bien des fois, mais j'ai pensé à vous bien plus souvent encore... Me dire : « Soyez heureux », après que je viens de lire une de vos lettres, c'est, mon ami, chose inutile. Ici d'ailleurs mes jours passent comme de beaux songes. Il semble au milieu de tant de douces émotions que je sente mieux le charme de votre *Helena* et de vos autres poèmes : *fratres Helenæ lucida sidera* (1). »

Bien des difficultés retardaient encore l'union tant désirée. Ce n'est pas ici le lieu de raconter par quels efforts d'énergie et de volonté Hugo

(1) Lettre inédite.

parvint à triompher de tant d'obstacles. Enfin, le 8 octobre 1822, quatre jours avant la cérémonie du mariage, il écrivit à Vigny pour le prier d'être un de ses deux témoins.

Certes, les moindres lettres de Victor Hugo à l'auteur des *Poèmes* et des *Destinées* sont précieuses ; mais l'occasion qui a dicté celle du 8 octobre fait de ce court billet, vibrant d'amour et d'amitié, le plus intéressant des autographes. « Je regrette bien vivement, mon bon Alfred, de ne pas m'être trouvé ce matin chez moi. J'avais tant de choses à vous dire ! Vous savez que j'aurai besoin de deux témoins et que j'ai compté sur vous pour remplir l'une de ces dignités. Je ne sais pas trop ce que vous aurez à attester de moi, mais vous pourrez le faire en conscience, si c'est l'amitié profonde que je vous porte. Adieu. VICTOR.

« P.-S. — Je vous en dirai plus long demain chez Émile. Je n'y pourrai venir que le soir (1). »

Le mariage de Victor Hugo et d'Adèle Foucher eut lieu le 12 octobre 1822, trois ans et demi après le premier aveu d'amour qui remontait au 26 avril 1819. Sur le registre de l'église Saint-Sulpice, après les noms des deux époux

(1) Lettre inédite.

et avant les noms des treize autres personnes qui ont signé, le comte Alfred de Vigny a inscrit son titre et son nom en grandes lettres aristocratiques.

*
* *

Il est probable que Victor Hugo, pendant les cinq ou six premiers mois du mariage, fut trop à sa jeune femme pour ne pas rester oublieux de ses amis, même les plus intimes. Entre octobre 1822 et octobre 1823 se place, tout au plus, un billet sans date, dans lequel Hugo annonce à Vigny l'envoi d'un de ses ouvrages. Il s'exprime ainsi : « Voici mon autre enfant, cher Alfred ; aimez-le pour tous ceux qui ne l'aiment pas, c'est-à-dire pour tout le monde (1). » Et il le prie de recevoir « deux exemplaires », un pour lui et un pour Soumet, d'un livre qu'il ne nomme pas. Il est permis de supposer que ce livre mal accueilli, cet enfant qui ne plaît à personne, est le roman de *Han d'Islande*. Mis en vente, sans nom d'auteur, chez le libraire Persan, dans la première semaine de février 1823, repris par un autre éditeur, le

(1) Lettre inédite.

28 juillet, après la faillite du premier, l'ouvrage est vite reconnu comme étant de « M. Victor Hugo, auteur d'un recueil d'Odes ». Le *Constitutionnel*, les *Débats*, le *Miroir*, le *Mercure du XIXe siècle* en rendent compte froidement ou rudement. Charles Nodier, dans la *Quotidienne*, s'appliquera seul à panser la blessure d'amour-propre du jeune auteur, étonné, irrité de tant de malveillance.

De graves soucis domestiques s'ajoutèrent à cette déconvenue littéraire. Eugène Hugo, depuis assez longtemps malade d'hypocondrie, est devenu fou furieux, le soir du mariage de son frère : au mois de juin 1823, après un séjour de quelques semaines au Val-de-Grâce, il a été transféré à Saint-Maurice, dans la maison de santé dirigée par le docteur Royer-Collard.

D'autre part, en juillet, après « une couche très laborieuse », Mme Hugo donna naissance à un enfant « presque mourant », qu'on eut beau retirer à sa première nourrice et envoyer à Blois, chez le grand-père : il mourut, le 9 octobre, à l'âge de trois mois. Les jeunes parents ressentirent de cette mort une douleur extrême ; les lettres de Victor Hugo à son père le général expriment avec simplicité toute l'amertume de ce deuil.

Dans ces circonstances cruelles, l'amitié de Vigny ne se démentit pas. Il était à Bordeaux, avec son régiment. Il trouva, pour écrire à Victor Hugo, des termes si touchants que son triste ami crut ne pas pouvoir attendre un instant pour l'en remercier : « Je viens de recevoir votre lettre, cher Alfred. Je viens de la faire lire à ma femme, à cette pauvre petite mère qui a tant pleuré... Les souvenirs que l'amitié nous envoie dans nos afflictions sont de véritables bienfaits ; ils rendent le malheur moins amer et l'amitié plus chère. »

Il semble d'ailleurs que cette première « affliction » paternelle ait ravivé chez Victor Hugo tous les sentiments affectueux et plus particulièrement son amour pour sa jeune femme : « Cher Alfred, ajoute-t-il, cette lettre serait bien longue si je voulais vous y entretenir de toutes mes souffrances et de toute ma félicité. Aucune adversité ne saurait compenser le bonheur que procure l'amour dans le mariage, cette *pierre philosophale* de Mme de Staël. Adieu, j'aime votre cœur comme j'aime vos vers (1). »

En cette année 1823, les événements semblent se conjurer pour donner à l'amitié de

(1) Lettre inédite.

Hugo et de Vigny un caractère de gravité exceptionnelle. L'officier se croit à la veille de partir pour la guerre d'Espagne : il s'est hâté d'achever *Eloa*, qu'il appelle *Satan*. « Deux lacunes » restent encore, qu'il espère « remplir » avant de quitter Bordeaux. « Si les boulets ne respectent pas le poète, » écrit-il à Victor Hugo, dans cette grande et belle lettre d'adieu, communiquée à M. Edmond Biré par Mme de Saint-Valry, et publiée en 1883, « je vous charge d'imprimer *Satan* (1) à part, tel qu'il est, sans corrections ; soulignez seulement comme non terminé ce qui vous semblera trop mauvais. Les lacunes seront remplies, en prose que j'y mettrai, si je n'ai pas le temps. Vous trouverez aussi bien des essais en vers et en prose. Ce qui vous en semblera digne, il faudra l'imprimer à la suite sous le titre de *Fragments*. C'est alors que les points auront un sens raisonnable.

« J'emporte un album et je ferai *Roland* (2) au milieu de ses décorations. Je m'en réjouis.

« Adieu, mon bon ami, je vous embrasse de tout mon cœur. Écrivez-moi (à Bordeaux et à la suite). « ALFRED DE VIGNY. »

(1) C'est *Eloa*.

(2) M. Edmond Biré s'est trompé, et M. Paléologue a répété la même erreur, en disant que le *Roland* dont parle cette

On sait que le régiment ne franchit pas les Pyrénées. Il fut réparti entre les garnisons de Dax, d'Orthez et d'Oloron. Vigny eut tout le temps de « remplir les lacunes » de son poème. Ne pouvant pas se battre, il écrivit. *Dolorida, Le Déluge, Le Cor* firent cortège au grand poème de *Satan ;* le plan du roman de *Cinq-Mars* fut tracé ; les études pour préparer le roman commencèrent.

L'année 1824 est à peu près vide de lettres. C'est que, dès le 3 février, le capitaine du 55e obtient un congé de trois mois et que ce congé se prolonge, sans solde, jusqu'à la date du 6 juin. Pendant tout ce temps-là, Alfred de Vigny est à Paris. Il voit Victor Hugo souvent, chez lui, rue de Vaugirard, n° 30, ou chez Nodier, à l'Arsenal. Il s'est enrôlé parmi les rédacteurs de la *Muse française*, la célèbre revue romantique, née le 1er juillet 1823, morte le 1er juillet 1824. Il y apporte deux études en prose, la première sur les *Œuvres posthumes* de son parent, le baron Bruguière de Sorsum, traducteur de Shakspeare, la seconde sur un livre de vers de son ami Gaspard de Pons, *A Elle*. Il y donne deux ouvrages de poésie, *Dolo-*

lettre de 1823 est la pièce du *Cor*. Il s'agit de la tragédie de *Roland*. Le *Cor* fut écrit à Pau, en 1825.

rida, et *Sur la mort de Byron*, « fragment d'un poème qui va être publié ». Comme *Roland*, comme *La Promenade*, comme *Le Cauchemar royal*, comme bien d'autres écrits ou déjà faits ou projetés à cette époque, « le poème » sur Byron n'a jamais paru.

La première livraison de a *Muse française* signalait aux lecteurs l'intérêt des *Poèmes* de M. de Vigny, publiés chez Pélicier, en 1822 ; l'édition, s'il fallait en croire la *Revue*, était presque épuisée. Dans une des dernières livraisons de l'année 1824, Victor Hugo, en termes éloquents, commentait le grand ouvrage en vers nouvellement paru : *Eloa ou la sœur des Anges*, par le comte Alfred de Vigny. Il en fit un éloge tel que, dix ans plus tard, il pourra, sans changer un mot, appliquer à Milton ce qu'il avait dit de Vigny et présenter son analyse d'*Eloa* comme un sommaire des beautés du *Paradis perdu*.

Au moment où Victor Hugo écrivait son article, l'idée qu'il cesserait un jour d'aimer Vigny comme un frère ne pouvait pas lui venir à l'esprit. Il existe un exemplaire des *Nouvelles Odes*, publiées chez Ladvocat, en 1824, que nous pouvons appeler à l'appui ; c'est celui que l'auteur adressa à Vigny, avec cette dédicace

expressive : « A l'auteur d'*Eloa*, que j'aime comme je l'admire. Victor. »

Tout le monde a d'ailleurs pu lire une lettre de Hugo à Vigny, adressée, le 29 décembre 1824, au jeune capitaine, qui venait d'être autorisé à séjourner à Pau (1), pour y faire sa cour à Miss Lydia Bunbury, sa fiancée. Les éditeurs de la *Correspondance* ont connu cette lettre et l'ont publiée. Elle nous laisse voir à quel point l'amitié de Vigny semblait alors nécessaire à Hugo. « J'ignore si ma lettre sera pour vous ce que les vôtres sont pour moi, mais j'y puise du courage, de l'enthousiasme et du talent. Elles me rendent plus grand et meilleur, quand je les reçois et quand je les relis. Votre courant est comme électrique et mon mérite est de pouvoir quelquefois me mettre de niveau et entrer en équilibre avec vous... Vous savez combien je vous aime, Alfred. Saluons ensemble cette année qui vieillit notre amitié sans vieillir notre cœur. Envoyez-moi quelques-uns des vers que la Muse vous dicte, et tâchez de revenir les écrire ici, dussiez-vous courir, comme moi, le risque de ne pas être inspiré. Mais c'est pour vous un danger illusoire ; votre talent

(1) Le régiment n'y était plus.

résiste à tout, même au chagrin, même à l'ennui. »

Nous allons atteindre le point culminant de l'amitié de Hugo et Vigny. Du moment que l'amour ou l'amitié n'augmentent plus, ils sont condamnés à décroître.

Vers la fin de janvier 1825, Alfred de Vigny fit part à Victor Hugo de son prochain mariage, Au reçu de cette nouvelle, le 9 février, c'est-à-dire le lendemain du jour où la cérémonie religieuse était célébrée à Pau, Victor Hugo complimentait Vigny. Sa lettre marque plus d'exubérance que de goût et plus de bonnes intentions que de finesse : « Vous voilà enfin, disait-il, dans le poste où le voyage de la vie n'est plus qu'une promenade paisible sans orages et sans écueils. Celle qui fait ce bonheur est, dites-vous, douce et bonne comme une *fille d'Otaïti*; d'autres rapports me la disent jeune et belle comme votre *fille de Jephté*. Que faut-il de plus à la félicité d'une âme comme la vôtre (1) ? » Le capitaine de Vigny, — il est aisé de le prouver (2), — avait cru faire un mariage

(1) Lettre inédite.

(2) Les preuves sont : 1° Une lettre inédite de M. de Fontanges, colonel du 55e, demandant au général commandant la division de Bayonne, en faveur de M. de Vigny, l'autorisation de séjourner à Pau en vue d'un mariage, dont il fait res-

riche et il avait tenu à le faire. En refusant de supposer, même un instant, que son ami eût pu souhaiter, chez celle qu'il épousait, d'autres avantages que la beauté, la jeunesse, la bonté, la douceur, Victor Hugo mettait le doigt, sans le vouloir, sur un point délicat.

Il traduisait d'ailleurs sa joie en effusions naïves, emportées, escomptant, imposant d'avance au nouveau couple l'agrément d'une intimité dont il était à mille lieues de soupçonner qu'elle pût sembler indiscrète. « Merci et encore merci de votre bonheur qui est une si grande partie du mien. Nous allons nous revoir et l'accord de nos caractères se complétera par la ressemblance de nos vies. Nos femmes s'aimeront comme nous nous aimons et, à nous quatre, nous ne ferons qu'un. Présentez à Mme Alfred les tendres amitiés de mon Adèle bien-aimée, etc. » Victor Hugo ne devait pas tarder à reconnaître que, loin de rendre ses rapports avec Vigny plus fraternels, ce

sortir les avantages de fortune : plus de 600.000 francs, à la mort du père, et, en attendant, un revenu de huit à dix mille francs ;

2° Un certificat, inédit aussi, que fournit le maire de Pau, M. de Perpigna. Il est dit dans ce certificat que Mlle Bunbury aura en mariage « une dot considérable ». (Archives du ministère de la guerre.)

Voir plus haut : pages 151 et suivantes.

mariage faisait du confident de sa jeunesse un tout autre homme.

Et d'abord, la nouvelle comtesse de Vigny n'était aucunement impatiente d'entrer en relations de tous les jours et de tous les instants avec les ménages bourgeois de ces littérateurs dont le mérite et le renom faisaient peu d'impression sur elle. Si elle avait épousé un poète, c'était bien moins pour ses talents que pour son titre nobiliaire. Si elle ambitionnait d'entrer de plain-pied quelque part, c'était au faubourg Saint-Germain.

Le comte de Vigny lui-même, en prenant pour femme la fille d'un riche colon de la Guyane anglaise, ne s'était-il pas surtout proposé de recouvrer, avec l'aide d'une fortune qui lui avait jusqu'ici fait défaut, un rang social et des avantages mondains auxquels il était convaincu que son titre et son nom lui donnaient le droit, lui imposaient le devoir de prétendre? Il n'allait pas précisément abandonner le salon des Nodier, encore moins celui des Hugo; mais il fréquenterait surtout chez la marquise de Lagrange, chez la princesse de Craon, chez la princesse de Ligne, chez la duchesse de Maillé, chez la duchesse de La Trémoille.

Assez vite d'ailleurs la délicate santé de la

créole anglaise s'altérera. Mme de Vigny en viendra, au bout de deux années de mariage, à ne plus sortir guère de son appartement. Garde-malade de sa femme, garde-malade de sa mère aussi un peu plus tard, M. de Vigny ne manquera ni de raisons ni de prétextes pour s'éloigner, autant qu'il le voudra, du groupe d'écrivains dits du cénacle, et pour ne demeurer uni avec Victor Hugo que par le lien, sujet à se détendre ou même à se briser, de l'amitié purement littéraire.

Et justement les conditions qui ont fait naître et qui ont fait durer cette amitié littéraire, exceptionnellement vivace, vont changer. Jusqu'ici Hugo et Vigny sont restés, aux yeux du public, sur le pied d'égalité. En 1822, la critique semble avoir pour mot d'ordre de les rapprocher et de ne point préférer l'un à l'autre. En 1824, le poème d'*Eloa* et les *Nouvelles Odes* se présentent ensemble et jettent sur le groupe de la *Muse française* le même éclat. La faveur royale, en 1825, fait pencher la balance du côté de Victor Hugo, décoré à vingt-trois ans, en même temps que Lamartine. Mais la renommée de *Cinq-Mars* dépasse de beaucoup celle de *Bug-Jargal* et, au dire des connaisseurs, la seconde partie des *Poèmes antiques et modernes*,

publiée, comme *Cinq-Mars*, en 1826, fait équilibre à ce troisième volume, *Odes et Ballades*.

L'année 1827 arrive : les vingt-cinq ans de Victor Hugo vont se manifester par une œuvre retentissante, et tous les coups que frappera, à partir de ce jour, l'auteur du drame et des préfaces de *Cromwell*, résonneront avec puissance. Les ouvrages de Vigny continueront à intéresser, à émouvoir, à satisfaire, à peu près de tout point, un public délicat; ils mériteront le suffrage du *happy few*; ils n'apporteront à leur auteur ni la popularité, dont il lui semblera fâcheux que d'autres aient souci, ni même la gloire immédiate. Cette inégalité, non des œuvres, non du talent, mais du succès, mais du salaire, s'accusera chaque jour un peu plus. La camaraderie pourra peut-être en ressentir une certaine atteinte.

Sainte-Beuve, prêtant ici ses sentiments aux autres, affecte de ne voir chez Alfred de Vigny, à l'endroit de Victor Hugo grandi brusquement par les succès scéniques, que la douloureuse envie de l'homme de lettres, déçu dans ses ambitions. Il ne veut pas apercevoir une autre jalousie, avouable et touchante. C'est celle qu'éprouveront, après Vigny, d'autres familiers du logis de la rue Notre-Dame-des-Champs,

Ulric Guttinguer et Pavie, par exemple. En présence d'un nouveau Victor Hugo trop ambitieux de popularité, trop avide d'hommages, trop aisément distrait de ses premiers compagnons de carrière, trop empressé vers ces nouveaux venus qui s'appelaient, d'un nom fourni par lui, les Jeunes-France (1), ils ressentirent, ils exprimèrent le regret d'une communion plus grave, d'un échange plus délicat d'assurances d'estime ou de témoignages d'affection : pour eux aussi, le paradis de l'amitié était perdu.

Il y a donc là des sentiments assez divers, assez complexes. Le bon moyen de les dénaturer ou de les méconnaître, ce serait d'en disserter *a priori*. Il est plus sûr de continuer à relever les faits et à laisser parler les textes.

*
* *

2°. — Revenons à l'année 1826. Pour cette année, nous n'avons pas une seule lettre, mais nous ne sommes pas sans quelque document qui puisse en tenir lieu. Au mois de mars paraît

(1) Le nom vient de la pièce *A la jeune France*, imprimée dans le *Globe* du 19 août 1830, éditée en octobre.

la première édition de *Cinq-Mars* et, deux mois après, en juin, on met en vente la deuxième (1). Le 8 juillet, comme pour arrêter le succès du nouveau roman, le journal *le Globe* publie un article bien fait, mais assez malveillant, sur cet ouvrage. Est-ce pour riposter à cet article non signé que Victor Hugo écrivit, à propos de la deuxième édition de *Cinq-Mars*, une étude présentée comme inédite dans l'ouvrage de M. Léon Séché, *Alfred de Vigny et son temps*, mais imprimée dans la *Quotidienne*, le 30 juillet, trois semaines après l'article du *Globe ?* Je connaissais cette curieuse étude de Victor Hugo, avant qu'elle fût réimprimée. M. Léon Séché nous dit qu'elle lui a été communiquée par Paul Meurice. Ce n'est pas chez Paul Meurice ni dans les papiers de Hugo, c'est dans ceux d'Alfred de Vigny que j'avais trouvé pour ma part et lu le manuscrit, qui est ou la copie ou la minute de l'article (2). Apparemment, avant de l'adresser à un journal, Victor Hugo avait cru devoir soumettre au romancier

(1) Les dates du *Journal de la librairie* retardent un peu : *Cinq-Mars* n'est annoncé que le 26 avril ; la seconde édition est annoncée le 26 juillet.

(2) La pièce est de la main de Hugo ; les citations, ajoutées après coup, sont d'une autre écriture. L'article n'est signé que des initiales V. H.

sa critique de *Cinq-Mars*. L'auteur du roman ne garda pas sous clé cette critique, mais je ne jurerais pas qu'elle l'ait satisfait de tout point. S'y trouva-t-il donc trop peu loué? Il l'était, sans doute, un peu moins pour cet ouvrage en prose qu'il ne l'avait été, deux ans auparavant, pour son poème d'*Eloa :* il l'était encore beaucoup. Hugo lui prédisait un grand succès, justifié et par l'intérêt du roman, et par l'art du récit, et par l'accent personnel des tableaux, et par la force des situations, et par la vérité du principal caractère. A travers toutes ces louanges un trait moins bienveillant, un seul : « On plaindra Richelieu entre Laubardemont qui le sert en rampant et le moine Joseph qui le sert avec empire. Seulement l'Eminence grise devrait peut-être avoir du génie ; c'est un reproche assez fondé qu'on a pu faire à M. de Vigny. » Mais en écrivant ces derniers mots, Victor Hugo semblait faire allusion à des critiques comme celle-ci : « Que de tels hommes (Laubardemont et le Père Joseph) soient des monstres, à la bonne heure, mais qu'ils ne soient pas des caricatures. » Or, celui qui s'était exprimé si crûment, c'était précisément l'auteur de l'article paru dans le *Globe*, à la date du 8 juillet. Vigny dut se trouver froissé

de trouver sous la plume de Hugo cette sorte de référence.

Ce critique du *Globe*, si rigoureux pour *Cinq-Mars*, publiait, le 2 et le 9 janvier 1827, et il signait cette fois de son nom, une étude assez indépendante de ton, mais, par endroits, habilement élogieuse, sur le recueil complet des *Odes et Ballades*. Victor Hugo, extrêmement heureux d'avoir pour lui le suffrage des écrivains du *Globe*, hostiles jusqu'alors à tout son groupe, avait cherché, sur l'heure, à rencontrer le journaliste dont les louanges justes, délicates, lui étaient allées au cœur et, dès le lendemain, il voyait arriver chez lui un jeune homme de vingt-trois ans, qui s'appelait M. de Sainte-Beuve.

On connaît le récit que le critique a fait de cette première entrevue : « Mme Hugo me demanda, à brûle-pourpoint, de qui était donc l'article un peu sévère qui avait paru dans le *Globe* sur le *Cinq-Mars* de M. de Vigny : je confessai qu'il était de moi. » — Ni M. ni Mme Hugo ne laissèrent tomber un mot de reproche. — « Hugo, au milieu de ses remerciements et de ses éloges pour la façon dont j'avais apprécié son recueil, en prit occasion de m'exposer ses vues, etc. »

A la seconde visite, le jeune critique était

déjà converti à la doctrine poétique du novateur. Il fit vite un choix de ses propres vers, les soumit au maître ouvrier; les louanges qu'il en reçut achevèrent de le subjuguer. « J'étais conquis, dès ce jour, à la branche de l'école romantique dont il était le chef. » Déjà voisins rue de Vaugirard, Sainte-Beuve et Victor Hugo s'allèrent loger l'un et l'autre, au début de 1827, rue Notre-Dame-des-Champs, où ils habitèrent porte à porte. « On se vit tous les jours et deux fois par jour. » Sainte-Beuve prit aussitôt et il garda, pendant trois ans entiers, une attitude de séide. Devant la ferveur presque idolâtre de ce nouveau venu, qui rendait des services si précieux, qui faisait flèche, au bon moment, dans la conversation ou sur le prospectus de Gosselin, d'hyperboles admiratives, qui, de tant de façons, s'ingéniait à s'asservir, toutes les amitiés d'antan parurent froides, s'éclipsèrent.

Dans les premiers temps, il est vrai, rien ne parut changé. Le troisième volume des *Odes*, adressé par Victor Hugo à Vigny dans les derniers jours de 1826 (1), porte cette dédicace

(1) Il est, par anticipation, au millésime de 1827; mais l'annonce du *Journal de la librairie* est du 18 novembre 1826; à cette date, le livre était déjà chez Ladvocat, en vente.

manuscrite : « Au bon ami Alfred, au grand poète de Vigny. V. H. », et c'est ce ton affectueux que garde la correspondance pendant l'année 1827. Cette correspondance se réduit d'ailleurs à deux billets. Dans l'un et dans l'autre, Hugo invite Vigny à venir entendre *Cromwell*.

Le premier billet est du jeudi soir 8 février. Un aveu de Victor Hugo lui donne un intérêt particulier. « Notre pensée coïncide souvent, cher Alfred ; nos esprits se sont déjà maintes fois rencontrés autour de la même idée ; je vous aime, un peu à cause de cela. Vous savez que j'ai pris le XVIIe siècle où vous l'avez quitté et que j'ai fait du dernier mot de votre roman le premier de mon drame. Si donc vous n'êtes pas effrayé de faire plus ample connaissance avec mon *Protecteur*, venez lundi soir avant huit heures, rue du Cherche-Midi, n° 39. Vous y trouverez des amis bien heureux de vous embrasser et mon *Cromwell* bien désireux d'être *tête à tête* avec votre Richelieu. VICTOR. — Répondez-moi un mot de oui ou de non. » L'expression : « j'ai fait du dernier mot de votre roman le premier de mon drame » s'explique d'elle-même pour ceux qui ont présentes à l'esprit les dernières lignes de

Cinq-Mars : « Puisque ce Richelieu ne voulait que le pouvoir, que ne l'a-t-il donc pris tout entier? Je vais trouver un homme qui n'a pas encore paru et que je vois dominé par cette misérable ambition, mais je crois qu'il ira plus loin. Il se nomme Cromwell. »

Ce n'est pas la première fois qu'une idée de Vigny donnait le branle à l'imagination de Victor Hugo. Rappelons-nous la lettre du 29 décembre 1824, qui semble amplifier le mot de Mirabeau au sujet de Chamfort : « Il y a profit à frotter cette tête électrique. » Et rapprochons des effusions de gratitude de Hugo cette déclaration de Gaspard de Pons, perdue, avec bien d'autres réflexions qui ont leur prix, dans le fatras des *Adieux poétiques* : « Je ne dirai ni en vers ni en prose qu'Alfred de Vigny soit le premier de nos écrivains dans un sens absolu ; mais qu'il en soit (ou plutôt qu'il en fût, car malheureusement il est peut-être plus juste en ce cas de parler au passé), qu'il en fût donc le premier par l'imagination, c'est ce que je dirai toujours en prose comme en vers, moi qui ai jadis assisté aux bouillonnements si riches de cette imagination dans toute la force, dans toute la plénitude de son effervescence. »

Il y aurait lieu de déterminer et de doser

exactement les échanges littéraires de Vigny et Hugo ; on voit le chapitre à écrire : j'en donne seulement l'indication.

Au nombre des amis qui devaient être « heureux » d'embrasser M. de Vigny à la soirée du 12 février, Hugo ne comptait pas sans doute Sainte-Beuve. Nous savons qu'il l'avait aussi convoqué ; le billet d'invitation qu'il lui adressa a été publié ; ce billet mérite d'être rapproché de celui que l'on vient de lire. « Je communiquais, l'autre matin, à M. de Sainte-Beuve quelques vers de mon *Cromwell*. S'il avait quelque velléité d'en entendre davantage, il n'a qu'à venir lundi soir, *avant huit heures*, chez mon beau-père, rue du Cherche-Midi, hôtel des Conseils de guerre. Tout le monde sera charmé de le voir, moi surtout. Il est du nombre des auditeurs que je choisirais toujours, parce que j'aime à les écouter. Son bien dévoué, VICTOR HUGO. — Une ligne de réponse, s'il vous plaît (1). » Le lundi, 12 février, on lut les trois premiers actes.

Six semaines après, le 22 mars 1827, Victor Hugo priait Alfred de Vigny de venir entendre la fin du drame : « Ma commission a-t-elle été

(1) *Correspondance de Victor Hugo*, t. I, p. 261.

faite ? Gaspard vous a-t-il dit que je commençais les deux autres actes lundi à sept heures et demie précises ? Mme de Vigny se portera-t-elle assez bien pour affronter trois heures d'ennui et de cohue ? Voilà bien des questions, mon Alfred le Grand. Il n'y a que mon amitié pour vous qui n'en soit pas une. VICTOR. — Ce jeudi soir 22 mars (1). »

C'est entre ces deux séances de lecture que Sainte-Beuve se décida à mettre sous les yeux de Victor Hugo un certain nombre de pièces du futur recueil de Joseph Delorme. La réponse très empressée de l'auteur des *Odes et Ballades* a été publiée : elle en valait la peine. « Venez vite, Monsieur, que je vous remercie des beaux vers dont vous me faites le confident. Je vous avais deviné — moins peut-être à vos articles si remarquables d'ailleurs qu'à votre conversation et à votre regard — pour un poète. Souffrez donc que je sois un peu fier de ma pénétration et que je me félicite d'avoir pressenti un talent d'un ordre aussi élevé. Venez, de grâce, j'ai mille choses à vous dire et faites-moi savoir où je pourrais vous trouver. Votre ami. V. H. (2). »

(1) Lettre inédite.
(2) *Correspondance de Victor Hugo*, t. I, p. 262.

Il est permis de supposer que les premières politesses échangées entre Vigny et Sainte-Beuve — et j'entends bien que la confidence, au sujet de l'article du *Globe*, est restée le secret de M. et Mme Hugo, — furent plus réservées. Mais, quand même l'auteur de *Cinq-Mars* aurait eu ce sujet de rancune, comment n'eût-il pas désarmé, peu de temps après, devant des vers comme ceux de la pièce sur *le Cénacle* ?

Et toi, frappé d'abord d'un affront trop indigne,
Chantre des saints amours, divin et chaste cygne,
Qu'on osait rejeter,
Oh ! ne dérobe plus ton cou blanc sous ton aile,
Reprends ton vol et plane à la voûte éternelle,
Sans qu'on t'ait vu monter.

ou, mieux encore, devant des éloges en prose comme ceux des *Pensées* de Joseph Delorme ? « Le même secret appartient aux grands poètes qui sont aussi de grands peintres. Nous renvoyons ces incrédules à André Chénier, à Alfred de Vigny, à Victor Hugo. » Encadré de cette façon, l'Oronte le plus ombrageux n'eût plus eu sujet de se plaindre. M. de Vigny rendit à Joseph Delorme son admiration. Ces *Rayons jaunes*, qui avaient peu réussi et que l'auteur de l'article sur la *Camaraderie littéraire*, M. de

Latouche, avait voués au ridicule, il n'hésita pas à les louer. Ce fut même de sa part, dit Sainte-Beuve, une « effusion » ; et voilà le poète et le critique sur le pied d'amitié, mais avec des dispositions qui n'étaient pas des deux côtés, nous le verrons, également sincères.

*
* *

Au début de l'année 1828, ce n'est plus seulement Mme de Vigny qui est malade, c'est son mari. Il y avait sans doute un certain temps que les Hugo et les Vigny n'avaient échangé de visites ni de nouvelles. Cela semble indiqué par le premier mot d'un billet du 11 février : « Votre lettre, cher Alfred, me ravit et me désole. Quoi ! vous êtes deux qui vous portez mal, rue Miromesnil ? Je ne me porte pas très bien non plus : mes entrailles se tordent depuis huit jours d'une horrible façon. Cependant il faut que j'aille vous voir. J'ai besoin de vous donner les *Orientales* et le *Condamné ;* j'ai besoin que vous ne soyez pas fâché contre moi, que vous ne disiez pas : « Victor me néglige », parce que je vous admire et vous aime comme on n'aime ni n'admire. VICTOR (1). » Une vapeur

(1) Lettre inédite.

de jalousie, « une aile noire de corbeau », comme dit le sonnet shakespearien, a passé, cette fois, sur le ciel serein de l'amitié de Hugo et Vigny, et l'avenir nous inquiète.

Comme Hugo, et presque en même temps que lui, Vigny jugea qu'il avait acquis assez de talent et de notoriété pour s'attaquer à l'œuvre dramatique. Le succès qu'avaient fini par avoir les représentations des comédiens anglais à l'Odéon ou à Favart fit croire que l'heure était venue d'acclimater sur la scène française les chefs-d'œuvre de Shakespeare, traduits fidèlement. Dès la fin de l'année 1826, Émile Deschamps et Alfred de Vigny s'étaient associés « pour le *Roméo et Juliette* ». Deschamps avait donné les trois premiers actes, Vigny les deux derniers : l'ouvrage fut porté à la Comédie-Française, dont le baron Taylor, l'ancien camarade de régiment d'Alfred de Vigny, avait pris la direction.

Lue au comité en avril 1827, la pièce fut reçue « par acclamation » : c'est le mot d'Émile Deschamps. Elle ne fut pas jouée, malgré cet accueil enthousiaste. Il est probable qu'en attendant de voir ce *Roméo* sur le théâtre, les amis du cénacle en entendirent la lecture à quelque soirée chez les Deschamps. Vigny n'y

assistait pas. C'est par Victor Hugo, dans une lettre de 1828, sans mention ni de jour ni de mois, qu'il apprit l'effet produit par son ouvrage : « Acclamation, cher Alfred ! On ne pouvait moins pour votre *Roméo*, et malheur à qui entendrait sans acclamation la pièce de Shakespeare multipliée par la poésie d'Alfred et la poésie d'Émile. Votre Roméo est admirable, c'est le Roméo de William et cependant c'est le vôtre. Il fallait avoir autant de génie que le vieux poète pour le traduire ainsi (1). » En lisant aujourd'hui ces louanges plus que lyriques, on a, malgré soi, quelque doute sur leur absolue sincérité. On soupçonne, tout au moins, que Hugo tient lui-même en réserve une lecture pour les jours suivants, et l'on est tenté de rechercher, vaille que vaille, certain passage satirique, glissé par Latouche dans son compte rendu d'une séance de lecture de *Moïse* (2), à l'Abbaye-au-Bois : « Où étaient-ils,... ces poètes escortés en tout lieu de leur public privé, qui fournissent en ville l'ouvrage et le parterre, qui ne hasarderaient pas la récitation d'une ballade, la baga-

(1) Lettre inédite.
(2) C'est la tragédie de *Moïse*, de Chateaubriand.

telle d'une élégie, sans s'être assurés de leurs compères, sans avoir flanqué leur fauteuil de superlatifs à leur dévotion, espèce de basse obligée qui ronfle d'hémistiche en hémistiche, mélopée de flagorneries domestiques à laquelle ils ont dressé leur langue par une sorte d'enseignement mutuel ? » C'est l'excès de misanthropie après l'excès de complaisance.

Il faut sans doute rattacher à cette année 1828 une autre lettre qui n'a pas d'indication de date, si ce n'est ces deux mots bien vagues : « ce jeudi ». Elle nous révèle un fait littéraire nouveau. Alfred de Vigny, au moment de s'engager dans cette guerre dramatique, marquée par des événements, par des assauts, comme *Henri III*, *Othello*, *Hernani*, eut l'idée de fonder un syndicat d'auteurs. Il demanda à son ami Hugo un entretien pour étudier avec lui le plan de l'association. Hugo lui répondit : « Quand vous voudrez, chez qui vous voudrez, pour ce que vous voudrez. Nous causerons de ce projet qui me sourit tant que je ne puis me décider aux objections dont pourtant je vous entretiendrai afin que du moins, si nous entrons en campagne, nous ayons tout prévu, tout pesé, tout retourné d'avance. Ce serait cependant un grand bonheur que d'être mem-

bre de ce consulat de gloire et d'amitié, dont, à coup sûr, je ne serais pas le Bonaparte. » Le souvenir de Bonaparte indique bien que le terme de *consulat* ne doit pas s'entendre au sens latin du mot : il s'agit d'un pouvoir à trois têtes.

Quel était le troisième consul ? Quelques mois plus tard, après le succès de *Henri III et sa cour*, il aurait été sûrement question d'Alexandre Dumas, qui va, de 1830 à 1835, prendre la première place dans l'intimité de Vigny (les relations de théâtre et Mme Dorval en sont la cause). Mais, à la date présumée où se place la lettre, il est plus naturel de songer au collaborateur du *Roméo*, à Émile Deschamps. Qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre, Victor Hugo ne refuse pas nettement d'entrer dans la combinaison qui lui est offerte, mais il y semble peu porté. « En tous cas, que nous fassions un organe périodique ou que nous en restions (pour ne pas nous nuire) à nos publications individuelles, formons le bataillon carré, serrons les rangs. On tâche de nous entamer de toute manière, isolément par des flatteries qui dénigrent nos amis, en masse par des mitrailles d'injures et de bêtises. Sachons résister au miel et au vitriol. Nous sommes en plein

combat (1). » Ces dernières expressions trahissent encore le sentiment de rancune non apaisée qu'a laissé au poète la cabale d'*Amy Robsart*. La lettre se termine par une ligne qui en donne la date un peu flottante : « Je viens d'avoir une rixe avec la *Quotidienne* au sujet de votre *Roméo*. C'est une joie pour moi, cher Alfred. » Les journaux de 1828 gardent peut-être la trace de cette « rixe » ; je n'ai pas réussi à la retrouver.

Puisque le nom du *Roméo* se représente et qu'une fois de plus l'admiration de Hugo pour cet ouvrage disparu se fait jour, on ne trouvera pas mauvais que je rapporte ici l'opinion d'un autre romantique, Gaspard de Pons, cet ami, un peu « fou », qui s'est assez bien défini en disant « qu'il vendait parfois la sagesse » : « J'ai entendu de lui », écrit-il en parlant de l'auteur du *More de Venise*, « la traduction des deux derniers actes de *Roméo et Juliette* et j'y ai trouvé une œuvre tragique bien supérieure à la traduction complète du More (2) ».

Avec l'année 1829, la correspondance de Hugo et de Vigny reprend d'une façon très active. La première lettre est datée du 18 janvier. C'est encore un billet d'invitation, et très pro-

(1) Lettre inédite.
(2) Gaspard de Pons, *Adieux poétiques*, t. II, p. 246.

bablement il s'agit encore d'une lecture. « Si la santé de Mme Lydia vous permet de la quitter quelques heures, vous seriez bien aimable, cher et grand Alfred, de venir passer votre soirée de jeudi, rue Notre-Dame-des-Champs, n° 11. Vous y trouveriez Émile, Antony, David, Sainte-Beuve et l'ami entre les amis. A 8 heures, n'est-ce pas (1) ? » Il n'est pas à croire que Victor Hugo ait convoqué le groupe des intimes pour leur lire les *Orientales*, que le *Journal de la librairie* annonce, le samedi suivant, comme parues chez le libraire Gosselin. Mais peut-être avait-il à leur lire, dès ce moment-là, quelque fragment de son drame de *Marion Delorme* (2) ?

(1) Lettre inédite.

(2) Je sais bien que, d'après la préface de 1831, cette pièce, « représentée dix-huit mois après *Hernani* », fut faite seulement « trois mois » plus tôt. « Les deux drames ont été composés en 1829, *Marion Delorme* en juin, *Hernani* en septembre. » Et je sais bien encore que le manuscrit original de *Marion Delorme* porte l'indication : « Le premier acte a été commencé le 2 juin, etc. » Mais V. Hugo parle sans doute du drame sous sa forme définitive, et il y a eu, je pense, un premier travail antérieur, comme il y a eu, cela est sûr, différent du second, un premier titre que voici : *Un Drame sous Richelieu*. Qu'après le refus de *Marion Delorme* par la censure, V. Hugo, fouetté par la colère et talonné par la nécessité, ait improvisé en un mois le drame, tout lyrique et tout intime, d'*Hernani*, cela est vraisemblable. Mais, pour la pièce de *Marion Delorme*, avec ses parties de caractère purement littéraire, dont le détail très curieux exclut l'idée de vers improvisés, elle a dû être commencée avant le 2 juin, pas très longtemps après l'impression de *Cromwell*.

Nous n'avons pas de billet de convocation pour la lecture publique qui fut faite de *Marion Delorme*, le 10 juillet 1829. Mais une lettre du 16 juillet, dont il sera parlé plus loin avec détail, rappelle la présence de Vigny chez Victor Hugo le vendredi où fut faite cette lecture.

Nous n'avons pas non plus d'invitation écrite de Hugo à Vigny pour venir assister à la lecture de *Hernani ou l'honneur castillan*. Mais nous savons, par les mémoires douloureux, et parfois amers, du vieil Auguste Barbier, que M. de Vigny arriva le dernier, en habit de cérémonie, et qu'il s'esquiva le premier, après avoir donné à son ami une poignée de main sans compliments. Cette attitude réservée, ce silence un peu prudent, sont-ils inexplicables ? Vigny désespérait peut-être, dans la « cohue » et dans le brouhaha de tout cet auditoire, en partie inconnu de lui, de placer un seul mot qui ne parût fort au-dessous de l'enthousiasme général, « difficile à décrire ». Il montra du moins d'autres sentiments le jour de la représentation. On a cité le mot qu'il prononça au foyer des Français : « Aux fureurs littéraires qui m'agitent, je comprends les fureurs politiques de 93. »

De juillet à octobre 1829, les lettres de Hugo

à Vigny ne parlent que d'*Othello*. Le *Roméo et Juliette* de Deschamps et de Vigny, tout reçu qu'il était, n'avait pas été mis à l'étude ; le peu de succès d'un autre *Roméo*, porté à l'Odéon par Frédéric Soulié, dut faire écarter la version des deux poètes. Mais Taylor offrit à Vigny une compensation : il lui demanda *Othello*. La pièce fut bientôt écrite. Au milieu de juillet, Vigny invita ses amis à venir l'entendre chez lui, rue de Miromesnil. Victor Hugo lui répondit, le 16 : « Vous me faites une grande joie, cher Alfred, vous acquittez jour pour jour la lettre de change tirée sur vous vendredi passé ; mais vous me donnez de l'or pour des gros sous. Ma femme regrette bien d'être en pouvoir de petits enfants. Cependant *Othello*, Alfred, et Shakespeare, voilà une trinité de génies bien puissants et qui l'emporteront peut-être sur sa trinité d'enfants. Quant à moi, je serai au poste et, si vous permettez, avec un mien ami qui m'a supplié de le mener à cette belle soirée. Il y a longtemps qu'il vous admire et il voudrait bien que le voile tombât et entrer dans le sanctuaire pour entendre la voix. *Vocem dei*. VICTOR (1). »

(1) Lettre inédite.

Parmi les auditeurs de Vigny, à cette soirée, se trouvait Alfred de Musset, qui servait déjà comme volontaire dans l'armée romantique et que l'ancien officier de la Maison Rouge avait commandé de service comme un autre mousquetaire, en l'appelant : *Bon soldat.* A quelque temps de là, Musset priait son ancien de venir, à son tour, entendre quelque conte *d'Espagne et d'Italie*, et il mettait, à rappeler le bon office rendu par lui, sa grâce habituelle. Il aimait Alfred de Vigny ; il le traita toujours avec une élégante déférence. Il était resté ébloui de l'exquise beauté de deux jeunes Anglaises, avec lesquelles il avait jasé tout un soir, chez le mari de Lydia Bunbury ; il lui en reparlait, dans une de ses lettres, tout à fait finement, en amoureux de *Comme il vous plaira* ou du *Songe d'une nuit d'été.*

La pièce de Vigny fut mise à l'étude pour être jouée en octobre. Hugo voulut assister à la répétition générale. Il s'y présenta même un jour trop tôt, le 22 octobre, et fut averti de revenir le lendemain, mais muni d'un laissez-passer de l'auteur. « Envoyez-le-moi, je vous prie, en temps utile, écrivait-il à Vigny, et de façon à ce qu'il serve à mon beau-père. » Il ajoutait : « On cherche à nous désunir, mais je vous

prouverai le jour d'*Othello* que je suis plus que jamais votre bon et dévoué ami. VICTOR. — Ce mercredi. Je suis borgne et presque aveugle : ne travaillez pas la nuit (1). »

La représentation fut ce que l'on sait. Le parti classique essaya de faire obstacle au succès : certaines expressions furent soulignées, au passage, comme plaisantes ; la romance du *Saule*, le croirait-on ? fut sur le point de causer un grand désarroi. Mais les applaudissements de la fin, plus vigoureux que les murmures, et la manifestation flatteuse qui accueillit le nom de l'auteur, sauvèrent tout. Alfred de Vigny resta persuadé que la soirée d'*Othello* était une soirée historique : six jours plus tard, dans sa « préface en forme de lettre (2) », il l'appelait pompeusement son « 24 octobre ».

Victor Hugo se vanta d'avoir assuré le gain de la bataille. Il écrivit à Sainte-Beuve : « *Othello* a réussi, non avec fureur, mais autant qu'il le pouvait et grâce à nous. Ma conduite en cette occasion a tout à fait ramené Alfred de Vigny et nos Shakespeariens. » L'expression « autant qu'il le pouvait » n'est nullement une restriction sur le mérite de l'ouvrage ; elle veut dire

(1) Lettre inédite.
(2) Lettre à lord***.

que le moment, pour donner au théâtre un ouvrage romantique, imité ou original, était assez mal choisi, au lendemain de l'article-pamphlet sur la *Camaraderie littéraire,* après la double défection de « misérables (1) », comme ce Latouche et ce Janin. Deux ans plus tard, Victor Hugo reviendra sur ce sujet, en répondant à une lettre du même Sainte-Beuve, qui lui demandait une loge pour Mme Allart. Évidemment, dans sa lettre que l'on n'a pas, Sainte-Beuve avait fait son métier de flatteur et il l'avait fait aux dépens de Vigny. On en jugera par la réponse : « Le *gentilhomme* » — le mot est souligné — « devient, en effet, fabuleux : mais que voulez-vous ? Il faut le plaindre encore plus que le blâmer. Il sera bien ravi si *le Roi s'amuse* fait fiasco. C'est ainsi qu'il me paye les applaudissements frénétiques d'*Othello.* Vous, vous êtes toujours le grand poète et le bon ami (2) ». (Lettre du 13 novembre 1832.) Nous savons, et par Sainte-Beuve lui-même, à quoi nous en tenir sur sa bonne amitié à l'égard de Hugo (3).

(1) L'expression est de Victor Hugo. *Correspondance,* t. I, p. 916.

(2) *Correspondance,* t. I, p. 293.

(3) Faut-il rappeler le *Livre d'Amour ?* Notons, en passant, que Mme Allart est une des cinq personnes à qui cet ouvrage fut envoyé, quand l'auteur en eut détruit l'édition, sauf cependant une vingtaine d'exemplaires.

Et le voici, dans ses allées et venues de Hugo à Vigny, surpris en flagrant délit, sinon de calomnie, tout au moins de bas commérage. Assurément, si l'amitié des deux poètes s'est fêlée, le critique insinuant, insidieux, soufflant le chaud, soufflant le froid, y est pour quelque chose (1).

Et l'on a bien le droit de rapprocher d'une telle attitude ce retour sur soi que faisait l'auteur du *Journal intime*, à la fin de l'année 1831 : « 31 décembre, minuit. L'année est écoulée. — Je rends grâces au ciel qui a fait qu'elle se soit passée comme les autres, sans que rien ait altéré l'indépendance de mon caractère et le sauvage bonheur de ma vie. Je n'ai fait de mal à personne. Je n'ai pas écrit une ligne contre ma conscience, ni contre aucun être vivant ; cette année a été inoffensive comme les autres années de ma vie. »

*
* *

A proprement parler, il n'y eut pas, entre Hugo et Vigny, de rupture complète. Après

(1) La publication récente de la correspondance de Sainte-Beuve et de Victor Hugo dans la *Revue de Paris* a confirmé l'interprétation que j'avais donnée, page 214, lignes 10 et suivantes

1830, le comte de Vigny s'éloigna peu à peu. Ce ne fut pas au lendemain même de *Hernani*, si l'on en juge par une lettre de Hugo, écrite quinze mois après la soirée triomphale. On répétait à l'Odéon la *Maréchale d'Ancre ;* aux approches de la première, Victor Hugo sollicitait ainsi l'auteur : « Pouvez-vous, mon ami, disposer, en ma faveur, de deux places dans une loge quelconque pour une dame folle de vous, poétiquement s'entend ? Avez-vous aussi une stalle pour Sainte-Beuve, qui a perdu la sienne dans la bagarre ? C'est, tout autour de moi, une soif de vous applaudir dont il faut bien que je vous importune un peu. A vous de tout cœur et de toutes mains (1). » Il n'y a pas un mot, dans ce billet, qui fasse croire à une brouille.

Alfred de Vigny se trouva-t-il donc offensé du succès de *Marion Delorme*, « moindre », au dire de Sainte-Beuve, que celui de *Hernani* ? Prit-il ombrage de la pièce *le Roi s'amuse*, interdite le lendemain de la première représentation ? La vogue populaire de *Lucrèce Borgia* lui fit-elle envie ? On ne peut pas le démontrer, ni prouver le contraire. Que les conditions de la bataille, au théâtre, aient fait des

(1) Lettre inédite.

deux amis deux rivaux, presque deux adversaires, cela n'est pas invraisemblable et cela peut bien s'expliquer : l'ennemi de la veille est abattu ; les romantiques victorieux se querellent les uns les autres. Alexandre Dumas, par exemple, se séparera bruyamment de Hugo. Or Dumas et Vigny ont lié amitié ; ils sont devenus frères d'armes. Aux répétitions des drames de Dumas, c'est Vigny qui, son crayon d'or à la main, sur le manuscrit de l'auteur, note tous les détails qui appellent une retouche : « Je me fie bien plus à votre goût qu'au mien même... vous jugerez en dernier ressort... Vous me donnerez ainsi qu'aux acteurs tous les conseils que vous croirez nécessaires au bien de votre fils adoptif (1). » Il s'agit d'*Antony*. Et, en retour, Dumas critique, au profit de Vigny, les passages qui « font longueur » dans le drame de la *Maréchale d'Ancre*. Ce sont là des services effectifs, préférables aux compliments. Ce sont aussi façons d'être et d'agir de gens qu'un succès d'ami n'afflige pas, qui le voudraient plus grand encore. Brouillé avec Dumas, Hugo a fort bien pu en vouloir à Vigny d'être, à ce degré, son intime.

(1) Lettre inédite de Dumas à Vigny (*passim*).

Vigny n'est pas jaloux d'Alexandre Dumas ; il ne l'est pas non plus de Lamartine. Le *Journal intime* nous en fournit deux fois la preuve ; les *Souvenirs personnels* du généreux auteur de *Jocelyn* et des *Méditations* nous le disent également. Serait-ce que Vigny avait de lui-même une assez haute idée pour se croire au-dessus de Lamartine, autant que de Dumas ? Ses yeux n'étaient-ils offusqués que d'une gloire au monde ? Admettons-le et tenons pour des vérités les insinuations de Sainte-Beuve ; mais, dans ce cas, rappelons-nous également ce que le même Sainte-Beuve a écrit, pas beaucoup plus tard, sur les secrets sentiments de Hugo devant un succès de Vigny, sur son émulation fiévreuse. *Chatterton* va aux nues ; Mme Dorval, après avoir enchanté un public d'élite, en 1833, avec l'audacieux proverbe : *Quitte pour la peur*, vient de faire une merveille du rôle de Kitty Bell ; le succès de la première représentation, le 12 juin 1835, a pris des formes de délire : on embrassait l'auteur « en pleurant » au foyer des Français. Voici ce que consigne Sainte-Beuve, en *a parte*, dans ses *Mémoires* inédits : « Hugo doit être singulièrement excité au drame qu'il achève en ce moment, et le quatrième acte, où il était, quand *Chatterton* a paru, en

sortira éperonné jusqu'au sang. » Rivalité heureuse, dira-t-on ; voyons ce qui en résulte. Le 28 avril, deux mois seulement après cette première de *Chatterton*, réellement à sensation, Vigny verra son interprète, sa maîtresse, Mme Dorval, abandonner sa pièce pour créer *Angelo*, où Victor Hugo a eu l'adresse de lui ménager une rencontre, un duel de passion, avec Mlle Mars. Dans ces rivalités de gloire, évidemment, il n'y a ni amour ni amitié qui tienne.

L'évolution politique de Victor Hugo n'est-elle donc pour rien dans la réserve de Vigny ? S'il est vrai que, de 1828 à 1830, sous l'influence de Hugo, Sainte-Beuve se soit départi de son dogmatisme philosophique pour incliner au mysticisme religieux, de son libéralisme girondin pour se laisser à demi convertir au loyalisme monarchique, on peut dire que Victor Hugo, pendant ce temps-là, fit autant de chemin, peut-être plus, en sens contraire. Ses démêlés avec la censure, en 1829, lui ont laissé assez de rancune pour que la chute des Bourbons lui paraisse justifiée. L'idée qu'il a voulu faire une révolution littéraire le dispose à s'accommoder de la révolution politique accomplie. On sait ce qu'il écrivait à Lamartine : « Les révolutions, comme les loups, ne se man-

gent pas. » Deux ans se passent. Les journées de juin 1832 amènent l'état de siège. On peut craindre une « réaction sanglante », dit Sainte-Beuve, cherchant chez ses amis des adhésions pour protester dans le *National*, dont il est rédacteur, contre les atteintes que le pouvoir exécutif veut porter à la liberté. Hugo répond : « Je signerai tout ce que vous voudrez, à la barbe de l'état de siège (1). » Et, peu après, pour s'assurer l'appui du *National* dans le procès qu'il veut intenter au ministère au sujet de l'interdiction du *Roi s'amuse*, Victor Hugo reprend avec Armand Carrel des relations quelque peu ébauchées en 1830. Mais, à la date de *Hernani*, l'intérêt littéraire seul les rapprochait ; à la date du *Roi s'amuse*, ils s'entendraient, à peu de chose près, en politique même.

Il en est de Vigny tout autrement. De 1814 à 1830, il a servi les Bourbons, sans les célébrer, sans attendre grand'chose d'eux, sans en rien obtenir : « J'ai été fidèle au Roi Bourbon, dit-il dans ses *Mémoires* inédits, comme une honnête femme l'est à son mari, sans amour. » Lorsque la branche aînée vient à tomber, il se croit libre. « Je regarde, dit le *Journal d'un poète*, et

(1) *Correspondance de Victor Hugo*, t. I, p. 289.

j'attends, dévoué seulement au pays dorénavant. » Il s'abuse lui-même sur ses dispositions. Par tradition d'honneur, « de sacrifice », ou, comme il dit encore, « d'aveuglement », il s'interdira de faire un pas vers la branche cadette. Avec une obstination, d'ailleurs désabusée, chagrine, rechignée et presque hostile, il ne se défera jamais, « vis-à-vis d'une race ingrate et dégénérée », de ce qu'il nomme amèrement sa « constance de lévrier (1) ».

C'est donc bien, en partie, la révolution de 1830 qui, selon l'expression de Sainte-Beuve lui-même, « rompant brusquement le concert poétique », sépara les uns des autres tous ces porteurs de lyres, depuis quelque temps moins unis. « Le flot politique, dit-il encore, vint... délier ce qui déjà s'écartait. » Cela est vrai en général, et vrai, en particulier, pour Hugo et Vigny. Le *gentilhomme*, — c'est le mot que Hugo, avec Sainte-Beuve (2), tournait en sobriquet peu bienveillant, — reporte ses yeux en arrière, ou, plus exactement, se fixe, comme un terme, sur un point de la route et dit : j'at-

(1) *Mémoires inédits.*

(2) Le mot est repris, ou l'idée tout au moins, dans une lettre de David d'Angers à Pavie, en 1832, après la publication de *Stello*. A cette date, qui entend la cloche de David d'Angers entend le son de Sainte-Beuve.

tendrai que ce qui a passé revienne. Au contraire, dès 1833, Victor Hugo écrit à son ami Victor Pavie, qui s'est attardé, lui aussi : « Je tomberai peut-être en chemin, mais je tomberai en avant (1). »

Dès 1840, Victor Hugo et Vigny se rapprochent, semble-t-il, grâce à l'entremise d'Émile Deschamps qui fut, en matière d'amitié, comme l'envers de Sainte-Beuve. La réconciliation est attestée par ce billet d'Alfred de Vigny dont je dois à M. Paul Meurice la communication : « Je ne veux pas attendre qu'Émile vous rende mes remerciements en retour de ce bel envoi qu'il m'apporte de votre part, Victor, et qui me rappelle le temps, trop éloigné, de notre amitié de première jeunesse et de nos échanges de première poésie. Je vais ranger votre livre parmi les plus rares de ma bibliothèque, et votre écriture, si rare aussi, parmi les choses les plus précieuses que je possède. ALFRED DE VIGNY. 27 décembre 1840. Dimanche (2). »

Lorsque les Hugo souffriront, non pas de leurs plus grandes douleurs, mais seulement de graves inquiétudes, comme à la maladie d'un de leurs fils, Alfred de Vigny prendra sa

(1) *Correspondance de Victor Hugo.*
(2) Lettre inédite d'Alfred de Vigny.

part de leurs tourments. Une lettre de Mme Hugo remercie M. de Vigny de s'être préoccupé de la santé de François-Victor, « de notre cher enfant au moment où il était bien malade. » Par la faute d'un domestique, elle avait pu croire à son oubli, à son indifférence en cette occasion ; elle est heureuse de l'explication venue du fond de l'Angoumois : « Il me semble, dit-elle, que nous avons retrouvé un ami qu'il nous eût été pénible de croire refroidi (1). »

Mais c'est le jour où la mort entre dans la maison que s'opère, en fait d'amitiés, comme sous le battage du fléau, la séparation du grain et de la balle. Dans une lettre à Victor Pavie où il mêle sans délicatesse toute sorte de souvenirs et ne trouve pour regretter Léopoldine Hugo, noyée à Villequier, que cette expression d'attendrissement sur lui-même : « Le plus innocent témoin de ce bonheur passé vient de disparaître et de s'engloutir », Sainte-Beuve énumère tous les griefs de vanité blessée qu'il garde contre ce malheureux père, dans la maison duquel il a tant fréquenté, et il conclut ainsi : « Pourquoi y retournerais-je après cet affreux malheur ? » On demeure effrayé de cette

(1) Lettre inédite de Mme Hugo à M. de Vigny.

sécheresse de pédant. Après cette lettre, il convient de rappeler celle qu'Alfred de Vigny écrivit à Victor Hugo et que M. de Spœlberch de Lovenjoul a recueillie et publiée (1) : « Si les larmes vous ont permis de lire les noms de vos anciens amis, Victor, vous avez vu le mien à votre porte en revenant à Paris. Devant de telles infortunes toute parole est faible ou cruelle. Tout ce qu'on peut dire est trop pour le cœur que l'on déchire ou trop peu devant l'horreur de l'événement. Si je vous avais vu, je ne vous aurais pas parlé ; mais ma main qui signa votre contrat de mariage aurait serré la vôtre, comme lorsque nous avions dix-huit ans, quand nous allions ensemble regarder le jardin de celle qui devait être votre compagne et dont vous seul pouvez à présent apaiser la douleur. »

Les lettres vont cesser ou à peu près. En 1832, un seul billet de recommandation pour M. Bernard Chevalier, un courtier littéraire (2).

(1) Cette lettre, du 30 novembre 1843, avait été copiée dans une vente d'autographes par l'auteur des *Lundis d'un chercheur* qui l'a, le premier, fait connaître. Elle appartient à M. Paul Meurice.

(2) Le post-scriptum de cette lettre offre, seul, de l'intérêt : « Adieu, je ne vous vois plus par l'excellente raison que les aveugles ne voient plus personne. Mais vous savez que je vous aime toujours. » La lettre est du 31 mars ou du 31 mai ; le mot désignant le mois est peu lisible.

Puis dix ans d'interruption, ce qui ne signifie pas d'inimitié. En effet, en 1844, quand Sainte-Beuve se présente à l'Académie pour la première fois et qu'il échoue, il apprend et il note, avec une stupeur qui n'est pas sans nous divertir, cet épisode de la lutte : « La voix obstinée à M. de Vigny qui m'a opposé son veto jusqu'à la fin a été celle de Victor Hugo ; lui-même a proclamé son vote hautement ; voilà, cher ami, où nous en sommes venus (1). »

A cette date, l'affection de Hugo et de Vigny a repris son caractère de tendresse : on peut s'en assurer par ce billet d'Alfred de Vigny, que M. Paul Meurice a bien voulu me communiquer : « J'irai vous voir dimanche soir, cher ami ; si vous avez quelque affaire, écrivez-moi d'ici là et je prendrai un autre jour. J'ai été encore garde-malade depuis que je ne vous ai vu ; cela m'a douloureusement retenu chez moi. Le voyage de la place Royale sera pour moi comme une douce fête du cœur et de l'esprit. Tout à vous, cher Victor. ALFRED DE VIGNY. 15 mai 1845, mercredi. »

Quand Vigny fut nommé académicien en 1845, le 8 mai, Victor Hugo lui apprit le succès

(1) Lettre citée par Victor Pavie et à lui adressée en 1844.

par ce billet que l'on a publié : « Je vous écris sur le papier même du scrutin. Vous êtes nommé à vingt voix au premier tour. Je vous félicite et je nous félicite. *Ex imo corde.* VICTOR (1). » Et il lui écrivit encore, le matin de la réception, le 26 février 1846, ce billet inédit : « Est-il encore temps, cher Alfred? Pouvez-vous introduire à l'Académie aujourd'hui une femme charmante et un bon et spirituel ami qui veulent vous entendre, c'est-à-dire vous applaudir ? Vous me rendrez heureux. A vous. VICTOR H. »

C'est sur ce billet amical, caressant, comme ceux de la vingtième année, que se clôt la série des lettres de Hugo à Alfred de Vigny. Appelés désormais, par la fonction académique, à se rencontrer, même sans le vouloir, à la séance hebdomadaire, il est très naturel que les deux *immortels*, à dater de ce jour, aient jugé inutile de s'écrire. Mais il est bon de savoir et de dire que la correspondance de Vigny avec Mme Hugo ne cessa point avant l'exil.

Il ne paraît pas que, de 1852 à 1863, Victor Hugo, ou sa femme, ou aucun des siens ait conservé de relations épistolaires, ou autres, avec le comte de Vigny. On sait que l'obstiné

(1) *Correspondance de Victor Hugo.*

légitimiste s'était rapproché du prince-Président et l'on sait aussi toutes les raisons de ce rapprochement. Lamartine, qui les a indiquées avec beaucoup de pénétration dans ses *Souvenirs personnels*, ajoute, en manière de conclusion : « Il se déclara impérialiste modéré : cela ne l'empêcha pas de me voir et cela ne m'empêcha pas de l'aimer. » Les proscrits de Jersey et de Guernesey furent moins indulgents, s'il est vrai qu'une opinion s'exprime aussi par le silence.

LES ORIGINES LITTÉRAIRES

D'ALFRED DE VIGNY

Étudier les origines littéraires d'Alfred de Vigny, ce serait, s'il était possible, indiquer avec précision par où l'auteur de *Moïse*, du *Déluge*, d'*Eloa*, de la *Colère de Samson* rappelle d'autres écrivains, français ou étrangers. En quoi le « moraliste épique » — c'est ainsi que lui-même se définissait — fut-il de son époque ? En quoi diffère-t-il des poètes, ses devanciers ? Que doit-il à des maîtres comme Chateaubriand, comme Milton, comme Byron ? Jusqu'à quel point a-t-il subi et secoué le joug de ces puissants esprits ? Encore qu'il ait été leur tributaire, n'est-il pas de leur lignée plutôt que de leur suite ? Et la critique actuelle, après avoir démêlé les influences dont il se laissa

pénétrer, après avoir noté jusqu'aux emprunts dont son œuvre n'est pas exempte, n'a-t-elle pas le droit de voir en lui un créateur de poésie ?

I

Il est utile tout d'abord de déterminer le moment où Alfred de Vigny commença à faire des vers. Les indications qu'il a pris soin de nous donner, à ce sujet, de fort bonne heure, c'est-à-dire dès l'édition de 1829, reportent la composition de ses deux premiers ouvrages, *Symetha* et la *Dryade*, à l'année 1815. Le mousquetaire des compagnies rouges entrait, à ce moment, dans la Garde royale, et il avait dix-huit ans. Sainte-Beuve, sans plus de façons, déclare cette date fausse (1). Selon lui, le poème qui a pour titre *Helena* ne peut pas avoir été imaginé avant l'année 1821, et la *Dryade* et *Symetha* et le *Bain d'une dame romaine*, toutes pièces de moindre étendue, mais plus achevées que n'est ce long ouvrage, ne sauraient l'avoir précédé. Sainte-Beuve accuse Vigny d'avoir antidaté ces

(1) Article publié par Sainte-Beuve, dans la *Revue des Deux Mondes* (16 avril 1864) et réédité dans les *Nouveaux Lundis*.

idylles dans le goût antique, ne voulant être soupçonné « de s'être inspiré directement d'André Chénier, dont les poésies avaient été données par M. de Latouche en 1819 ». Mais, emporté évidemment par le désir de surprendre le poète secret en flagrant délit de « coquetterie », Sainte-Beuve s'est montré moins scrupuleux dans ses informations qu'il n'avait coutume de l'être, et l'on peut relever à sa charge plus d'une erreur.

Avant tout, lorsqu'on se mêle d'épiloguer sur les dates, il ne faut pas soi-même en introduire d'inexactes, et Sainte-Beuve ne s'est pas préservé de cette faute-là. Il écrit : « Dans le poème du *Trappiste*, publié en 1823 au bénéfice des trappistes d'Espagne, il fit acte de poète royaliste au moment où il se croyait près de faire acte de soldat en faveur de la même cause, celle de la légitimité espagnole. » On ne prévoyait pas la guerre d'Espagne quand le *Trappiste* fut écrit. La date de 1823, alléguée et interprétée par Sainte-Beuve, est celle d'une réédition du poème ; le *Trapiste (sic)* avait été imprimé, pour la première fois, au mois de juillet 1822. Il fut inspiré à Alfred de Vigny par un article du *Journal des Débats* qui rendait compte, à une semaine de distance, de la jour-

née équivoque du 7 juillet, où la garde royale espagnole, désavouée par Ferdinand sous la pression du parti libéral et forcée de s'évader de Madrid pour ne pas être désarmée au profit de l'émeute, put se considérer comme trahie. La guerre d'Espagne fut déclarée six mois plus tard, à l'instigation de Chateaubriand, entré au ministère le 27 décembre 1822 ; c'est à la fin du mois de janvier 1823 que l'ambassadeur de France à Madrid fut rappelé et qu'une expédition armée parut indispensable. Voilà déjà un point sur lequel on peut rejeter ce qu'a avancé Sainte-Beuve.

Voyons ses autres assertions. Pourquoi le poème d'*Helena* ne saurait-il être antérieur à l'année 1821 ? Sainte-Beuve ne donne pas ses raisons, mais on les devine. La révolution grecque n'éclata, dans les principales provinces de la Turquie, qu'au mois de mars de cette année, et la prise d'Athènes, sur laquelle le poème s'achève, n'eut lieu que huit mois après. Il semble bien probable qu'un ouvrage, fût-il en vers, où les Grecs s'emparent d'Athènes, est postérieur à cet événement. Il serait facile pourtant de pousser ce raisonnement à l'absurde. La forteresse de l'Acropole ne tomba entre les mains des Grecs, par capitulation, que sept mois

après leur entrée dans la ville, c'est-à-dire le 30 juin 1822. Or le poème d'*Helena* nous montre l'Acropole prise : les Turcs en ont été chassés ; quelques Juifs, craignant « les vaincus non moins que les vainqueurs », se sont réfugiés, chargés d'objets provenant du pillage, dans une mosquée « au front blanc » qui est bâtie « au coin » du Parthénon en ruines. Faut-il en conclure que le poème d'*Helena* est postérieur à la prise de l'Acropole ? La fausse logique dit oui, les faits disent non : *Helena* avait paru, avec quelques autres poèmes, au mois de mars 1822.

Et le bon sens ne dit-il pas aussi que les ouvrages d'imagination où les Grecs se trouvent en lutte avec leurs oppresseurs n'ont pas attendu l'insurrection de 1821 pour se produire ? Les turqueries de lord Byron et ses élans lyriques sur la Grèce, si admirés dès leur apparition, sont d'une date antérieure. La dernière de ses Orientales, et l'une des meilleures, semble-t-il, le *Siège de Corinthe*, fut publiée en 1816, et, si l'on constate que le poème d'*Helena* s'en inspire, à n'en pas douter, ce ne sera pas être trop aventureux que de dire à propos du texte byronien : voilà l'événement qui suggéra à Vigny son ouvrage. Qu'en 1822, à la veille

de l'impression, l'auteur des aventures singulières d'*Helena* ait repris son récit pour raviver quelques couleurs et peut-être pour allonger ou étoffer sa trame, cela est explicable et excusable assurément ; mais il est bien permis de supposer aussi que le poème a été entrepris et en partie exécuté deux ou trois ans plus tôt. Pourquoi le supposer, quand nous avons le témoignage de Vigny ? Dans le *Journal d'un Poète*, page 278, il dit formellement : « *Helena* est un essai fait à dix-neuf ans. » A ce compte, l'ouvrage serait de 1816, c'est-à-dire qu'il aurait précédé de peu le *Bain d'une dame romaine* et qu'il aurait suivi de près et la *Dryade* et *Symetha*. Y a-t-il rien qui s'y oppose ? La supériorité des petites pièces sur le poème ? Est-elle donc si marquée ? Qu'on ne rapproche pas les deux idylles des parties les plus faibles de ce roman versifié, diffus sans doute et quelque peu obscur, mais qu'on les compare aux bons endroits de l'ouvrage, au symbole des âmes sœurs, aux stances chantées par la jeune Grecque, à ce tableau déjà majestueux des grands bœufs combattant contre un loup noir dans un marais ; on sera d'avis que l'ambitieuse composition, manquée dans son ensemble, présente, par fragments et à travers tous ses défauts, des

qualités de grâce et d'harmonie heureuses : œuvre d'adolescent bien doué, ni plus ni moins que ces cuadros de chevalet dont Sainte-Beuve a peut-être, pour la circonstance, exagéré la perfection.

Mais Alfred de Vigny, pour pasticher l'idylle antique, avait-il tant besoin que l'édition de M. de Latouche eût paru ? André Chénier était-il demeuré inédit jusqu'à cette publication ? Sans parler des vers politiques, imprimés du vivant du poète, la *Décade philosophique* n'avait-elle pas produit au jour, depuis vingt-cinq ans, l'élégie de la *Jeune Captive* ? Le *Mercure* n'avait-il pas donné, en 1801, la *Jeune Tarentine* ? Chateaubriand, dans le *Génie du Christianisme*, n'avait-il pas défini à merveille cette poésie « échappée à un poète grec » et n'en avait-il pas fait admirer à ses innombrables lecteurs de topiques exemples ? Millevoye n'avait-il pas tenu les manuscrits d'André Chénier entre ses mains ? N'avait-il pas un peu pillé, mais, ce qui doit servir à l'excuser, cité presque en entier l'*Aveugle* ? N'avait-il pas laissé deviner le secret de ce talent mystérieux par des imitations, atténuées assurément, mais néanmoins révélatrices ? Et Millevoye lui-même, sans Chénier, n'aurait-il pas pres-

que suffi pour expliquer, chez Vigny débutant, les esquisses latines et grecques ? N'avait-il pas, dans ses traductions de Virgile, de Simonide, d'Anacréon, de Théocrite, exécuté plusieurs calques exacts et très capables d'inspirer, de guider, d'affermir un « *poète mineur* (1) », en attendant qu'il volât de ses ailes ?

J'indiquerai plus loin, dans le détail, ce que Vigny a hérité de Millevoye ; je n'en ai retenu ici que ce qui m'a paru intéresser le problème des dates. Si Sainte-Beuve s'est trompé sur celle du *Trappiste*, et si, au contraire, Alfred de Vigny, — le seul sans doute à bien savoir où et quand il a mis au jour chacun de ses poèmes, — se trouve, en fin de compte, avoir daté exactement tous ceux dont la date peut être vérifiée, il sera légitime, en attendant une preuve contraire, d'accorder à Vigny toute créance à ce sujet et de laisser pour compte à Sainte-Beuve ses soupçons. Voici, par exemple, la *Femme adultère*. L'année indiquée par l'auteur est 1819. Cette indication ne paraîtra pas discutable à ceux qui voudront bien s'assurer que certains détails de la pièce de Vigny, et vraisemblablement l'idée du sujet même,

(1) Le jeu de mots est de Byron ; c'est à lui-même qu'il l'applique.

lui ont été suggérés par un article de critique d'art d'Étienne Delécluze, publié précisément en 1819, dans le *Lycée Français* (1). Voici le poème d'*Eloa*. Il ne fut édité chez Boulland qu'en 1824 ; mais l'indication fournie par l'auteur, « Écrit dans les Vosges en 1823, » nous donne bien encore la vraie date : « J'écrivis une partie d'*Eloa* à Strasbourg. Elle traversa avec moi la France, tandis qu'étant un jeune capitaine blond je marchais à la tête de ma compagnie, et je la portais en moi, ne sachant où poser ma tête pour l'ouvrir et en faire sortir cette petite déesse tout armée dont la vue intérieure me ravissait. Je fus malade à Bordeaux et je prolongeai ma convalescence pour avoir le temps d'achever mon poème... » Ces lignes inédites sont empruntées à un *portrait intérieur* de Vigny par lui-même. Cette image, toute morale, le poète l'avait tracée pour l'opposer à un portrait que Sainte-Beuve avait déjà donné de lui, en

(1) Le *Lycée Français*, où Victor Hugo fit imprimer la *Jeune Canadienne*, pouvait être d'autant plus familier à Alfred de Vigny, que son parent, Bruguière de Sorsum, y publiait régulièrement ses études sur Byron, Moore, Southey, etc. C'est peut-être en étudiant les traductions de Shakspeare par B. de Sorsum qu'Alfred de Vigny a été conduit à écrire ses adaptations en vers de *Roméo et Juliette* et d'*Othello*.

1835, après la publication de *Stello* et de *Grandeur et Servitude militaires*. Quant aux insinuations désobligeantes de l'étude de 1864, au moment où Sainte-Beuve les a produites, Vigny ne pouvait plus y répondre ni s'en offenser (1).

Dans l'article de critique de 1835, qui vient d'être rappelé, Sainte-Beuve exprimait le regret que Vigny n'eût pas reproduit, avec les *Poèmes* édités en 1829, l'ode sur le *Malheur*. Cette ode reparut, datée de 1820, dans une édition plus complète. En louant cette pièce, Sainte-Beuve l'avait désignée comme la première peut-être que le poète eût écrite : elle était, disait-il, antérieure à celle du *Bal ;* elle remontait aux débuts de la liaison d'Alfred de Vigny avec Émile Deschamps. Ici encore, Sainte-Beuve s'est informé par à peu près. Si le *Bal*, publié d'abord dans le *Conservateur littéraire*, n'y a été inséré qu'en 1820, c'est que les rapports de Vigny avec Hugo n'ont commencé que vers le mois d'octobre de cette année (2) ; mais rien n'empêche la pièce d'avoir été faite plus tôt, et

(1) Alfred de Vigny était mort le 17 septembre 1863.

(2) Une lettre inédite de Victor Hugo à Alfred de Vigny, datée du 31 octobre 1820, est écrite dans des termes qui semblent indiquer qu'elle fait suite à une récente et première entrevue.

l'on ne voit aucune raison pour que l'indication de 1818, donnée par l'auteur, puisse être révoquée en doute. — Pour ce qui est de l'intimité de Vigny avec Émile Deschamps, les deux camarades d'enfance se retrouvèrent et se lièrent d'étroite amitié, non pas en 1820, mais dès les premiers jours de la Restauration. C'est donc Sainte-Beuve qui, cette fois, sans s'en douter, voudrait antidater de cinq ans l'ode sur le *Malheur*. Ce serait abuser du lecteur que de l'arrêter plus longtemps sur ces minuties.

Pour en finir avec cette question de l'imitation de Chénier (1), j'ajouterai seulement une remarque générale. Ce n'est pas en 1819 qu'André Chénier fut adopté par la jeunesse romantique comme un maître, c'est aux environs de 1828. Alfred de Vigny, qui devait, mais treize ans plus tard, en 1832, mettre tout son talent de prosateur à retracer, dans un récit de

(1) L'imitation d'André Chénier est évidente dans un passage de la *Fille de Jephté* :

> Tout à coup il s'arrête, il a fermé ses yeux.
> Il a fermé ses yeux, car au loin, de la ville,
> Les Vierges en chantant d'un pas lent et tranquille
> Venaient.

Cette strophe suit de très près le texte de la *Jeune Tarentine*. Alfred de Vigny donne à cette pièce la date de 1820.

l'intérêt le plus touchant, les impressions du prisonnier de Saint-Lazare, connut sans doute les *Idylles* et les *Élégies* de Chénier à leur apparition : l'impression, à ce moment, ne fut pas très profonde. Comment s'en étonner ? De Latouche lui-même, — ses corrections effarouchées le prouvent bien, — n'avait été qu'à demi décidé dans son enthousiasme. C'est Sainte-Beuve, latiniste comme pas un, et humaniste dans les moelles, qui fut le premier à faire ses délices, dans toute la force du mot, de ce disciple des anciens ; c'est lui qui, par ses notes de *Joseph Delorme* comme par ses articles du *Globe*, réussit à ramener et à fixer l'attention sur les poèmes publiés en 1819 ; c'est lui qui s'avisa de faire une place à Chénier, à côté de Régnier, de Du Bellay et de Ronsard, dans le groupe des dieux du cénacle ; c'est lui enfin qui s'armera de ce bélier pour ébranler les murs de la chapelle, dont il avait d'abord fait les honneurs avec une ferveur de nouveau converti, mais d'où il s'évada, lorsqu'après avoir servi, pendant sept ans entiers, comme Jacob, il ne vit plus que les ennuis sans dignité de son rôle de thuriféraire.

II

Comme tous ceux qui ont ambitionné, vers l'année 1820, la gloire poétique de Byron, Alfred de Vigny avait appris les rudiments de son métier dans les poèmes de Delille. Sur l'auteur des *Jardins*, de l'*Imagination*, de la *Pitié*, de l'*Homme des Champs*, des *Trois Règnes de la Nature*, on pense bien que les romantiques de la première heure n'en étaient pas encore au sentiment d'irrévérence qu'un Alfred de Musset se donnera le plaisir d'exprimer dans *Mardoche* ou dans les *Lettres de Dupuis et Cotonnet*. Rappelons-nous le *Conservateur littéraire* et le jugement porté par Victor Hugo sur l'avenir de ce qu'il appelle « l'école descriptive » : sévère pour les disciples, le jeune critique n'a pour le chef de l'école que de l'admiration.

On s'aventure peu, de notre temps, à faire tout le tour des ouvrages de l'abbé Delille ; le voyage demande une certaine abnégation. Mais on a lu et entendu d'avance tant de jugements exclusifs et impitoyables sur la stérile abondance et sur la platitude étudiée de cet

auteur, qu'on éprouve plutôt un agréable étonnement. On rencontre chez lui, au hasard de la route, beaucoup de vers comme ceux-ci :

J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature
. . . . . .
Bonheur des malheureux, tendre mélancolie
. . . . . .
Ce sont les doux adieux d'un ami qui nous quitte

et l'on se dit : voilà des accords d'instrument qui semblent préluder aux sonates de Lamartine. On découvre aussi d'assez jolis coins de tableau :

Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel usés par la prière,
Les noirs vitraux, le sombre et profond sanctuaire
Où peut-être des cœurs en secret malheureux, etc.

et l'on sait gré à ce fragment de période de paraître annoncer confusément la rêverie des *Chants du crépuscule* :

C'était une humble église au cintre surbaissé
L'église où nous entrâmes,
Où depuis trois cents ans avaient déjà passé
Et pleuré bien des âmes...

Et, plus frappé peut-être qu'il ne faut de certaines analogies, on se demande si le poète

des *Rayons et des Ombres*, le jour où il méditait sur la *Statue* dans le parc de Versailles, n'a pas retrouvé, parmi ses souvenirs, à côté de ce joli vers de Segrais, jadis noté par lui,

Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage

ces indications de l'auteur des *Jardins* :

Amour, qu'est devenu cet asile enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté ?
Qu'est devenu l'ombrage où, si belle et si tendre,
A son ami surpris et charmé de l'entendre,
La Vallière apprenait le secret de son cœur
Et, sans se croire aimée, avouait son vainqueur ?

Deux ou trois passages de Delille ont ce mérite assez inattendu de nous donner l'idée qu'ils ont agi heureusement sur l'imagination d'Alfred de Vigny, quand elle était encore dans sa fleur, ou tout au moins que leur belle harmonie, et pourquoi craindre de le dire ? leur plénitude de pensée ont laissé quelque empreinte sur sa mémoire. Au dire de certains critiques, le Vigny des *Poèmes* doit à Delille ses défauts. Oui, ce vers élégamment artificiel :

A leur pied le printemps, sur leurs fronts les hivers

est le modèle sur lequel a été fait, dans la pièce du *Cor*, l'alexandrin un peu vieilli,

Dont le front est de glace et les pieds de gazon

et la froideur de quelques descriptions, celles du *Déluge* notamment, pourrait fort bien s'expliquer par la même influence. Mais ne doit-on pas croire, d'autre part, que, chez Alfred de Vigny, la forme, déjà belle et noble, à dater de 1822, fût arrivée beaucoup plus lentement à ce degré d'ampleur, si le jeune écrivain n'avait pas eu l'occasion d'apprécier, dans des ouvrages lus de tous, des vers d'une simplicité sincère, d'autres d'une robuste gravité ?

C'est là que les yeux pleins de tendres rêveries
Ève à son jeune époux abandonna sa main
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
. . . . . .
En son morne repos qu'aucun souffle n'éveille,
Immobile, au milieu de ses dormantes eaux,
Le marais paresseux tranquillement sommeille
Sur le limon fangeux qui nourrit ses roseaux.
. . . . . .
Leur masse indestructible a fatigué le temps.
. . . . . .
Et des âges sans fin pèsent sur la pensée.
. . . . . .
Combien de temps sur lui l'Océan a coulé !
Que de jours dans leur sein les vagues l'ont roulé !

En descendant des monts dans les profonds abymes,
L'Océan autrefois le laissa sur leurs cimes ;
L'orage dans les mers de nouveau le porta,
De nouveau sur ses bords la mer le rejeta,
Le reprit, le rendit ; ainsi, rongé par l âge,
Il endura les vents et les flots et l'orage :
Enfin, de ces grands monts humble contemporain,
Ce marbre devint roc, ce roc n'est plus qu'un grain ;
Mais, fils du temps, de l'air, de la terre et de l'onde,
L'histoire de ce grain est l'histoire du monde.

On ne saurait affirmer qu'en écrivant la *Bouteille à la mer*, Vigny se soit souvenu de cette page où Delille a représenté enpoète les vicissitudes, les erreurs mille fois séculaires du bloc de rocher que l'action du temps et le tourment des éléments coalisés ont usé peu à peu et transformé en galet de la grève. Et s'il s'en est souvenu, on ne saurait nier qu'il ait fort dépassé l'industrieux poète descriptif par la vertu du rythme harmonieux et par l'imprévu des images. Mais n'est-ce pas pour Delille un honneur que ce rapprochement puisse avoir lieu et qu'une phrase poétique de l'*Homme des champs* évoque dans l'esprit, par une vague affinité, les vers serrés et lourds de sens des *Destinées* ?

Le lien littéraire qui rattache, par certains points, les premiers essais de Vigny à

Millevoye, plus encore qu'à Delille, a été aperçu depuis longtemps. Sainte-Beuve d'abord, Émile Montégut, près de trente ans plus tard, ont noté quelques ressemblances. Sainte-Beuve ne manque pas de signaler que le conte de *la Neige* met poétiquement en œuvre une légende déjà contée avec esprit dans le fabliau moderne qui a pour titre *Emma et Éginhard*. Émile Montégut découvre plutôt chez Alfred de Vigny certaines gaucheries d'expression et, çà et là, quelques tournures de romance, ce que j'appellerais volontiers le legs des troubadours. Plusieurs de ces faiblesses de style viennent précisément de Millevoye. Une périphrase de ce genre, dans *Dolorida*

. . . . . et bien du temps a fui
Depuis que sur l'émail, dans les douze demeures,
Ils suivent le compas qui tourne avec les heures

rappelle Delille, à coup sûr, mais, en la déroulant, Vigny se souvenait directement de la pièce de Millevoye qui a pour titre : *la Maison abandonnée :*

L'aiguille qui du temps, dans ses douze demeures,
Ne marque plus les pas, ne fixe plus le cours,
Laisse en silence fuir les heures.

Dans la *Dryade* ce vers d'écolier, sur l'amphore

Qu'emplit la molle poire et le raisin doré

imite, avec ses épithètes de nature, tel vers de la traduction des *Bucoliques*, calqué déjà sur le texte virgilien :

Et la molle châtaigne et le lait épaissi.

Enfin le poncif à la fois banal et prétentieux

On n'admira jamais plus belles mains d'albâtre
(*Dolorida*, déjà cité.)

vient, aussi bien que celui-ci,

Les contours de ce cou d'albâtre
(*Odes d'Anacréon* Les Vœux.)

du magasin d'accessoires où les poètes de l'amour se sont fournis d'images convenues, depuis l'abbé de Chaulieu jusqu'au chevalier de Parny.

S'en tenir à cet aspect superficiel, ce serait faire tort à Millevoye. De ce poète, mort à trente-trois ans, et l'année même où Alfred de Vigny rimait ses premiers vers, on s'est habitué à ne citer, à n'admirer que la *Chute des Feuilles*, élégie bien conduite assurément, mais

dont le sentiment se trouve être moins personnel qu'on ne se le figure : elle dérive de l'Épître à Mme Delille, servant d'introduction au poème de l'*Imagination*. La *Chute des Feuilles*, par une fortune analogue à celle de la *Feuille* d'Arnault, ou du *Vase brisé* de Sully-Prudhomme, a détourné l'attention d'autres écrits du même auteur qui valaient mieux. Oui, Millevoye a écrit quelques pièces achevées qu'on ne lit plus et qui restent belles, dans leur genre, même après le puissant effort de lyrisme des poètes nouveaux venus qui les fit oublier. *La Prière à la Nuit*, par exemple, originale imitation d'une épigramme antique, peut être prise pour modèle de cette poésie intermédiaire entre le sensualisme tout païen d'érotiques comme Parny et la passion, ou attendrie ou douloureuse, de l'amour, telle que des jeunes gens, dominés par le souvenir de Werther, de René et de Manfred, pouvaient la peindre. Ces poètes de transition des premières années du XIXe siècle, les Millevoye, peuvent se comparer aux artistes du même moment, qui tiennent, à la fois, de leurs prédécesseurs par l'éducation et de leurs successeurs par les tendances. Prud'hon aurait compris, il aurait traduit déli-

cieusement, avec son dessin pur, avec son coloris mystérieux, ces vers qu'au lendemain de 1830 on a pu croire surannés, mais qui ont retrouvé, en vieillissant suffisamment, toute leur grâce :

J'ai vu le disque étincelant
S'éteindre aux humides demeures,
Et le groupe léger des Heures
Suivre ton char en se voilant...

Assurément, entre dix-sept et vingt-cinq ans, Alfred de Vigny a eu du goût pour Millevoye. C'est à travers ses traductions de Virgile, d'Anacréon, de Théocrite qu'il a, comme bien d'autres, deviné plutôt qu'appris l'antiquité. Ces traductions ne sont pas des merveilles : la limpide rapidité du vers latin s'y obscurcit, s'y alourdit un peu ; le charme exquis du texte grec souvent s'y atténue ; mais les vers heureux n'y sont pas rares, des vers d'églogue purs et frais, dont le secret paraissait oublié :

Brouter le saule amer et le cytise en fleur
. . . . . .
Déjà l'ombre s'allonge et tombe des montagnes
. . . . . .
Vers l'étable, ô mes bœufs, tournez vos pas pesants
. . . . . .
Les prés sont rafraîchis, refermez les fontaines.

C'est quelquefois bien mieux qu'un vers de bonne qualité, c'est un faisceau d'alexandrins bien assemblés, d'alexandrins souples et pleins comme de beaux épis de blé liés en gerbe :

> Loin de moi, chants d'amour, Dryades et Sylvains !
> Forêts, disparaissez ! votre ombre m'importune...
> Rien ne peut, je le sens, tromper mon infortune.
> L'amour soumet le monde et je cède à l'amour.

Alfred de Vigny, dans ce fragment de Mémoires inédits que j'ai déjà cité, nous confie qu'il a écrit, au corps de garde, au milieu de la fumée de tabac et sans s'apercevoir du bruit que faisaient en riant ou en chantant ses compagnons, « les vers les plus virgiliens de la *Dryade* ». Ces vers virgiliens, si quelque poète, après La Fontaine et avant André Chénier, a pu en donner le modèle à Vigny, c'est Millevoye.

Et les adaptations grecques ! Vigny s'en est pénétré :

> Cyclades, chastes sœurs qui voguez sur la mer...

Ce vers, d'une harmonie et d'une couleur si antiques, pourrait être d'André Chénier ; il est de Millevoye. On en trouverait plus d'un, fait à son image, dans la moderne épopée qui s'appelle *Helena*.

L'invocation réitérée de la pièce qui a pour titre : *les Adieux d'Hélène*

O Pudeur ! où fuis-tu quand tu nous as quittée !

se retrouve dans le poème d'*Eloa* :

D'où venez-vous, Pudeur. . . . . .
. . . . . Pudeur, d'où venez-vous ?

Dans cette même pièce des *Adieux d'Hélène*, l'épouse coupable, au moment de s'enfuir hors de la maison de Ménélas, se heurte avec effroi au berceau d'Hermione :

Le ciel pour la punir lui gardait ces adieux.

Bel effet dramatique, et exprimé très sobrement, dont Vigny a fait usage, à son tour, dans la *Femme adultère*, en le développant peut-être jusqu'à l'affaiblir par une rhétorique un tant soit peu sentimentale :

Devant ce lit, ces murs et ces voûtes sacrées,
Du secret conjugal encore pénétrées,
Où vient de retentir un amour criminel,
Hélas ! elle rougit de l'amour maternel,
Et tremble de poser, dans cette chambre austère,
Sur une bouche pure une lèvre adultère.

Avec sa traduction de la *Magicienne* de Théocrite, qu'il intitule *Symèthe ou le Sacrifice ma-*

gique, Millevoye n'a pas seulement fourni à Alfred de Vigny le titre de sa première idylle, il lui a suggéré le sujet de *Dolorida*. L'étiquette de byronien, appliquée au poème de *Dolorida*, se justifie par quelques détails de couleur locale qui peuvent paraître rappeler certaines stances du premier chant de *Childe Harold ;* mais supprimez quatre ou cinq termes plaqués, la « guitare », le « toréador », « la mantille », la « dague andalouse », et vous reconnaîtrez dans la plupart des développements de la pièce la psychologie amoureuse des *Regrets d'une Infidèle*, avec ses sentiments plutôt artificiels et son expression relativement démodée :

Et, tandis que la nuit obscure
Protège, loin de toi, nos muets entretiens ;
Tandis que ma bouche parjure
Appelle des baisers qui ne sont plus les tiens,
Aux tremblantes lueurs d'une lampe affaiblie
Tu relis le dernier serment
De l'infidèle qui t'oublie ;
Tu songes à l'amour et tu n'as plus d'amant !
Je suis déjà puni. Ta rivale a des charmes...
Eh bien ! ton souvenir est encor plus puissant :
Je te pleure en te trahissant ;
La légère inconstance a donc aussi des larmes.

C'est de cette source, peu romantique, il faut bien l'avouer, que découlent, dans le poème de

Vigny, ces vers de langoureuse élégie, dont je ne méconnais pas d'ailleurs la supériorité :

Je jure que jamais mon amour égarée
N'oublia loin de toi ton image adorée.
L'infidélité même était pleine de toi,
Je te voyais partout entre ma faute et moi,
Et sur un autre cœur mon cœur rêvait tes charmes,
Plus touchants par mon crime et plus beaux par tes [larmes.

Mais les *Regrets d'une Infidèle* n'ont rien de tragique, surtout dans la conclusion :

Je viendrai, douce Isore, implorer ton pardon,
Mais en vain : le Dieu qui console,
Le temps aura donné ton cœur
A quelque autre amant moins frivole
Et plus digne de ton bonheur.

Or, c'est un dénouement fatal, terrifiant, à mille lieues du ton plaisant ou égrillard des Parny et des Millevoye, que la poétique nouvelle exigeait. Le dénouement qu'il lui fallait, Vigny l'a trouvé dans cette *Symèthe*, mollement tracée d'après Théocrite, mais offrant toutefois, à travers les faiblesses de la copie, des lueurs de la passion qui brûle sous chaque mot du texte original :

Il ira m'outrager sous le sombre rivage ;
Les poisons sont tout prêts. . . . .

Du Millevoye, du Théocrite interprété et affaibli par Millevoye, des traces de Byron, est-ce tout ce que l'analyse découvre dans une pièce comme *Dolorida* ? Il reste la part de la nature même de Vigny, c'est-à-dire l'art de doser cette combinaison nouvelle et le pouvoir de l'échauffer dans un creuset assez brûlant pour produire, non pas le diamant ou le rubis des modernes chimistes, mais une de ces belles gemmes artificielles, telles qu'en obtenait, avec l'aide du feu, le lapidaire égyptien.

On n'a pas rendu toute justice à Millevoye tant qu'on n'a pas fait remarquer l'intérêt que pouvaient offrir, en l'an 1817, pour un lecteur épris de poésie, les deux premiers des *Chants élégiaques*, la *Sulamite*, imitée librement du *Cantique des Cantiques*, et *David pleurant Saül et Jonathas*, chant funèbre inspiré du deuxième livre des *Rois*. Je n'irai pas jusqu'à dire que ces pièces, si peu communes qu'elles fussent à ce moment, aient suscité les *Poèmes bibliques* : — le véritable initiateur de Vigny, de Hugo, de Lamartine, à cet égard, est Chateaubriand ; c'est lui qui leur a mis la Bible entre les mains, et, par cela seul, a rajeuni la poésie française ; — mais la doctrine dont l'auteur du *Génie du Christianisme* avait été le promoteur et qu'il

avait vérifiée lui-même dans l'épopée en prose des *Martyrs*, Millevoye est le premier qui en ait fait, en vers, l'application. Ici encore il joue le rôle aussi utile qu'effacé des précurseurs. Il faut se rappeler l'usage que Parny avait fait des Écritures et les misérables parodies que cette haute poésie des Hébreux lui avait inspirées si l'on veut apprécier, à sa valeur, le sentiment tout à fait juste, et assez fort dans sa simplicité, des essais bibliques de Millevoye. Ce mélancolique, cet indolent élégiaque écrit sans effort, presque négligemment, des vers comme ceux-ci :

Tes regards et ta voix enivrent ton époux
. . . . . .
J'ai vu le bien-aimé descendre des montagnes
. . . . . .
Je me traînais la nuit sur des sables stériles
. . . . . .
J'ai dit : ils ne sont plus, ne me consolez pas

et dans l'esprit de l'officier de vingt ans qui va donner les fragments de *Suzanne, la Femme adultère, la Fille de Jephté*, tous ces sujets, comme des ombres qui demandent à monter au jour, se pressent et s'offrent à la fois : la langue de ces poèmes est trouvée.

Charles Nodier a écrit quelque part : « Que serait devenu le talent de Millevoye, s'il avait rempli sa destinée ? » Ce talent aurait pu s'accroître, mais il aurait, tout aussi bien, pu s'affaiblir et vieillir sans honneur comme celui de Lemercier, un autre précurseur qui a écrit assez longtemps pour nous montrer comment avortent trop souvent, chez les poètes tôt venus, les promesses les plus brillantes. Auteur, à seize ans, d'un *Méléagre*, qui fut joué par ordre, pour la cour, et, à vingt ans, d'un *Agamemnon* dont le cinquième acte est peut-être le plus serré et le plus saisissant, dans sa concision, qu'eût donné la tragédie classique, inventeur, en 1800, de la comédie historique avec *Pinto*, et, quatre ans après, du drame romantique familier avec la *Journée des Dupes* (1), Népomucène Lemercier avait, en réalité, achevé son œuvre quand l'heure du romantisme français, avec Lamartine, Hugo et Vigny, arriva. Il essaya pourtant de s'imposer à une génération qui n'était plus du tout la sienne. Mais le poète précoce, qui, dans la fleur de la jeunesse et

(1) *Richelieu ou la Journée des Dupes* fut reçu en 1804. L'Empereur interdit la pièce, qui resta enfouie dans les cartons du Théâtre-Français. Plus tard, l'auteur la versifia, la lut en public et l'imprima (1828). Avant d'écrire *Cinq Mars*, Vigny eut-il l'occasion d'entendre la lecture du *Richelieu* de Lemercier ?

dans le feu des passions, donnait *Agamemnon*, une manière de chef-d'œuvre, n'était plus guère capable, à cinquante ans, que d'œuvres de théâtre sans vigueur ou de compositions bizarres, monstrueuses, fortes encore, en dépit d'une véritable frénésie de mauvais goût, et suggestives, à un haut degré, comme la *Panhypocrisiade*. Le public s'écarta ou se moqua de ce poème. Les poètes de l'avenir, comme Hugo, comme Vigny, le lurent au contraire avec beaucoup d'attention.

Je ne noterai pas ici tous les emprunts faits à l'ouvrage par la mémoire tenace de Hugo. J'indiquerai pourtant, à titre d'exemple, et sans croire quitter mon sujet, l'origine d'une scène des *Misérables*. Sur le champ de bataille de Waterloo; aux environs du chemin creux d'Ohain, un rôdeur de nuit, Thénardier, détrousse des cadavres. En vidant les poches d'un blessé, rigide comme un mort, en -essayant surtout d'arracher un anneau de son doigt, il le réveille de sa léthargie : cet attentat sauve le colonel de Pontmercy. Le coup de théâtre est des plus saisissants. Mais ce coup de théâtre, c'est l'auteur de la *Panhypocrisiade* qui l'a imaginé : nous venons d'assister à la défaite de Pavie ; après avoir décrit, avec une furie

étrange, la mêlée, le poète nous montre les aspects répugnants du champ de bataille : des blessés hurlent de douleur, des chirurgiens amputent ou trépanent, des soldats enfouissent les morts, des détrousseurs font leur besogne avec une gaîté cynique digne du cimetière d'Elseneur :

Son cramoisy, brodé d'un fil d'or en dentelle,
Est d'un velours trop beau pour un enterrement.
Riche aubaine ! à son doigt reluit un diamant !
Lâche-moi cet anneau.. Mordieu ! comme il résiste !
Avec un doigt de moins un mort n'est pas plus triste :
Coupons ce doigt soudain ; la bague le suivra.
Oh ! diantre ! il ouvre l'œil.. Est-ce qu'il me verra ?

SAINT-POL.

Où suis-je ? prête-moi ton secours charitable,
Mon ami : ce bienfait te sera profitable :
Je suis Saint-Pol.

LE SOLDAT.

Saint-Pol ! le favori du roi !

SAINT-POL.

Ami, cache mon nom ! Je me livre à ta foi !
Ote-moi ces joyaux ; crains qu'on ne m'emprisonne
Avec tous ces captifs que le vainqueur rançonne.
Va, ta fortune est faite....

LE SOLDAT

Ah ! j'agis pour l'honneur,
Mon seul désir était de sauver Monseigneur.

Dans ce même poème, Lemercier fait prononcer à Charles-Quint deux énormes tirades qui ont fourni plus d'une idée au monologue de Don Carlos dans *Hernani*. Mais croira-t-on que Victor Hugo ait pu lire avec indifférence le dialogue de Bourbon et de la Conscience? Croira-t-on que son cerveau retentissant n'ait pas été comme ébranlé par cette ligne-ci ?

LA CONSCIENCE.

J'ai des ailes : sur toi je fonds en épervier.

A mon avis, ce vers a pénétré dans son esprit, et il en est ressorti sous la forme du symbole saisissant : l'*Aigle du Casque*. Ailleurs ce sont les vents qui s'acharnent à secouer et à détruire l'abri que les soldats ont fait avec des drapeaux pour couvrir la tête du roi ; et, la tente arrachée, toutes les voix de l'ouragan poussent ce cri d'orgueil :

. . . . . les vents impétueux
Respectent-ils des rois les fronts majestueux?
Sur la terre et les cieux désolant leurs empires,
Nous brisons sans égards leurs dais et leurs navires.

Hugo a recueilli l'idée et il en a tiré, par un trait de génie, la *Rose de l'Infante*.

Sans découvrir dans l'étrange *Panhypocri-*

siade tout ce que l'imagination plus impressionnable de Victor Hugo y a vu (1), Alfred de Vigny a retenu quelque chose de ce poème. Il avait admiré, lui aussi, cette bataille de Pavie, et il s'en souvenait en décrivant, pour son compte, un combat, puis une émeute, au dixième et au quinzième chapitre de *Cinq-Mars*. Mais, bien loin de chercher à dissimuler l'origine de tel ou tel effet reproduit d'après le poème, le romancier met en vedette, en quelque sorte, ce que l'on ne saurait, sans exagération, appeler ses emprunts. Il a pris pour épigraphe de l'un et de l'autre chapitre cette exclamation, que profère la Mort, en voyant tant de jeunes hommes accourir, bride abattue, au-devant de ses coups :

> Agitez tous leurs sens d'une rage insensée,
> Tambour, fifre, trompette, ôtez-leur la pensée.

Il serait possible, je crois, d'indiquer des ressemblances de détail entre le prologue du poème de Lemercier et certaines expressions du début d'*Eloa* :

(1) Il ne faut pas oublier que Victor Hugo a succédé à Lemercier, comme académicien, et qu'il a eu, pour le louer, à le relire.

Dans l'éther sans limite il est des profondeurs
Où des traits du soleil se bornent les splendeurs :
L'espace est traversé par des sphères sans nombre
Et la lumière au loin le partage avec l'ombre.

Ces quatre vers paraissent s'être condensés dans le distique suivant :

L'éther a ses degrés d'une grandeur immense
Jusqu'à l'ombre éternelle où le chaos commence.

De même cette image

Une ardente comète à jamais vagabonde
Roule au milieu des nuits

semble se retrouver dans la comparaison

Comme on voit la comète errante dans les cieux
Fondre au sein de la nuit ses rayons gracieux.

Mais ce sont là façons de s'exprimer miltoniennes, et les deux poètes peuvent les avoir également gardées de leur commerce avec le grand auteur anglais. Il est plus sûr, plus équitable aussi, de faire honneur à Lemercier d'une certaine manière de penser, de sentir et de s'exprimer qui annonce l'auteur des *Poèmes*, peut-être même, par instants, l'auteur des *Destinées :*

Morts, brisez vos tombeaux ; réveillez-vous, Lazares ;
Épouvantez la ville et ses princes barbares ;
Allez, dites partout Jésus ressuscité,
Et l'ange assis auprès du cercueil déserté.
(*La vie et la mort du Juste.*)

N'avons-nous pas déjà l'accent, le tour, le rythme, la couleur du début d'*Eloa* ?

Non, le temps éternel, l'étendue infinie,
Où le temps mesurable et l'espace apparent
Emportent l'univers et passent en courant,
Sont pour l'homme des mots qu'il ne saurait entendre.
. . . . . .
Et la mort, tour à tour frappant de coups pareils
Les chênes, les fourmis, les rois et les soleils.
(*La Panhypocrisiade.*)

Ces vers de Lemercier seraient-ils déplacés dans une des pièces philosophiques de Vigny?

La *Panhypocrisiade*, épopée satirique, dialoguée et saugrenue, abonde en vers de cette fermeté virile. Il n'y a pas lieu, certes, de regretter que cette œuvre fuligineuse, mais traversée, de temps en temps, par quelque éclair de pensée et de style, ait attiré la curiosité, ait fixé l'attention du poète qui roulait dans son jeune esprit le sujet de *Moïse* (1) et qui devait, vingt ans après

(1) Le sujet de *Moïse* avait été traité par Lemercier lui-même, mais ce n'est pas au poème de Lemercier que se rattache celui de Vigny ; les deux compositions n'ont guère de semblable que le titre : Vigny s'est inspiré ailleurs.

les harmonies suaves d'*Eloa*, faire vibrer avec un son si grave et si profond la lyre stoïcienne.

III

Si, dans ses premiers ouvrages, Alfred de Vigny rapelle, çà et là, par la façon de s'exprimer, des écrivains comme Delille, Millevoye, Lemercier, c'est que l'imagination d'un adolescent, qui doit devenir grand poète, est aussi facile à impressionner, selon le mot humoristique de Shelley, que le caméléon : toute œuvre dont elle approche la colore de son reflet. Mais, chez Vigny, ces reflets des heures de début ont été aussi fugitifs qu'ils étaient inévitables. Ils n'ont pas plus adhéré à l'esprit que ne tient à la peau de l'animal légendaire la teinte verte empruntée un instant aux touffes d'herbe qu'il traverse ou au feuillage du buisson sous lequel il s'est abrité. C'est à des influences littéraires plus profondes qu'est dû le développement d'une si rare personnalité. C'est une poésie autrement forte, autrement pénétrante, la poésie de Chateaubriand, et surtout celle de Milton et de Byron, qui a déterminé le pli marqué de cet esprit, qui a nourri et agrandi cette pensée, qui a créé ce style.

Il fallait s'attendre à trouver les écrits de Chateaubriand au premier rang de ceux qui ont alimenté le talent de Vigny. C'est une banalité de dire que l'auteur d'*Atala*, de *René*, du *Génie du Christianisme*, des *Martyrs*, de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* est le père des romantiques. Il mérite qu'on lui applique le symbole expressif dont il s'était servi si ingénieusement pour définir le vieil Homère. N'est-il pas, lui aussi, « un grand fleuve où d'autres fleuves sont venus remplir leurs urnes » ? C'est bien, en effet, dans ces eaux vives que l'auteur des *Poèmes*, comme celui des *Odes et Ballades*, comme une foule d'autres, est tout d'abord allé puiser.

On ne peut pas relire les *Martyrs* sans s'assurer que cette épopée en prose, aujourd'hui trop discréditée, a été pour les jeunes poètes royalistes de la Restauration une sorte de *Thesaurus poeticus* français, ou, si l'on veut, une Mer des images. Pour ne parler que d'Alfred de Vigny et pour ne choisir chez lui qu'un exemple caractéristique, il est facile de montrer que le poème d'*Helena*, byronien par le sujet et par la couleur générale, abonde en réminiscences, en centons versifiés de la prose de Chateaubriand. On me pardonnera d'entrer

dans des détails un peu minutieux : une assertion littéraire n'a toute sa valeur que si elle est escortée de ses preuves. Je laisserai parler les textes :

1° Mais la Vierge et son fils entre ses bras porté
Qui calment la tempête. . . . . .
(*Helena.*)

On aperçut une femme céleste portant un enfant entre ses bras et calmant les flots par un sourire.
(*Martyrs.*)

2° On voyait dans leurs jeux Ariane abusée
Conduire en des détours quelque jeune Thésée.
(*Helena.*)

On croit que la danse crétoise, connue sous le nom d'Ariane, était une imitation des circuits du labyrinthe.
(*Martyrs.*)

3° C'était sur les débris d'un vieil autel d'Homère.
(*Helena.*)

Presque toutes les villes qui se disputaient l'honneur d'avoir donné naissance à Homère lui élevaient un temple.
(*Martyrs.*)

4° L'Alcyon soupira longuement. . . .
(*Helena.*)

Alcyon gémissait doucement sur son nid...
(*Martyrs.*)

5° La croix de Constantin reparut dans les airs.
(*Helena.*)

L'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière, semblable à ce Labarum qui fit triompher Constantin.
(*Martyrs.*)

6° C'est ainsi qu'en hiver les noires hirondelles
Au bord d'un lac choisi par le léger conseil,
Prêtes à s'élancer pour suivre le soleil
Et saluant de loin la rive hospitalière,
Préparent à grands cris leur aile aventurière.
(*Helena.*)

Un secret instinct me disait que je serais voyageur comme ces oiseaux (les hirondelles). Ils se réunissaient à la fin du mois de septembre, dans les joncs d'un grand étang ; là, poussant des cris et exécutant mille évolutions sur les eaux, ils semblaient essayer leurs ailes et se préparer à de longs pèlerinages.
(*Itinéraire.*)

7° Elle pleura longtemps. On l'entendait dans l'ombre,
Comme on entend le soir dans le fond d'un bois sombre
Murmurer une source en un lit inconnu.
(*Helena.*)

Elle cachait sa douleur sous les plis d'un voile. On n'entendait que le bruit de ses pleurs, comme on est frappé dans les bois du murmure d'une source qu'on ne connaît pas encore
(*Martyrs.*)

8° Rien n'y fut sérieux, pas même les malheurs.
(*Helena.*)

Toi qui n'as pu faire de la mort et du malheur même une chose sérieuse.
(*Martyrs.*)

9° Les villes de ces bords avoient des noms de fleurs.
(*Helena.*)

Nous admirâmes ces cités, dont quelques-unes portent le nom d'une fleur brillante.
(*Martyrs.*)

10° Une vague y jeta comme un divin trophée
La tête harmonieuse et la lyre d'Orphée.
(*Helena.*)

Ce fut à Lesbos que naquirent Sapho et Alcée, et que la tête d'Orphée vint aborder en répétant le nom d'Eurydice.

(*Itinéraire.*)

11° La flottante Delos, qu'Apollon protégea.

(*Helena.*)

Vous naquîtes sous un palmier, dans la flottante Delos.

(*Martyrs.*)

12° Scyros, où bel enfant se travestit Achille.

(*Helena.*)

Scyros, où Achille passa son enfance, etc., etc.

(*Itinéraire.*)

Ce calque un peu servile des formes de style de Chateaubriand est un vrai péché de jeunesse; il ne semble pas persister dans les ouvrages postérieurs au mince recueil de 1822. Je n'oublie pas qu'une page descriptive d'*Eloa*, celle du colibri, est faite presque en entier, Sainte-Beuve l'avait déjà vu, avec les bribes d'une description célèbre d'*Atala*. « L'érable » et « l'alcée », les « serpents oiseleurs », le « jasmin des Florides », « la nonpareille », la « fraise embaumée », tous ces détails et d'autres encore étaient passés en effet de la prose du maître dans les vers du disciple trop docile et trop attentif. Mais on ne trouve guère, dans le poème d'*Eloa*, d'autre passage qui présente ce caractère, et il est bien permis de voir dans celui-ci

un morceau de rapport, une sorte de carton préparé d'avance, dont le poète n'a dû faire usage qu'assez longtemps après l'avoir exécuté (1). Quant à *Helena*, les imitations de Chateaubriand, si nombreuses dans la première moitié du poème, s'effacent dans la seconde moitié pour faire place à des réminiscences de Byron. Ce changement de manière ne nous fournit-il pas une nouvelle raison de penser que le poème a été commencé, comme Vigny le dit, de fort bonne heure, et qu'il a été achevé, ou étendu, ou remanié un peu plus tard ?

Alfred de Vigny ne s'est pas borné à cueillir, dans la prose poétique de Chateaubriand, ses premières images ; il y a rencontré plus d'une fois l'inspiration. La *Fille de Jephté*, écrite en 1820, n'a pas d'autre origine que cette belle comparaison qui sert, dans les *Martyrs*, à exprimer l'état de la société chrétienne à la veille de la persécution : « L'Église se préparait à souffrir avec simplicité : comme la fille de Jephté, elle ne demandait à son père qu'un moment pour pleurer son sacrifice sur la montagne. » Byron a, lui aussi, dans une des *Mélo-*

(1) Il y a dans le poème d'*Eloa* un autre de ces cartons, exécuté dans la manière d'Ossian. Vigny s'attarda peu dans l'admiration du « barde ».

dies hébraïques, traduit en vers harmonieux les plaintes de la fille de Jephté. Je m'efforcerai de démontrer que Vigny doit beaucoup à Byron; mais je ne crois pas qu'à la date de 1820, il connût cette pièce. Ce qui n'est pas douteux, quoique bien propre à nous surprendre, c'est que la méditation la plus célèbre des *Destinées*, la *Maison du Berger*, publiée en 1844, se rattache encore, au moins par l'invention symbolique, si neuve, si expressive, à cette riche épopée des *Martyrs*. Qu'on relise les propos d'amour d'Eudore et de Velléda, on y découvrira la précieuse idée que le poète a recueillie et qu'il a fait germer, s'élever et s'épanouir comme le grain de sénevé dont parle l'Écriture : « Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois la hutte roulante du berger sans songer qu'elle me suffirait avec toi... Nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude, et notre demeure ne tiendrait pas plus à la terre que notre vie. »

Il n'est guère de lecteur lettré qui n'ait présent à l'esprit l'entretien de Napoléon et de Pie VII dans la *Canne de Jonc*. Bonaparte veut obtenir du pape qu'il abandonne Rome pour Paris, en d'autres termes qu'il abdique au profit du pouvoir impérial la souveraineté ponti-

ficale. On se rappelle l'exclamation méprisante qui s'échappe des lèvres de l'auguste prisonnier : « Comediante », et l'explosion de fureur du despote : « Comédien ! Moi ! Ah ! je vous donnerai des comédies à vous faire tous pleurer comme des femmes et des enfants, etc. » La scène vient des *Martyrs ;* c'est une transposition du dialogue à la Montesquieu entre Dioclétien, las de régner, et le César Galérius, impatient de gouverner l'Empire : « Je rétablirai les Frumentaires que vous avez si imprudemment supprimés ; je donnerai des fêtes à la foule et, maître du monde, je laisserai par des choses éclatantes une longue opinion de ma grandeur. — Ainsi, repartit Dioclétien avec mépris, vous ferez bien rire le peuple romain. — Eh bien ! dit le farouche César, si le peuple romain ne veut pas rire, je le ferai pleurer. Il faudra ou servir ma gloire ou mourir. J'inspirerai la terreur pour me sauver du mépris. »

Je serais très porté à reconnaître encore dans une page du *Génie du Christianisme* la pensée génératrice du poème d'*Eloa* : « Milton, nous dit Chateaubriand, eut une belle idée lorsqu'il supposa qu'après le péché l'Éternel demanda au ciel consterné s'il y avait quelque puissance qui voulût se dévouer pour le salut de l'homme.

Les divines hiérarchies demeurèrent muettes, et parmi tant de Séraphins, de Trônes, d'Ardeurs, de Dominations, d'anges et d'archanges, nul ne se sentit assez de force pour s'offrir en sacrifice.... Si le Fils de l'homme lui-même trouva ce calice amer, comment un ange l'eût-il porté à ses lèvres ? » Tenter, sinon la rédemption de l'humanité, du moins celle de Lucifer, se perdre avec lui par pitié, voilà le sacrifice au-devant duquel va s'offrir Eloa, l'ange féminin, né d'une larme du Sauveur. Et le nom même de cette héroïne céleste, n'est-ce pas dans un autre endroit du *Génie du Christianisme* qu'Alfred de Vigny l'a trouvé ? Chateaubriand avait cité un fragment de la *Messiade*, où Klopstock montre le Très-Haut créant l'ange mystique que « l'Éternel nomme Élu et le ciel Eloa ». Apparemment Vigny a feuilleté toute la *Messiade* (1), mais contrairement à ce qu'on s'imagine, il n'a guère imité qu'un endroit du poème, et c'est le passage même qu'a cité Chateaubriand : « Dieu le créa le premier. Il puisa dans une gloire céleste son corps aérien. Lors-

(1) Peut-être dans la traduction suivante : *La Messiade* (en XX chants), traduite en français par une dame de l'Académie des Arcades (la baronne Thérèse de Kurzrock) sous le nom d'Albanie, 1801, 3 vol. in-8.

qu'il naquit, tout un ciel de nuages flottait autour de lui ; Dieu lui-même le souleva dans ses bras et lui dit en le bénissant : Créature, me voici ! »

On vit alors du sein de l'urne éblouissante
S'élever une forme et blanche et grandissante ;
Une voix s'entendit qui disait : Eloa !
Et l'ange apparaissant répondit : Me voila !

Mais Chateaubriand a rendu à Vigny un service plus grand que de l'acheminer vers l'épopée du poète allemand : par ses analyses et ses citations du *Génie du Christianisme*, il lui a révélé le *Paradis perdu*.

Les poèmes de Milton sont certainement moins lus en France, de nos jours, qu'ils ne l'ont été au XVIIIe siècle et dans les vingt-cinq premières années du XIXe. Voltaire avait signalé, avec une gravité d'admiration qui est rare chez lui, l'épopée chrétienne de l'Homère anglais ; plusieurs traducteurs, Dupré de Saint-Maur, Racine fils, Monneron, l'abbé Delille, avaient fait passer l'ouvrage en français, plus infidèlement qu'il n'eût fallu, mais non pas de façon à le rendre méconnaissable. Le

merveilleux de cette poésie devint même assez populaire pour avoir les honneurs de la parodie, dans les *Galanteries de la Bible*, dans la *Guerre des dieux*. Chateaubriand, qui avait bien appris l'anglais pendant l'émigration, renouvela et raviva le culte de Milton. Il a donné du *Paradis perdu*, chacun le sait, une version littérale ; il a fait mieux : il a pris, au chant IV du *Paradis reconquis*, dans deux magnifiques développements, l'un sur le génie païen, célébré par Satan, l'autre sur l'inspiration biblique, consacrée en quelque sorte par les louanges du Christ, l'idée, le plan, les traits essentiels de cette grande dissertation littéraire, le *Génie du Christianisme*. Il n'a pas été trop ingrat envers son modèle : s'il ne dit mot du *Paradis reconquis*, il commente les pages d'amour du *Paradis perdu* avec une réelle dévotion. En traduisant ces admirables scènes, il les désignait à l'imitation des jeunes gens impatients d'écrire. Déjà Voltaire, cité par Chateaubriand, avait ainsi parlé de cette idylle de l'Éden : « Comme il n'y a pas d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poésie. » C'est dans cette poésie que Vigny s'est plongé, avant d'écrire *Eloa ;* c'est d'elle qu'il a gardé l'impression, et non pas des fadeurs ornées, du clinquant

sans valeur des *Amours des Anges* (1). Quand *Eloa* parut, les connaisseurs ne nommèrent pas Thomas Moore, mais ils pensèrent à Milton.

On se rappelle l'article très louangeur de Victor Hugo dans la *Muse française*. Cet article, publié en 1824, fut réimprimé, dix ans plus tard, dans le recueil *Littérature et Philosophie mêlées*. En rééditant ses éloges, Victor Hugo n'y changea que deux mots : il remplaça le nom d'Alfred de Vigny par celui de Milton, et le titre d'*Eloa* par celui de *Paradis perdu*. Mais, lorsqu'on examine d'un peu près cette page de critique sur *Eloa*, on se demande si elle a jamais été autre chose qu'une analyse du chef-d'œuvre de Milton : « Une idée morale qui touche à la fois aux deux natures de l'homme ; une leçon terrible donnée en vers sublimes ; une des plus hautes vérités de la religion et de la philosophie, développée dans une des plus belles fictions de la poésie ; l'échelle entière de la création parcourue depuis le degré le plus bas ; une action qui commence par Jésus et qui se termine par Satan, Ève entraînée par la

(1) A mon avis, Alfred de Vigny n'a presque rien retenu de ce poème. Mais il a lu Moore, et il a tiré d'une des *Mélodies irlandaises* la petite pièce *le Bateau*, que Ratisbonne a cru inédite, et qui parut dans la *Revue des Deux-Mondes* en 1831.

curiosité, la compassion et l'imprudence jusqu'à la perdition ; la première femme en contact avec le premier démon, voilà ce que présente l'œuvre de ****, drame simple et immense, dont tous les ressorts sont des sentiments ; tableau magique qui fait graduellement succéder à toutes les teintes de lumière toutes les nuances des ténèbres ; poème singulier qui charme et qui effraie. » Une ou deux expressions de ce sommaire rappellent, si l'on veut, l'ouvrage d'Alfred de Vigny ; mais la plupart des autres se rapportent mieux ou conviennent peut-être, d'une manière exclusive, à un plan plus vaste, à un effort plus puissant que le sien. Me sera-t-il permis de hasarder une supposition ? Je m'imagine que Hugo avait une étude toute prête sur le poète épique anglais et que cette étude aurait accompagné, dans la *Muse française*, l'article sur Georges Gordon, lord Byron, publié aussitôt après le compte rendu d'*Eloa*. Mais l'œuvre de Vigny venait de paraître : il convenait d'annoncer, ou plutôt d'exalter ce bel exploit d'un frère d'armes. L'amitié enthousiaste de Hugo n'hésita pas : il effaça les noms de *Paradis perdu* et de Milton ; ceux d'*Eloa* et d'Alfred de Vigny les remplacèrent ; tout le cénacle romantique applaudit à cette glorification. Si ma supposi-

tion était fondée, les corrections de 1834 n'auraient pas altéré le texte primitif ; elles auraient restitué ce texte. Dans tous les cas, en louant *Eloa* comme on l'a vu et en appliquant au *Paradis perdu* les mêmes formules élogieuses, Victor Hugo a exprimé deux fois, de façon diverse, cet unique sentiment : ce que Vigny a fait ici, c'est du Milton. Jugement vrai, mais vrai à moitié seulement : nous trouverons, dans le poème d'*Eloa*, quelque levain de byronisme. Pour l'aspect général du moins, ce poème d'amour supra-terrestre est miltonien.

Au début du chant deuxième d'*Eloa*, la vierge angélique, contemplant « les cieux inférieurs », est comparée par le poète à la villageoise qui se mire dans la fontaine où les astres reflétés font une couronne à son front. En relisant cette comparaison d'une grâce un peu raffinée, mais charmante, un des critiques de Vigny s'est souvenu du délicieux passage de Milton, dans lequel Ève raconte comment l'image de l'époux lui est apparue pour la première fois, réfléchie dans les eaux du « lac calme et clair, cet autre firmanent ». Si le critique, après avoir lu le poème de Vigny, avait relu de près l'épopée de Milton, il aurait sans doute indiqué d'autres rapprochements. Ce

serait abuser d'un procédé fatigant que de les énumérer tous. Je signalerai pourtant ce bel éloge des ténèbres et de leurs délices mystérieuses, par lequel Satan tente le cœur sans défiance d Eloa et fait rougir furtivement « sa joue adolescente » ;

> Moi, j ai l'ombre muette, et je donne à la terre
> La volupté des soirs et les biens du mystère.
>
> . . . . . .
>
> Vers le ciel étoilé, dans l'orgueil de son vol,
> S'élance, le premier, l'élégant rossignol ;
> Sa voix sonore, à l'onde, à la terre, à la nue,
> De mon heure chérie annonce la venue, etc.

Ce nocturne de Vigny est musical, mélancolique et d'une chaude couleur; mais, quand on l'étudie, plus d'un détail trahit encore le défaut de maturité de l'écrivain, « unexperienced thought », serait-on tenté de dire de lui, comme Milton disait d'Ève. Le thème original se trouve dans le *Paradis perdu*. Il reste supérieur, dans sa large simplicité, aux faciles ou subtiles variations du jeune virtuose : « Ève, pourquoi dors-tu ? C'est l'heure pleine de charme, l'heure fraîche, l'heure silencieuse, excepté là où le silence se retire devant l'oiseau mélodieux des nuits, qui, maintenant éveillé,

accorde avec tant de douceur ses harmonies inspirées par l'amour. »

J'ai rappelé plus haut que le mouvement de l'invocation à la Pudeur était un souvenir de Millevoye, où Millevoye n'a fait lui-même qu'interpréter un vers grec de la poétesse Sapho : l'analyse du sentiment de la pudeur qui fait suite à cette invocation, dans le poème d'*Eloa*, n'a rien de païen, c'est le plus pur de la pensée chrétienne de Milton. Je m'excuse de traduire faiblement le texte anglais, mais quelle traduction n'en détruirait la concision si expressive ? « Il n'y avait pas de honte coupable. Honte déshonnête des œuvres de la nature, honneur déshonorant, produit du péché, comme vous avez troublé toute l'humanité avec ces apparences, ces apparences seulement de pureté, et banni de la vie de l'homme ce que sa vie avait de plus heureux, la simplicité et l'immaculée innocence ! » A côté de la pensée de Milton, si pleine et si forte, les vers d'Alfred de Vigny, malgré quelques détails trop curieusement imaginés, gardent un caractère pénétrant qui met, cette fois, l'imitation au niveau du modèle :

D'où venez-vous, Pudeur, noble crainte, ô mystère,
Qu'au temps de son enfance a vu naître la terre,

Fleur de ses premiers jours qui germez parmi nous,
Rose du Paradis, Pudeur, d'où venez-vous ?
Vous pouvez seule encore remplacer l'innocence,
Mais l'arbre défendu vous a donné naissance ;
Au charme des vertus votre charme est égal.
Mais vous êtes aussi le premier pas du mal ;
D'un chaste vêtement votre sein se décore,
Eve avant le serpent n'en avait pas encore ;
Et si le voile pur orne votre maintien,
C'est un voile toujours et le crime a le sien.
Tout vous trouble, un regard blesse votre paupière,
Mais l'enfant ne craint rien et cherche la lumière.
Sous ce pouvoir nouveau la vierge fléchissait,
Elle tombait déjà, car elle rougissait.

Dans son article de 1864, Sainte-Beuve, après avoir cité, de ce même poème d'*Eloa*, « la description si large et si fière » de l'aigle blessé, après avoir loué la « grandeur », « l'envergure » de tout le morceau, insiste, à bon droit, sur cette expression

Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend

« un de ces vers immenses, s'écrie-t-il un peu emphatiquement, d'une seule venue, qui embrasse en un clin d'œil les deux pôles ». Ce vers concis, expressif, imagé, est d'une qualité peu ordinaire assurément ; il fait penser à un vers du *Comus* de Milton, dont je ne dis pas qu'il procède, mais qu'il a le mérite d'égaler :

« Aussi rapide que l'éclair du scintillement d'une étoile, je descendis du ciel. » Voilà les beautés qu'Alfred de Vigny, pour s'être approché d'une des sources si fraîches de la poésie anglaise, était capable d'exprimer, dès 1823, et soumettait, l'année suivante, au jugement un peu déconcerté d'une génération qui admirait surtout les *Messéniennes*.

Quinze ans plus tard, dans toute la force de l'âge et du talent, Alfred de Vigny revenait à Milton, non plus pour l'imiter ingénieusement, comme à l'heure de la jeunesse, mais pour lutter d'originalité et de vigueur avec un homme de génie dans un sujet où il avait laissé des traces ineffaçables. Le 7 avril 1839, l'auteur d'*Eloa* datait de Shavington (Angleterre) la petite épopée de la *Colère de Samson*. Ce qu'on peut dire de plus fort à la louange de cet ouvrage, c'est qu'il reste admirable encore après qu'on vient de lire, dans Milton, le drame de *Samson agonistes*. Beaucoup moins renommé chez nous que le *Paradis perdu*, ce *Samson agonistes* est une œuvre d'une grandeur eschylienne. Captif, les yeux crevés, Samson est condammé à tourner la meule dans Gaza. Mais on fête Dagon, l'idole marine, on célèbre aussi l'anniversaire du triomphe des Philistins.

Le prisonnier lui-même se repose : à quelques pas de sa geôle, il se repaît de soleil et d'air pur. Des gens de sa tribu viennent le consoler : cette troupe d'Hébreux est le chœur de la tragédie. Après eux, paraît Manoah, le père de Samson : il fait part à son fils de son dessein de le racheter à prix d'or. Puis, c'est la femme du misérable, l'impudente et toujours artificieuse Dalila, qui ose s'arrêter et se répandre en paroles en face de celui qu'elle a livré : elle s'efforce, mais en vain, de le duper, de l'asservir, de l'avilir encore. Un géant, lâche et vantard, le philistin Harapha, lui succède : il raille, il provoque Samson, mais sans oser s'approcher jusqu'à portée des mains terribles de l'aveugle. Enfin un officier somme le captif de se rendre à l'assemblée pour divertir le peuple par l'exhibition de cette force « qui dépasse le taux humain ». Samson refuse d'abord, indigné, mais une inspiration divine traverse son esprit : il suit l'officier. Manoah revient alors de sa négociation auprès des seigneurs philistins, et pendant qu'il se berce de l'espoir de délivrer son fils, de guider ses pas, de le revoir assis dans sa maison, un immense fracas retentit. Un messager accourt et l'on apprend comment Samson a péri triomphalement en ébranlant

les colonnes de l'édifice et en écrasant d'un seul coup « seigneurs, dames, capitaines, conseillers ou prêtres, l'élite de leur noblesse et la fleur, non seulement de cette ville, mais de chaque cité philistine à l'entour, rassemblée de toute part pour la solennité de cette fête ».

On le voit, l'action de la pièce, s'il y a une action, se réduit au dialogue de Samson avec les Hébreux, avec Manoah, avec Dalila, avec Harapha le géant, avec l'officier philistin. Cette charpente dramatique, rudimentaire comme une intrigue d'Eschyle, rappelle encore mieux l'arrangement du livre de Job : elle en a la naïve disposition, elle en a la puissance.

La différences du drame de Milton et du poème de Vigny sautent aux yeux. Après l'archange du *Paradis perdu*, que l'orgueil fit déchoir, Milton a présenté, dans son *Samson agonistes*, l'homme déchu et dégradé par la concupiscence. La détresse infinie, l'abîme de maux où le héros, jadis invincible, est tombé, n'est que le châtiment de Dieu. Ce qu'un tel châtiment a d'effroyablement cruel, c'est la perte de la lumière. Est-ce Samson aux yeux crevés, est-ce le vieux poète anglais aux regards à jamais éteints par la goutte sereine, qui laisse échapper cette lamentation dont le sauvage

accent dépasse le sublime de toute poésie ? « Je suis devenu inférieur au plus vil des hommes ou des vers ; les êtres les plus vils, je suis moins qu'eux : ils rampent, mais ils voient..., etc. » Si aiguë que soit sa douleur, Samson ne se plaint pas d'être frappé : il a mérité ses souffrances. Ce n'est point Dalila qui en est la première cause, c'est lui-même, lui, qui, vaincu par « une grêle de mots », a lâchement capitulé. Et, à son tour, il a parlé ; sa langue a bavardé honteusement, « shameful garrulity » ; il a « divulgué le don secret de Dieu » à une créature déloyale, à une femme du pays de Chanaan, son ennemie ; il a profané le mystère qu'il avait fait vœu de ne point révéler ; il a violé « le dépôt sacré du silence ». D'ailleurs, si bas qu'il soit tombé, ces haillons, ce labeur de la meule, tout cela n'est pas encore aussi bas que l'était son « ancienne sujétion, vile, lâche, ignominieuse, infâme, esclavage vrai, et cet aveuglement, pire que l'autre cécité, de ne pas voir l'indignité d'une pareille servitude ».

La conception de Vigny est tout autre. L'idée de Dieu en est, pour ainsi dire, absente. Ou plutôt l'Éternel nous apparaît indifférent à la lutte que la bonté de l'homme et la ruse de

la femme se livrent ici-bas : c'est déjà ce ciel

> Muet, aveugle et sourd aux cris des créatures,

dont le poète du *Mont des Oliviers* dira, en regardant venir la mort :

> Le juste opposera le dédain à l'absence,
> Et ne répondra plus que par un froid silence
> Au silence éternel de la Divinité.

Le Samson d'Alfred de Vigny ne s'humilie pas devant Dieu, il ne s'accuse pas devant les hommes. Il accuse la femme, et il maudit la tendresse de cœur qui pousse l'homme le plus fort à désirer passionnément « la caresse et l'amour » de cet « enfant malade », de ce « compagnon peu sûr », de cet être « impur de corps et d'âme ». Et ce n'est pas ici, comme dans la *Nuit d'Octobre* d'Alfred de Musset, un gémissement de bête blessée, une effusion d'amour déçu, de vanité dolente qui s'exhale, c'est un cri de révolte contre la nature, c'est la malédiction jetée à la loi de la vie et à l'obscure tyrannie du besoin de durée de l'être : poésie implacable et brûlante, coulée puissante et sombre de pessimisme dont rien, dans les écrits en vers du XIXe siècle, ne passe la vigueur et ne peut faire oublier la beauté.

IV

D'où vient ce pessimisme de Vigny ? Il vient d'abord de la nature douloureusement sensible du poète. Il vient ensuite, comme chez La Rochefoucauld, d'une vue tout aristocratique des choses. Il vient enfin, bien plus qu'on ne l'a dit, bien plus qu'on ne semble aujourd'hui le croire, de l'influence pénétrante, indélébile, de Byron. Je ne m'attacherai ici qu'à ce troisième point.

Le premier écrit que Vigny ait publié est une étude en prose sur Byron, dont une partie seulement fut imprimée, en décembre 1820, dans le *Conservateur littéraire*. Cette étude, d'un mérite fort ordinaire, nous offre des indications qui ne sont pas sans intérêt. On y remarque cette phrase sur *Mazeppa* : « Quel autre que lord Byron aurait osé composer un poème avec le simple récit d'un homme emporté par un cheval sauvage ? Quel autre aurait pu y réussir ? » Il est plus que probable que Hugo a voulu relever ce défi. C'est ainsi que le désir de s'attaquer au sujet de *Cromwell* lui a été suggéré par une phrase de Vigny : « Puisque ce

Richelieu ne voulait que le pouvoir, que ne l'a-t-il pris tout entier ? Je vais trouver un homme qui n'a pas encore paru et que je vois dominé par cette misérable ambition ; mais je crois qu'il ira plus loin. Il se nomme Cromwell. » Le roman de *Cinq-Mars* s'achève sur cette formule. Or, Victor Hugo, au début de l'année 1827, écrivait à Vigny : « Vous savez que j'ai pris le XVIIe siècle où vous l'avez quitté et que j'ai fait du dernier mot de votre roman le premier de mon drame (1). »

Pour nous en tenir à Vigny, retenons, du même article, l'appréciation si particulière de *Parisina* : « un modèle ravissant de descriptions voluptueuses. » Cette expression souligne, en quelque sorte, les ressemblances qu'on remarque entre la nuit d'amour de *Parisina*, nuit accompagnée du « frisson glacial qui suit de près les actions coupables » et cette trame, également tissée de volupté et de terreur, de *la Femme adultère*. Notons plus loin ces mots : « La *Fiancée d'Abydos* étale toute la grâce des mœurs asiatiques, toute la patience servile des Grecs opposée à la cruauté infatigable des musulmans », et encore : « Le *Giaour*

(1) J'ai mentionné ailleurs, à propos des rapports avec Talma, cette lettre inédite de Victor Hugo à Alfred de Vigny.

offre la peinture déchirante d'un homme malheureux qui volontairement s'est séparé du monde ; sa confession est étonnante de poésie et peut-être placée au rang des plus beaux morceaux connus. » On sera bien forcé de reconnaître que ces éloges ne sont pas à négliger, si l'on remarque, en lisant *Helena*, que la chanson de marche des spahis turcs est faite de réminiscences du *Giaour*, que le morceau le meilleur du poème, le tableau des grands bœufs combattant contre un loup, est une comparaison prise à Byron et seulement retournée (1), que la couleur de la *Fiancée d'Abydos*, et il faut ajouter du *Siège de Corinthe*, envahit l'épopée vers la moitié du second chant, pénètre, en quelque sorte, chaque vers et donne à cet ouvrage de jeunesse de Vigny toutes les apparences d'un pastiche.

Mais l'article du *Conservateur littéraire* nous fournit un trait qui a plus d'importance : « Il n'est pas surprenant qu'un homme de génie malheureux cherche dans un visage impassible et froid un rempart contre la pitié curieuse et glacée du commun des hommes. » Cette réflexion a pu être suggérée au jeune critique par

(1) « Tels on voit des loups se ruer sur un buffle sauvage, etc. » *Le siège de Corinthe*, XXIIIe strophe.

plus d'un endroit de Byron, mais elle semble se rapporter, de préférence, aux stances huitième et douzième du premier chant de *Childe Harold*, dont le sens se résumerait assez bien dans ce vers qu'Alfred de Vigny écrira plus tard et qui fut sa devise :

> Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse.
> . . . . . but in his bosom slept
> The silent thought, nor from his lips did come
> A word of wail.

En étudiant un des premiers, et avec une réelle pénétration, le pessimisme de Vigny, Émile Montégut, moins familier peut-être avec Byron qu'avec Shakspeare, exprime cette idée : « Supposez les pensées premières qui sont le germe de ces poèmes, celle de *Moïse* par exemple, tombées dans le cerveau de Byron, et vous comprendrez jusqu'où aurait pu porter cette intelligence, si elle eût été servie par les facultés qui tiennent du tempérament. » Il n'est point aisé de savoir ce que Byron aurait fait du sujet de *Moïse*, s'il avait pu l'emprunter à Vigny ; mais ce qu'il est plus facile, et je crois, plus utile de constater, c'est que l'idée même de son *Moïse*, Alfred de Vigny l'a tirée de Byron.

Cette pièce de *Moïse*, écrite dès l'année 1822, et qui reste toujours une des œuvres les plus belles de Vigny, nous livre, mieux qu'une autre, le secret de sa manière de produire, à une époque où son talent était en formation. Dans la première partie du poème, c'est-à-dire dans la description, à larges traits, des terres de la Palestine, vues du sommet du mont Nébo, nous trouvons une imitation, presque une transcription des versets du *Deutéronome* :

« Moïse monta donc de la plaine de Moab sur la montagne de Nebo en haut de Phasga, vis-à-vis de Jéricho, et le Seigneur lui fit voir de là tout le pays de Galaad jusqu'à Dan,

« tout Nephtali, toute la terre d'Éphraïn et de Manassé, et tout le pays de Juda *jusqu'à la mer occidentale*,

« tout le côté du Midi, toute l'étendue et la campagne de Jéricho, *qui est la ville des palmes*, jusqu'à Ségor, etc. »

On ne peut pas relire ce texte de la Bible sans entendre sonner les rimes riches de Vigny et sans voir cheminer majestueusement le cortège de ses images. Mais le Prophète, face à face avec le Seigneur, lui adresse sa plainte, et cette plainte, dans ce qu'elle a de caractéris-

tique, se rattache, comme on va le voir, à une tout autre inspiration.

Je vivrai donc toujours puissant et solitaire,

dit le Moïse de Vigny avec un sentiment de grave et superbe douleur. Ce sont les héros de Byron qui, les premiers, ont fait entendre cette parole tour à tour orgueilleuse et désespérée. « Je reste seul et seul toujours je suis resté. »

I stand, and I stood alone,

disait Childe Harold avec un accent de défi. « Vivre seul »,

To be alone,

s'écrie Manfred sur un ton anxieux, et le poète ajoute, avec une amertune croissante : « ne pas entrer dans le repos, ne pas mourir »,

Not to slumber, not to die.

C'est le vers même de Vigny :

Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Cette pensée de la mort impossible est ramenée dans *Manfred*, tout comme dans *Moïse*, avec la persistance d'un refrain : « Il y a sur moi un

pouvoir qui m'arrête, et qui fait que c'est là mon sort fatal, de vivre »,

And makes it my fatality to live.

« Je reste dans mon désespoir et je vis, je vis à jamais »,

. . . . . I dwell in my despair
And live, and live for ever. . .

« J'ai vécu bien des années, bien des longues années, mais elles ne sont rien encore auprès de celles que je dois compter : des âges, des âges, l'espace et l'éternité, et la conscience, avec la terrible soif de la mort, toujours inassouvie »,

With the fierce thirst of death, and still unslaked.

Ce qui prouve le mieux que Vigny, avant d'écrire son *Moïse*, a médité longtemps sur cette scène de *Manfred*, c'est qu'avec la pensée inspiratrice de son poème, il en a rapporté jusqu'à des imitations de détail :

1° Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
. . . . . I made
My eyes familiar with Eternity.

2° Des tombes des humains j'ouvre la plus antique.
. . . . . And then I dived,
In my lonely wanderings, to the caves of death.

3° La mort prend à ma voix une voix prophétique.
. . . . . I can call the dead,
And ask them what it is we dread to be.

4° Les hommes se sont dit : il nous est étranger.
My joys, my griefs, my passions, and my powers
Made me a stranger.

L'essentiel du pessimisme de Vigny, le sentiment de la misère irrémédiable de la vie, est déjà dans *Moïse*. Mais ce sentiment, qui donc l'a exprimé, depuis le livre de Job, depuis les paroles de l'Ecclésiaste, avec une rigueur plus absolue, plus exclusive que Byron ? « Fais le compte des joies que tes heures ont vues, fais le compte des jours que tu as eus libres d'angoisses, et sache bien, quoi que tu aies été, qu'il y a quelque chose de meilleur : ne pas être ». (*Euthanasia.*)

Helena et *Moïse* ne sont pas les seuls poèmes de Vigny qui soient impressionnés de la couleur ou imprégnés de la pensée byroniennes. Qu'est-ce que le *Déluge*, sinon la mise en œuvre, sous la forme du récit épique, d'une partie des éléments du drame de Byron qui a pour titre : *le Ciel et la Terre*, *Heaven and*

Earth ? Dans une des scènes de ce drame, Japhet voudrait sauver deux femmes qui ont aimé des anges et qui, pour ce crime contre nature, si belles qu'elles soient, sont condamnées. « Fils ! fils ! s'écrie l'implacable Noé, si tu veux éviter de partager leur perdition, oublie qu'elles existent ; tandis que toi, tu dois être le père d'un monde nouveau, d'un monde meilleur. — JAPHET. — Laisse-moi périr avec celui-ci et avec elles. » Tout ce qui n'est pas pure description dans le *Déluge* d'Alfred de Vigny est la mise en action de cette parole de Japhet : c'est la partie intéressante du poème. Quant aux développements descriptifs, ils restent assez faibles, malgré quelques endroits qui ne sont pas dénués de grandeur. Dans Byron, la description traverse tout le drame, et, au lieu de le refroidir, elle en décuple les effets. Soit que Japhet pleure d'avance les malheurs de l'humanité destinée à périr, soit que les Esprits de ténèbres, exultant de joie, prévoient, prédisent, dans toute son horreur, l'œuvre de désolation, qui, sur un signe du Très-Haut, bientôt s'accomplira, soit que l'archange Raphaël arrache les anges coupables des bras de celles qui se sont données à eux, la terreur du céleste châtiment domine toutes ces situations ;

l'approche de la fatale destruction fait frémir, gémir, et supplier ou blasphémer les personnages ; le Déluge, à son tour, envahit la scène ; il emplit ce théâtre colossal, la surface du monde habité ; il est le personnage impérieux, dévastateur, vraiment divin, au sens pessimiste du mot, du dénouement de cette tragédie.

Il y a peut-être aussi quelque ressouvenir de *Heaven and Earth* dans *Eloa* : « Avec toi », dit une des « filles d'Adam » au Séraphin qu'elle aime, « je puis endurer toute chose, même une éternelle douleur..... Non ? quand même le dard du serpent me transpercerait, quand tu serais toi-même comme le serpent, encore alors enroule-toi autour de moi, je sourirai et je ne te maudirai pas. » Comment ne pas songer à ce passage de Vigny ?

La mort est dans les mots que prononce sa bouche,
Il brûle ce qu'il voit, il flétrit ce qu'il touche...
Nul ange n'oserait dire une fois son nom. »
Et l'on crut qu'Eloa le maudirait, mais non,
L'effroi n'altéra point son paisible visage.

Toutefois ce qui a passé de Byron dans le poème amoureux et relevé de satanisme de Vigny dérive bien plutôt de l'audacieux mystère de *Caïn*.

Les hardiesses de pensée du *Caïn* sont, elles-mêmes, traversées de quelques phrases de roman : l'auteur anglais a lu la *Nouvelle Héloïse*, et son héros, ou ses héros, il y en a deux, Lucifer et Caïn, laissent échapper telle ou telle expression qui fait songer, malgré la différence des sujets, à Werther, à Faust, à Manfred. Mais ce sont des commentateurs assez superficiels qui ont fait à Byron le reproche d'avoir affaibli le Lucifer du *Paradis perdu*. Ce n'est plus, il est vrai, comme chez Milton, un géant farouche, au front couturé par la foudre, qui n'émerge d'un lac de feu que pour incruster ses pieds nus sur une terre ferme incandescente. Il ne fait plus horreur, n'épouvante plus. C'est, si l'on veut, un beau ténébreux céleste, quelque chose comme un *outlaw* de l'empyrée, que sa solitude et sa misère ont rendu digne de pitié. Il attendrit les cœurs, comme un splendide ciel du soir, dont la couleur « de pourpre sombre », striée de « longs nuages blancs », s'obscurcit pour laisser briller « dans le nocturne éther les innombrables étoiles ». « Ces choses », dit au démon la romantique et romanesque Adah, « remplissent mes yeux de larmes ; il en est de même de toi : tu sembles malheureux ; ne nous rends pas malheureux nous-

mêmes et je pleurerai pour toi. » Et c'est ainsi qu'Eloa elle-même est émue devant ce séducteur mystérieux, ce Don Juan empenné qui s'appelle Satan :

> Son premier mouvement ne fut pas de frémir,
> Mais plutôt d'appeler comme pour secourir...
> Une larme brillait auprès de sa paupière.

« Je ne puis l'abhorrer, disait Adah ; j'attache ma vue sur lui avec une douce terreur et je ne fuis pas loin de lui ; dans son regard il y a une attraction puissante qui fixe le vol hésitant de mes yeux sur les siens ; mon cœur bat vite : il m'effraie et pourtant il m'attire à lui tout près, plus près, plus près encore : Caïn, Caïn, sauve-moi de lui. » Vigny a imité encore ce passage ; il en a tiré la comparaison trop précise de la perdrix, le regard attaché sur l'œil du chien d'arrêt

> qui, sombre surveillant,
> La suit, la suit toujours d'un œil fixe et brillant.

Le Lucifer de Byron est donc une épreuve agrandie de ce héros fatal, et fatalement aimé, qui s'appelle ailleurs *Lara* ou *le Corsaire*, et le Satan de Vigny, Sainte-Beuve l'avait déjà dit, a quelque chose de « Lovelace », de Valmont.

C'est par là qu'il est diabolique, au sens moderne et mondain de ce mot.

Mais le Lucifer de Byron avait une plus haute ambition que celle de perdre une femme. Son dessein était de pervertir tout sentiment dans le cœur de Caïn, de ruiner toute croyance ensuite chez les hommes, et de les entraîner, du premier au dernier, à la révolte contre Dieu. Il glorifie les âmes qui osent « regarder le Tout-Puissant, fixer sa face éternelle » et lui dire : « Ton mal n'est pas bon... La bonté n'aurait jamais été le mal, et toi, qu'as-tu fait autre chose? Tu n'es pas le Créateur, tu es le Destructeur, tu as créé la mort; tu n'édifies que le Néant..... Je suis, comme toi, immortel; tu m'as vaincu, tu ne m'as pas soumis : tu reçois l'hommage de tout ce qui est; tu n'en recevras jamais de moi..... Tu n'as plus de prise sur ma destinée : j'ai détruit en moi l'espérance..... Tout le sens de la vie est désormais, pour moi, dans ces deux mots : penser et endurer; je me suis fait un monde intérieur au seuil duquel ton pouvoir même expire. »

Cette philosophie du *Caïn* n'a point passé dans *Eloa :* c'est tout au plus si le poème en a gardé, dans certains vers, comme un reflet. Mais la doctrine a pénétré dans l'âme de Vigny

et elle s'y retrouvera, à l'exclusion du sentiment religieux, quand la force de l'âge mûr et le travail d'une pensée, de plus en plus hardie dans ses négations, auront séché et arraché jusqu'aux racines de sa foi.

— « On parle de la Foi. Qu'est-ce après tout que cette chose si rare? Une espérance fervente. Je l'ai sondée dans tous les prêtres qui disaient la posséder et n'ai trouvé que cela. Jamais la certitude.

— « Dans l'affaire de Caïn et d'Abel, il est évident que Dieu eut les premiers torts. Car il refusa l'offrande du laborieux laboureur pour accepter celle du fainéant pasteur. Justement indigné, le premier né se vengea.

— « La terre est révoltée des injustices de la création ; elle dissimule par frayeur de l'éternité ; mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le Mal et la Mort. Quand un contempteur des dieux paraît, comme Ajax, fils d'Oïlée, le monde l'adopte et l'aime ; tel est Satan, tels sont Oreste et Don Juan.

— « La vérité sur la vie, c'est le désespoir.

— « Le travail est un oubli, mais un oubli actif qui convient à une âme forte.

— « Le monde de la poésie et du travail de la pensée a été pour moi un champ d'asile que

je labourais et où je m'endormais au milieu de mes fleurs et de mes fruits pour oublier les peines amères de ma vie, ses ennuis profonds et surtout le mal intérieur que je ne cesse de me faire en retournant contre mon cœur le dard empoisonné de mon esprit pénétrant et toujours agité. »

Ces réflexions de Vigny, tirées toutes du *Journal d'un poète*, pourraient s'insérer dans *Caïn*, dans *Manfred*, et, si sincères qu'elles soient, si personnel que puisse être devenu le sentiment qu'elles expriment, elles perpétuent l'esprit byronien : elles en sont l'extrait, la quintessence.

Mais si le nihilisme de Vigny contient le pessimisme de Byron, il le dépasse. Jusqu'à quel point, un trait suffit à le montrer. Childe Harold, qui ne hait point l'homme, s'extasie devant la nature. Manfred, qui a l'homme presque en horreur, se réfugie encore en elle : il repose ses yeux sur le glacier couvert de neige vierge, et le torrent, dont « la nappe d'argent » brille au soleil « à l'heure de midi », suffit pour lui verser l'enchantement. La nature laisse Vigny indifférent à sa beauté; il reste devant elle, hostile, accusateur, autant que devant Dieu lui-même :

Vous ne recevrez pas un mot d'amour de moi.

S'il s'agissait de faire une édition critique des œuvres d'Alfred de Vigny, on ne devrait pas s'en tenir à ces rapprochements. Il resterait à indiquer ce qui a pu passer du *Prisonnier de Chillon*, par exemple, dans le poème de la *Prison* ou de certaines stances du second chant de *Childe Harold* (XVII-XXII) dans la description de la frégate *la Sérieuse*, et l'on ne serait pas au bout de ce travail d'enquête, pédantesque, lilliputien, il faut en convenir, utile toutefois pour expliquer le talent de Vigny, comme pour mieux entendre André Chénier, comme pour apprécier exactement tout poète de seconde inspiration, fût-ce un Milton, fût-ce un Virgile (1).

Aux lecteurs curieux de faire, pour leur propre compte, cette confrontation des écrits de Vigny et de ceux de Byron, j'indiquerai une dernière imitation restée assez inaperçue. On sait que l'auteur de *Chatterton* écrivit pour

(1) M. G. Lanson, dans son *Histoire de la Littérature française* (récentes éditions), n'a pas manqué de noter que l'idée de la *Mort du Loup* vient également de Childe Harold, IV, 21, et il voit dans le vers « Aimez ce que jamais on ne verra deux fois » une réplique de Vigny à Byron, qui faisait dire à Lucifer : « I pity thee, who lovest that must perish. »

son drame, dans une nuit d'inspiration, une ardente préface. On y trouve ceci : « Le désespoir n'est pas une idée; c'est une chose, une chose qui torture, qui serre et qui broie le cœur d'un homme comme une tenaille, jusqu'à ce qu'il soit fou et se jette dans la mort comme dans les bras d'une mère.... Il y a un jeu atroce, commun aux enfants du Midi, tout le monde le sait. On forme un cercle de charbons ardents; on saisit un scorpion avec des pinces et on le pose au centre. Il demeure d'abord immobile jusqu'à ce que la chaleur le brûle; alors il s'effraie et s'agite. On rit. Il se décide vite, marche droit à la flamme et tente courageusement de se frayer une route à travers les charbons ; mais la douleur est excessive, il se retire. On rit. Il fait lentement le tour du cercle et rentre dans sa première mais plus sombre immobilité. Enfin, il prend son parti, retourne contre lui-même son dard empoisonné et tombe mort sur-le-champ. On rit plus fort que jamais, etc. » Ce développement, du genre frénétique, Vigny l'a tiré non pas de son imagination, mais de sa mémoire : c'est, à proprement parler, un extrait de ce poème du *Giaour*, qu'à l'âge de vingt-trois ans l'auteur de l'article du *Conservateur littéraire* déclarait digne de toute

admiration : « L'esprit, qui se repaît de ses malheurs coupables, est comme le scorpion environné de feu, dans un cercle se rapprochant à mesure qu'il brûle, les flammes enserrant leur prisonnier de toutes parts, jusqu'à ce que, pénétré profondément par mille douleurs lancinantes et devenu fou de colère, il ne connaît plus qu'un triste recours, l'aiguillon qu'il nourrissait pour ses ennemis, dont le venin jamais jusqu'ici ne fut vain, qui donne une seule atteinte et guérit de toute douleur, et il le darde sur son cerveau désespéré. C'est ainsi qu'ils expirent, ceux qui ont l'âme enténébrée, ou c'est la vie du scorpion environné de feu. Telle est la torture du cœur que le Remords a déchiré : il n'est plus fait pour la terre, et le ciel lui est interdit : au-dessus, l'obscurité, au-dessous, le désespoir : la flamme tout autour, et, au dedans, la mort. » On le voit, c'est le même symbole, et exprimé de la même façon, mais appliqué un peu différemment : Byron veut figurer, à nos yeux, les affres du remords; Vigny nous représente le désespoir du poète méconnu et arrivé jusqu'au dernier degré des angoisses de la misère.

V

Je me résume en peu de mots. En 1835, Sainte-Beuve donnait de la poésie de Vigny cette définition : « Dans cette muse si neuve qui m'occupe, je crois voir, à la Restauration, un orphelin de bonne famille qui a des oncles et des grands-oncles à l'étranger (Dante, Shakspeare, Klopstock, Byron). » Il y a, dans cette formule, agréablement ingénieuse, une dose d'erreur et une part de vérité. Orphelin, Vigny ne l'était pas : il avait, nous l'avons vu, quelques parents français, plus ou moins avoués ; il descendait directement d'un père littéraire, illustre, s'il en fut, Chateaubriand ; il a pris une part dans son héritage.

Par contre, il tenait fort peu de Klopstock, et, quoiqu'il ait traduit un drame et demi de Shakspeare, il n'a été que l'hôte d'une nuit d'été de l'auteur dramatique anglais ; il n'est, en rien, de sa famille. Il a lu Dante de fort près, mais, si je ne me trompe, assez tard (1); au

(1) Un exemplaire de la traduction de Dante par Louis Ratisbonne, annoté au crayon par Alfred de Vigny, semble indiquer chez lui une réelle connaissance du texte italien. Cet exemplaire, qui est à la Bibl. de l'Arsenal, m'a été signalé par

contraire, il s'est, de fort bonne heure, épris de l'Arioste : il avait tiré de l'*Orlando furioso* une tragédie de *Roland*, dont Gaspard de Pons, la commère du romantisme, nous a conservé un seul vers. Quant à Milton, dont Sainte-Beuve ne parle, pour ainsi dire, pas, quant à Byron, qu'il a bien raison de nommer, ce n'est pas une atteinte superficielle que l'esprit d'Alfred de Vigny a reçue de ces poètes de génie : s'il m'est permis de recourir à un vieux mot très expressif, leur forte pensée et leur style puissant l'ont pénétré jusque dans son « intime ».

Si je n'aboutissais, par ces nombreux rapprochements, qu'à donner au lecteur une idée moindre du talent de Vigny et de son originalité, je serais juste à l'opposé de mon dessein, qui est d'affirmer, après d'autres et à bon escient, que l'auteur des *Poèmes* et des *Destinées* reste l'égal des plus grands maîtres. Pour mieux mesurer sa hauteur, prenons un terme de comparaison, et en regard du nom de Vigny mettons un nom qui nous serve « d'échelle ». Tous les poètes du cénacle furent enthou-

M. Paul Bonnefon. On me dit que M. Pierre Gauthiez a retrouvé un exemplaire de Rabelais, qu'Alfred de Vigny posséda et qui porte les traces de l'étude qu'il fit de cet auteur. Vigny était encore tout plein de Rabelais, en écrivant *Stello*. Cf. chap. III.

siastes de Byron et tel d'entre eux jusqu'à l'idolâtrie. On a bien oublié Jules Lefebvre, l'auteur outrancier du *Parricide*, du *Clocher de Saint-Marc*, des *Confidences*. On ne se doute plus que ses amis du *Réveil*, de la *Muse française*, sans excepter Victor Hugo, frémissaient d'émotion en l'entendant lire ses *Deux Aveugles*. « Il exprime avec le même bonheur, disait-on, ce qu'il y a de plus terrible et ce qu'il y a de plus touchant. » Jules Lefebvre fit donc de son mieux, entre 1821 et 1832, pour propager la maladie byronienne. Il ne se borna pas d'ailleurs à singer les allures poétiques du lord anglais ; il ambitionna de l'égaler par une fin qui aurait pu être héroïque : il alla servir dans les rangs des insurgés de Pologne. Il en revint sain et sauf, épousa prosaïquement une femme riche, et s'éclipsa, pour ainsi dire, en adoptant le nom de Lefebvre-Deumier. Il demeura, le reste de sa vie, ce qu'il était, au fond, sous le déguisement et sous le masque truculent du romantique, un lettré élégant, peu inventif, moyennement ingénieux, appliqué et timide (1). L'oubli qui recouvre son nom et a

(1) C'est aussi le cas d'Émile Deschamps. M. Gustave Lanson l'a démontré par une étude très précise dans la *Revue d'histoire littéraire*.

presque totalement fait disparaître ses première œuvres est-il immérité? C'est à ces talents de poètes sans vocation, si nombreux de tout temps, qu'il convient d'appliquer le mot latin : *Sunt ignoti quia ignobiles.*

Entre un disciple de Byron comme Jules Lefebvre et un émule de Byron comme Vigny, il est aisé d'apprécier la différence. Chez le poète amateur, la conception du sujet, le développement, l'expression, tout est imitation, tout est geste d'école (1). Chez le poète vrai, la qualité surprenante de certains vers, le caractère si voulu de la composition, la force acquise, entretenue, accrue, de la pensée, tout parle d'invention, tout est promesse ou garantie d'originalité. Les premières pièces elles-mêmes, dans leur imperfection, ont presque un accent personnel; quant aux poèmes de *Moïse* et d'*Eloa*, à cause des rapports avec Milton, avec Byron, et en dépit de cette parenté, ils ont déjà le caractère du chef-d'œuvre. Dès ses débuts, l'art de Vigny est neuf, unique, indépendant du romantisme même ; il le deviendra,

(1) Jules Lefebvre n'a pas seulement imité Byron. Dans ses *Confidences*, il fait du Young, il pétrarquise, il gongorise ; mais les deux cents vers qui terminent cet ennuyeux volume reviennent au naturel et ils ne manquent pas de charme.

de plus en plus, par la valeur philosophique des méditations qui forment le recueil immortel des *Destinées*.

En 1820, le vers français n'était plus guère, à proprement parler, qu'une combinaison de mots : Lamartine et Hugo versèrent dans ces mots, chacun selon son goût, des sentiments et des images : Alfred de Vigny y coula des idées.

Quand le jeune officier passait, avec son air rêveur et absorbé, sous les arceaux du donjon de Vincennes, ou lorsqu'il retirait du sac d'un de ses fusiliers sa Bible de petit format pour la lire sur le chemin de Strasbourg à Bordeaux, les soldats d'Alfred de Vigny auraient eu autant de raisons que les soldats de Catinat pour le nommer, avec leur respect familier, le « Père la Pensée. »

APPENDICE PREMIER

— Lettres de M. Baraudin, commandant le vaisseau l' « Actif », relatives aux incidents de la campagne de 1779.

1°

Annotation des bureaux

—

Armée navale de M. d'Orvilliers.
Rép., le 7 aoust 1779.
Répondre que les lettres ont été envoyées.

MONSEIGNEUR (1),

J'ose mettre sous votre couvert quatre lettres que j'écris à ma famille. Aucunes ne sont cachetées. Je désire infiniment quelle leur parviennent, si vous n'en jugez pas le style contraire à vos intentions. Je les ay communiquées au général.

Je suis avec le plus profond respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

BARAUDIN.

A bord de l'*Actif*, en mer le 24 juillet 1779.

(1) C'est au ministre de la guerre que ces lettres sont adressées.

2°

Annotation des bureaux :

—

Répondre le 26 août 1779.
Armée navale de M d'Orvilliers.

J'ay l'honneur de vous rendre compte que vendredi matin, j'informai le général de la situation de mon équipage et du ravage qu'y faisait journellement la maladie épidémique dont mon vaisseau était affligé dans un moment où je n'avais plus de raffraîchissemens à donner aux malades ny viande fraîche pour leur faire du bouillon. Je le suppliais de m'en procurer pour quelques jours ; celuy-là, Monseigneur, ce nombre de mes malades passoit deux cent cinquante et j'avois perdu vingt trois hommes ; il a augmenté samedy et dimanche, de quarante. Les temps contraires et orageux que nous avons éprouvé dans la Manche, m'ont empêché d'ouvrir mes sabords, de sorte que le mauvais air concentré m'a fait périr du monde et augmenter l'épidémie qui a gagné l'état-major. M. de la Valette mon second lieutenant est à toute extrémité, ainsi que deux auxiliaires et deux gardes de la marine. Le général, affligé de tant de maux, Monseigneur, me donna ordre de venir à Brest ou dans tout autre port, déposer mes malades accompagné de la *Junon*. Je fis route avec douleur, mais le cry de l'humanité me dicta mon devoir ; les vents d'Est qui ont tant contrarié le général et le contrarient encore m'ont empesché d'entrer hier dans le goulet, d'ailleurs trop faible pour y louvoyer avec succès, je mouillai hier au soir à Bertheaume où mon équipage a un peu reposé pendant la nuit. Et ce matin je suis sous voille avec le flot, avec l'espoir d'arriver à Brest cet après-midy et de prendre des arrangemens avec MM. de la Prévalay et de la Porte, pour le débarquement de plus de trois cent malades. Ensuite,

Monseigneur, je parfumerai et purifierai le vaisseau, et avec du monde frais je pense, sous cinq jours, rejoindre l'armée. Je l'ay mandé comme cela au général et cette idée seule m'empesche de me livrer à la plus grande affliction d'avoir été forcé de quitter un pavillon que vous savez, Monseigneur, que j'aime et regrette tant, mais il m'a fallu obéir. Et la lettre que m'a écrite le général était trop touchante pour que j'osas résister à ses sentiments d'humanité.

J'ai l'honneur de vous rendre le compte abrégé sous voille, Monseigneur, parce que le général m'a prévenu que Monsieur de la Prévalay ferait partir par un courrier extraordinaire les paquets dont je suis chargé pour vous, et je n'aurois pas le temps d'écrire à terre.

Je suis avec le plus profond respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

BARAUDIN.

A bord de l'*Actif*, le 23 août 1779. A l'ouvert de la rade de Brest.

3°

Annotation des bureaux

—

Armée navale de M. d'Orvilliers, M. de Baraudin, le 27 août 1779. Rép., le 1er septembre 1779.

MONSEIGNEUR,

Lorsque j'eus l'honneur de vous rendre compte de ma rentrée à Brest, j'étois bien loin de soupçonner que je n'en sortirois pas de longtemps tant pour le défaut d'hommes que pour les progrès affreux de la maladie qui a déterminé le général à me renvoyer : Messieurs de la Prévalaye et de La Porte vous instruisent aujourd'huy

2°

Annotation des bureaux :

—

Répondre le 26 août 1779,
Armée navale de M d'Orvilliers.

J'ay l'honneur de vous rendre compte que vendredi matin, j'informai le général de la situation de mon équipage et du ravage qu'y faisait journellement la maladie épidémique dont mon vaisseau était affligé dans un moment où je n'avais plus de raffraîchissemens à donner aux malades ny viande fraîche pour leur faire du bouillon. Je le suppliais de m'en procurer pour quelques jours ; celuy-là, Monseigneur, ce nombre de mes malades passoit deux cent cinquante et j'avois perdu vingt trois hommes ; il a augmenté samedy et dimanche, de quarante. Les temps contraires et orageux que nous avons éprouvé dans la Manche, m'ont empêché d'ouvrir mes sabords, de sorte que le mauvais air concentré m'a fait périr du monde et augmenter l'épidémie qui a gagné l'état-major. M. de la Valette mon second lieutenant est à toute extrémité, ainsi que deux auxiliaires et deux gardes de la marine. Le général, affligé de tant de maux, Monseigneur, me donna ordre de venir à Brest ou dans tout autre port, déposer mes malades accompagné de la *Junon*. Je fis route avec douleur, mais le cry de l'humanité me dicta mon devoir ; les vents d'Est qui ont tant contrarié le général et le contrarient encore m'ont empesché d'entrer hier dans le goulet, d'ailleurs trop faible pour y louvoyer avec succès, je mouillai hier au soir à Bertheaume où mon équipage a un peu reposé pendant la nuit. Et ce matin je suis sous voille avec le flot, avec l'espoir d'arriver à Brest cet après-midy et de prendre des arrangemens avec MM. de la Prévalay et de la Porte, pour le débarquement de plus de trois cent malades. Ensuite,

Monseigneur, je parfumerai et purifierai le vaisseau, et avec du monde frais je pense, sous cinq jours, rejoindre l'armée. Je l'ay mandé comme cela au général et cette idée seule m'empesche de me livrer à la plus grande affliction d'avoir été forcé de quitter un pavillon que vous savez, Monseigneur, que j'aime et regrette tant, mais il m'a fallu obéir. Et la lettre que m'a écrite le général était trop touchante pour que j'osas résister à ses sentiments d'humanité.

J'ai l'honneur de vous rendre le compte abrégé sous voille, Monseigneur, parce que le général m'a prévenu que Monsieur de la Prévalay ferait partir par un courrier extraordinaire les paquets dont je suis chargé pour vous, et je n'aurois pas le temps d'écrire à terre.

Je suis avec le plus profond respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

BARAUDIN.

A bord de l'*Actif*, le 23 août 1779. A l'ouvert de la rade de Brest.

3.

Annotation des bureaux

Armée navale de M. d'Orvilliers,
M. de Baraudin, le 27 août 1779.
Rép., le 1er septembre 1779.

MONSEIGNEUR,

Lorsque j'eus l'honneur de vous rendre compte de ma rentrée à Brest, j'étois bien loin de soupçonner que je n'en sortirois pas de longtemps tant pour le défaut d'hommes que pour les progrès affreux de la maladie qui a déterminé le général à me renvoyer : Messieurs de la Prévalaye et de La Porte vous instruisent aujourd'huy

geant, Monseigneur, mais il l'est cruellement pour moy, qui avec l'équipage que le sort m'avoit donné devois espérer de me couvrir de gloire d'autant que l'*Actif* est un vaisseau parfait et que je suis sous un pavillon chéri : il ne me manque que des hommes. Je les sollicite sans cesse, mais ils n'y sont pas.

Je suis avec le plus profond respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

BARAUDIN.

A bord de l'*Actif*, rade de Brest, le 30 août 1779.

5°

Annotation des bureaux :

—

Armée navale de M. Dorvilliers.

M. Baraudin le 5 septembre 1779.

Rép. : le 11 septembre.

Se loue sur les soins qu'il avait donnés à la conservation de son équipage. Il n'y a certainement aucun reproche à lui faire.

MONSEIGNEUR,

Mes peines au lieu de diminuer, etc.

[Pour cette lettre, voir à la page 120 et suivantes, où elle est reproduite intégralement.]

6°

Annotation des bureaux :

—

Rép. le 17 septembre.
Armée navalle de M. Dorvilliers.

MONSEIGNEUR,

M. de la Prévalaye vient de me donner ordre d'entrer demain dans le port et je vais me préparer à l'exécutter ; et donnerai tous mes soins à la célérité de cette besogne, ainsy qu'à la purification du vaisseau dont le reste de l'équipage ira demain à l'hôpital.

Je viens d'apprendre, Monseigneur, la mort de M. de Jassaud, qu'avec raison je regardais comme très prochaine.

J'ose, Monseigneur, vous supplier de me donner vos ordres sur ce qui est relatif à mes intérêts : par mon prompt désarmement, cette campagne me couste très cher. Il me reste des provisions de toute espèce. J'ay des domestiques dont les gages sont gros : m'en defferai-je ? Ou les garderai-je ? Si vous estes dans l'intention de m'employer bientôt, je garderai tout, Monseigneur ; si au contraire cela est plus éloigné, je congedierai mon monde et cedderai mes provisions qui à la longue se gatteroient ; mais je ne prendrai aucun parti que vous ne m'ayez donné vos ordres.

Je suis avec le plus profond respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

BARAUDIN.

A bord de l'*Actif*, rade de Brest, 6 septembre 1779.

7°

Annotation des bureaux :

—

Armée navalle de M. Dorvilliers.

R. Voyez la lettre qui lui a été écrite le 11 septembre.

MONSEIGNEUR,

J'ay l'honneur de vous rendre compte que l'*Actif* rentra hier dans le port et de vous prévenir que son désarmement sera long. Je n'ay pas vingt marins de maneuvre sur pied, et avec la besogne que va donner au port la rentrée de nos vaisseaux M. de la Prevalaye ne pourra me donner de secours en hommes pour l'accélérer.

J'ay l'honneur de vous rendre compte aussi, Monseigneur, que M. de l'Esquin, lieutenant de vaisseau, et de Marbotin et de Monthuchon enseignes m'ont paru ce matin si fort menacés de la maladie qui ma détruit tout mon équipage que je leur ai permis et mesme contraints de s'éloigner de quatre à cinq lieues dans l'intérieur des terres chez leurs amis pendant huit à dix jours, dans l'espoir que ce petit changement d'air les empeschera de tomber. J'en ay rendu compte au général qui m'a approuvé. Je suis seul a bord avec mon lieutenant en premier : et c'est tout ce qu'il faut pour faire mouvoir le peu d'hommes que nous avons. Et le service n'en souffrira pas.

J'attends vos ordres, Monseigneur, pour conserver ou renvoyer mes domestiques et mes provisions, J'ose vous supplier de ne le pas différer.

Je suis avec le plus profond respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

BARAUDIN.

A Brest, 8 septembre 1779.

8°

Annotation des bureaux :

—

Armée navalle combinée
de M. Duchaffault : l'*Actif*.

MONSEIGNEUR,

J'ay l'honneur de vous rendre compte que demain je remettrai au port le vaisseau l'*Actif*, qui a besoin d'une visite bien exacte. Son ancienneté et le mauvais état de ses hauts font présumer bien de la pourriture dans ses fonds. Depuis quarante deux ans que je serts, Monseigneur, je n'ay jamais navigué dans un meilleur batiment. Et ce devis que j'en donneray prouvera que si vous jugez à propos de m'employer pour quelque mission que ce soit, ie n'en désirerai pas un autre, fut-il mesme plus fort.

L'ordre que vous me donnez, Monseigneur, par votre lettre du 11 de ce mois de me deffaire de mes domestiques et de mes provisions m'annonce que vous n'avez pas intention de m'employer de quelque temps. Oserais-je vous supplier de me permettre d'aller pendant deux ou trois mois jetter un coup d'œil sur mes affaires de famille que j'ay abbandonnées absolument depuis trois ans et demi ? Je ne vous fais cette demande, Monseigneur, qu'autant qu'elle ne changera rien aux projets que vous pouvez avoir sur moy : servir ma patrie est mon principale vœu, auquel cedderont toujours mes affaires particulières.

Si ma demande, Monseigneur, peut se concilier avec vos intentions, je me tiendrai chez moy, toujours prest à partir au premier avis que vous me ferez parvenir.

Je suis avec le plus profond respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

BARAUDIN.

9°

Annotation des bureaux :

—

Armée navalle combinée de M. Duchaffaut.

M. de Barnudin : le 25 oct. 1779.

MONSEIGNEUR,

MM. de la Prévalaye et du Chaffaut m'ayant permis de m'absenter du département, je partiray cette semaine pour Blanzac en Angoumois ou je me tiendrai toujours prest à exécuter les ordres qu'il vous plaira m'y faire passer, que je désire plus que je ne puis l'exprimer qui soyent prompts :

Je vais remettre au conseil, Monseigneur, le devis du vaisseau l'*Actif* ; et ay déjà donné au constructeur celluy de la visitte que je crois nécessaire qui soit faitte à ce vaisseau à raison de quelques pourritures que j'ay remarquées dans la membrure et de celle de ses œuvres mortes.

Je suis intimement persuadé, Monseigneur, que le radoub de ce vaisseau ne sera ny considérable ny long et qu'au petit printemps, il peut estre en état d'aller partout : c'est le plus excellent batiment dans lequel j'aye navigué depuis quarante deux ans. Il réunit toutes les qualités qui peuvent assurer le succès à la guerre et la sûreté de la navigation : il étoit un des plus viste de l'armée et je suis convaincu que si je l'armois une segonde fois j'en ferois le plus fin voillier de la mer, et le plus propre à une croisière délicate et à toutte espèce d'expédition.

Aussy, Monseigneur, je n'en demande pas un autre, tant que durera la guerre, mais je vous supplie de nouveau de me le rendre quand il sera réparé. Je ne serai

pas toujours malheureux et la maladie ne me poursuivra pas éternellement.

L'ordre répetté que vous m'avez donné, Monseigneur, de me deffaire de mes provisions, m'aurait affligé, si je n'estois pas extrêmement persuadé que vous aprouvez en tout la conduite que j'ay tenue pendant la campagne, qui est si fort à l'abbry de tous reproches que j'ose compter que très incessamment vous me remettrez les armes à la main et aurez la bonté de me procurer les moyens de vous prouver jusqu'à quel point je porte mon amour pour le service.

Je suis avec le plus profond respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

BARAUDIN.

A Brest, 25 octobre 1779.

APPENDICE SECOND

1° Etats de service du général Hugo, père du poète.

Comte HUGO (Joseph-Léopold-Sigisbert), fils de Joseph et de Jeanne-Marguerite Michaud, né le 15 nov. 1773, à Nancy (Meurthe), marié le 15 nov. 1797 à Sophie-Françoise Trébuchet et en secondes noces le 6 sept. 1821 à Marie-Catherine Thomas y Saëtony, veuve d'Almeg.

Enrôlé au régiment de Beauvais (Inf.) le.	16 sept. 1788
Congédié faute d'âge, le.	1er févr. 1789
Enrôlé au régiment du Roi (Inf.) le. .	26 juill. 1789
Congédié par grâce le.	3 oct. 1789
Enrôlé au 13e régiment d'infanterie le	23 avril 1791
Fourrier-marqueur au quartier général de l'armée du Rhin le.	1er déc. 1792
Adjudant-major au bataillon de l'Union des volontaires nationaux du Bas-Rhin le.	21 mai 1793
Adjudant divisionnaire de l'infanterie dans la 17e division de Paris, le. . .	14 sept. 1796
Rapporteur près le 1er conseil de guerre de ladite division, le.	19 mai 1797
Passé à la 20e demi-brigade d'infanterie de ligne, le.	29 avril 1799

Adjoint à l'adjudant-général Mutelé, le.	19 juill. 1799
Adjoint à l'état-major général de l'armée du Rhin, le.	10 avril 1800
Nommé provisoirement chef de bataillon par le général en chef Moreau, le. .	20 juin 1800
Nommé adjudant de la place de Lunéville pour la durée des négociations, le.	30 sept. 1800
Commandant provisoire de cette place, le.	8 oct. 1800
Nommé commandant d'armes à Clèves, le.	21 mai 1801
A refusé ; autorisé à rentrer à la 10e demi-brigade, occuper l'emploi de 4e chef de bataillon auquel il avait été nommé le 2 janvier, le.	19 août 1801
Passé au 2e régiment d'infanterie de ligne, le 21 févr. 1804.	26 févr. 1804
Détaché à la division des grenadiers réunis de l'armée d'Italie, le. . . .	31 oct. 1805
Passé au service de Naples comme 1er chef de bataillon au 2e régiment d'infanterie, le.	28 sept. 1806
Major du régiment royal corse, le. .	30 nov. 1806
Gouverneur de la province d'Avellino, le	?? 1807
Colonel le.	23 févr. 1808
Passé au service d'Espagne, le. . . .	1er juill. 1808
Colonel du régiment Royal Etranger, le.	6 déc. 1808
Maréchal de camp, le.	20 août 1809
Sous-inspecteur général de tous les corps formés ou à former, le.	27 sept. 1809
Gouverneur de la province d'Avila en 1809.	» 1809
Gouverneur des provinces d'Avila, Ségovie et Soria.	» 1810

Gouverneur des provinces de Guadalaxara et Siguenza et de la seigneurie de Molina d'Aragon, en 1811. . . .	» 1811
Chef d'état-major du gouverneur de Madrid, le.	1er oct. 1811
Commandant la place de Madrid, le. .	3 mars 1812
Aide de camp du roi, le.	24 juin 1813
Rentré au service de France dans le grade de major et employé au quartier général de l'armée, le.	11 sept. 1813
Commandant d'armes à Thionville, le.	9 janv. 1814
Mis en demi-solde, le.	12 sept. 1814
Nommé maréchal de camp avec rang du 11 septembre 1813 et mis en non-activité, le	21 nov. 1814
Commandant supérieur de Thionville, le.	31 mars 1815
Remis en non-activité, le.	12 nov. 1815
Disponible, le.	26 janv. 1820
Retraité par ordre du.	26 févr. 1825
Lieutenant général honoraire, le. . .	23 mai 1825
Décédé à Paris, le.	29 janv. 1828

Campagnes : 1790, Nancy ; 1792, 1793, 1795 et 1796, armées du Rhin et de l'Ouest ; 1800, armée du Rhin ; 1805, armée d'Italie ; 1806, armée de Naples ; fin de 1806, 1807 et commencement de 1808, armée napolitaine ; fin de 1808, 1809, 1810, 1811, 1812 et 1813, armée espagnole ; fin de 1813, Saxe ; 1814, France ; 1815, défense de Thionville.

Blessures : Coup de feu au combat d'Hochheim le 6 janvier 1793.

— Coup de feu au pied droit, à la bataille de Vihiers, le 18 juillet 1793.

— Coup de feu à la jambe droite à l'affaire de la forêt de Princé, le 24 novembre 1793.

Blessures : Coup de feu à la jambe droite au combat de Bojano, le 24 novembre 1806.
— Coup de lance à la main droite au combat de Siguënza, en juillet 1811.
Décorations : Membre de la Légion d'honneur le 14 juin 1804.
— Officier de la Légion d'honneur le 14 février 1815.
— Chevalier de St-Louis le 27 novembre 1814.
— Commandant de l'Ordre royal des Deux-Siciles, le 20 mai 1808.
— Commandeur de l'Ordre royal d'Espagne, le 21 décembre 1809.
Titre : Créé comte par le roi d'Espagne.

2° Notes extraites du dossier du général Hugo.

— *Note donnée en l'an II par l'inspecteur général Moreau.*

« Beaucoup d'instruction, très actif, des mœurs, une bonne tenue, ce qui le rend susceptible d'un prompt avancement. »

— *Certificat du 3 frimaire an XIII, à Bastia, département du Golo.*

Après mention des blessures reçues au combat d'Hochheim et à Vihiers, et de l'exploit du combat du Coudray, où il a tué de sa main « le chef de chouans Laperdrie, extrêmement redouté par ses assassinats », l'officier Hugo est apprécié ainsi : « S'est toujours comporté avec honneur, probité et distinction. »

Les protecteurs de Sigisbert Hugo sont Moreau, Lahorie, Clarke et Joseph Bonaparte. Ce dernier, ministre plénipotentiaire pour les négociations de la paix à Lunéville, demande pour le chef de bataillon, commandant extraordinairement la place de Lunéville, pendant

la durée des négociations, le commandement de la 65e demi-brigade. On répond par la nomination d'armes à la place de Clèves. Hugo refuse ce poste. C'est peut-être ce refus, plus encore que la protection de Moreau, qui lui aliéna toute bienveillance de la part du premier consul.

— *Rapport sur M. Hugo maréchal de camp ;*

« Cet officier général était en demi-solde avant l'usurpation.

« Lors du retour de Bonaparte, comme domicilié à Paris, il alla, le 15 mars, se faire inscrire au ministère de la guerre et à l'état major de S. A. R. le duc de Berry, pour répondre à l'appel du roi. N'ayant reçu aucun ordre, il reste dans l'*inaction* (sic).

« D'après une demande des notables de la place de Thionville où il avait commandé en 1814, il y fut envoyé le 31 mars sans qu'il ait adressé directement aucune demande au ministre.

« Le 18 avril, dans une lettre qu'il écrivit au ministre de la guerre, on remarque cette phrase : « Le cheval de bois de 1792 n'est pas brûlé, nous saurons le retrouver pour le service de l'empereur. »

« Huit rapports faits au ministre pendant le mois d'avril montrent avec quelle activité il sut mettre la place dans un état de défense important.

« Pendant le siège aucun habitant ne fut puni pour cause d'opinion.

« Le 15 juillet, une gazette apportée de Metz ayant annoncé le retour des Bourbons, les 1er et 2e corps francs de la Lorraine commandés par les colonels Viriot et Jeny, et attachés à la défense de Thionville, jurent haine à la famille royale et mort à tous les royalistes de la place, en désignant plusieurs, et *M. Hugo lui-même comme leur protecteur*. En même temps le 1er et le 4e bataillon de gardes nationaux de la Meurthe forment le projet de

quitter la place avec armes et bagages et de retourner dans leurs foyers.

« Le commandant de Thionville, instruit de tous ces complots, se concerte avec M. Clerget, directeur des douanes. Après avoir employé tous les moyens de persuasion pour les ramener à l'ordre, il fait lever les ponts sur lesquels les mutins se portaient, et braquer deux pièces sur la caserne des 1er et 4e bataillons. Cette mesure intimida les révoltés ; la générale fut battue, et chacun se rendit à son poste pour ne pas rester isolé. Profitant de ce moment de calme, M. Hugo fit arrêter huit hommes des plus mutins et placer les bataillons au bivouac, soit dans les deux redoutes de l'île supérieure, soit sous la dunette de l'île inférieure. Se trouvant ainsi sous les batteries de la place, ils s'apaisèrent entièrement.

« Il put alors faire arborer le drapeau blanc. Thionville fut une des premières places à arborer les couleurs royales et à donner à la 3e division militaire l'exemple d'une initiative qui soumettait la frontière de l'Est à Sa Majesté. M. Hugo a eu pour dénonciateurs les personnes dont il avait fait raser les maisons pour l'avantage de la place, et en outre le sieur Ham, juge d'instruction, qu'il avait mis quelques heures aux arrêts pendant le blocus de 1814.

« M. Hugo cessa ses fonctions le 12 novembre 1815.

« Les membres du Conseil général de la commune de Thionville et les officiers de la garde nationale de cette place certifient :

« Que le désir constant de cet officier supérieur a été « de ménager les intérêts, de garantir les fortunes et les « propriétés des habitants, afin de conserver au roi et à « la France la forteresse importante qui lui avait été « confiée. Ils lui ont exprimé leurs regrets de le voir « s'éloigner de leurs amis, et l'ont assuré de leur estime « et de la sincérité de leurs vœux pour son bonheur ».

« M. le lieutenant général Lanusse a donné des renseignements très favorables sur les talens, la conduite et la moralité de M. Hugo. »

— Une lettre du 12 février 1828 donne avis du décès, survenu « le 29 janvier dernier, rue de Monsieur, nº 9, faubourg Saint-Germain ».

— *Note pour Mme la comtesse Hugo. Rédigée par le notaire de la succession : J.-A. Pardessus.*

M. le comte Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, lieutenant général des armées du roi, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, membre du Comité de l'association fraternelle des chevaliers de Saint-Louis, domicilié à Blois, grande rue du Foix, nº 73, est décédé le vingt-neuf janvier mil huit cent vingt-huit à Paris, rue de Monsieur, nº 9, faubourg Saint-Germain, où il se trouvait momentanément : il jouissait depuis mil huit cent quinze du traitement de demi-solde et avait été admis à la retraite depuis mil huit cent vingt-quatre.

Il avait épousé en premières noces Mlle Sophie-Françoise Trébuchet dont il a eu trois enfans :

M. le comte Abel Hugo ;
M. le vicomte Eugène Hugo;
M. le baron Victor Hugo.

Après le décès de sa première femme, M. le général Hugo a épousé à Chabris, canton de Saint-Christophe, département de l'Indre, où il résidait alors, Mme Marie-Catherine Thomas y Saëtoni, comtesse de Salcano, née à Cervione en Italie le cinq novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre, veuve en premières noces de M. Anacleto Antonio Almeg, officier d'état-major dans les armées espagnoles.

L'acte de ce mariage a été dressé le six septembre

mil huit cent vingt-six : de ce mariage il n'est point issu d'enfans.

Les conventions civiles de ce mariage n'ayant point été rédigées par acte authentique et la mort ayant surpris M. le général Hugo dans la force de l'âge (il est mort subitement à l'âge de cinquante-quatre ans), il n'a point fait de dispositions testamentaires.

Mme la comtesse Hugo possédait pour seule fortune au moment de son mariage une petite maison que le général et elle ont habité et qn'elle habite encore à Blois, grande rue de Foix. Cette maison avait été achetée huit mille francs et a encore la même valeur.

Quant à son mobilier, il s'est trouvé, à défaut de convention authentique, dans celui de la communauté.

Les forces de cette communauté constatées par un inventaire dressé par le notaire à Blois et Romorantin s'élèvent quant au mobilier à trois mille quatre cent quatre vingt six francs.

Quant aux immeubles :

En une petite maison à Blois grande rue du Foix n° 71, acquise moyennant deux mille francs;

Et une métairie appelée la Miltière, située commune de Pruniers et Lassay, arrondissement de Romorantin, acquise moyennant trente et un mille francs.

La vente de ces immeubles a été ordonnée par le tribunal civil de Blois devant le notaire de la succession.

Le vingt cinq juillet mil huit cent trente, jour indiqué par l'adjudication définitive, la petite maison n° 71 a été adjugée à Mme la comtesse Hugo moyennant la somme de dix sept cent vingt francs, dont elle sera rapportable lors de la liquidation de la communauté ; elle a été forcée de faire cette acquisition pour le même motif qui avait porté le général à la faire ; c'est que cette petite maison sert d'entrée à celle du n° 73 qui appartient à Mme la

comtesse Hugo et que cette dernière n'est pas habitable sans cette annexe.

Quant à la métairie de la Miltière, il ne s'est point présenté d'enchérisseur sur l'estimation de vingt-cinq mille six cent cinquante francs donnée par les experts ; un nouveau jugement du tribunal a autorisé la vente au-dessous de l'estimation et une nouvelle adjudication a été tentée le trois novembre dernier ; mais elle n'a pas été plus heureuse que la première, aucun enchérisseur ne s'est présenté et on ne pense pas que cette métairie, qui de notoriété publique a été achetée beaucoup trop cher, puisse être vendue plus de vingt mille francs, sur lesquels encore il faudra déduire les frais de poursuite qui s'élèvent à environ deux mille francs.

Il est presque certain que le passif réclamé contre cette communauté en absorbera l'actif.

Dans ce passif se trouvent deux rentes viagères de trois cent cinquante francs sur deux têtes dont une n'est âgée que de quarante ans, et l inscription, reprise pour sûreté des quatorze mille francs nécessaires pour faire le service de ces deux rentes viagères qui s'élèvent ensemble à sept cents francs, frappe tant sur le domaine de la Miltière que sur la maison qui appartient en propre à Mme la comtesse Hugo.

Ainsi il est probable que non seulement elle ne retirera rien de la communauté qui a existé entre elle et M. le comte Hugo, mais qu'elle n'aura pas même la libre disposition de la maison qu'elle possédait au moment de son mariage et qui forme sa seule ressource.

Parmi les titres militaires de M. le général Hugo, celui qui peut être considéré comme donnant à sa veuve des droits à la bonté du gouvernement est la conservation, pendant les deux invasions de mil huit cent quatorze et mil huit cent quinze, d'un matériel considérable qui se trouvait dans la place de Thionville dont le commande-

ment lui était confié et qu'à ces deux époques il n'a pas voulu rendre aux étrangers.

Je certifie sur mon honneur l'exposé qui précède :

Blois, vingt-un décembre mil huit cent trente.

Le notaire de la succession,
J.-A. Pardessus.

Vu par nous président du tribunal civil de première instance de l'arrondissement de Blois, chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur, pour légalisation de la signature de M. Pardessus notaire à Blois apposée ci-dessus.

Blois, le 21 décembre 1820,

Pour M. le président,
Leroux.

Chartier, juge
pour le président.

— En regard de ce document, où la situation de fortune de la veuve du général Hugo est évaluée bien au-dessous de la réalité, dans un intérêt que l'on devine, il convient de placer une note dont les éléments pourraient bien avoir été fournis par Victor Hugo lui-même, à l'occasion d'une demande de secours, non plus de sa belle-mère, mais de sa tante, la veuve du major Hugo.

La note est du 27 février 1829 ; elle est rédigée en ces termes :

« Veuve de M. le major Hugo.

« Recommandation de M. le baron Victor Hugo.

« Il paraît que des deux dames Hugo, celle-ci a réellement besoin de secours.

« L'autre, la veuve du général, possède une propriété à Blois, qui lui appartient en propre et où elle se rend l'été.

« Elle a une autre propriété en Sologne, dont la moitié est aux héritiers de son mari. Elle a un appartement à Paris, au premier étage, rue Saint-Maur, où elle est actuellement, et d'où elle va s'absenter au beau tems. Elle a des capitaux placés chez un banquier.

27 février 1829.

« On pourrait, si elle insiste, lui demander l'inventaire fait après le décès de son mari. »

(*Archives administratives du ministère de la guerre.* Dossier Hugo.)

3° Écrits imprimés par le général Hugo, père du poète.

A. *Coup d'œil sur la manière d'escorter, d'attaquer et de défendre les convois* (1797).

[Cet ouvrage se trouve imprimé à la suite du 1er volume des *Mémoires* paru en 1823. Il y porte ce titre : *Considérations sur l'escorte, l'attaque et la défense des convois, ainsi que sur les moyens d'en diminuer la fréquence et d'en assurer la marche, suivies de quelques réflexions sur le pillage.*

A cet ouvrage fait suite un *Mémoire sur la haute police à exercer par les commandans supérieurs dans les villes et provinces en proie aux maladies contagieuses, particulièrement à la fièvre jaune et à la peste.*]

B. *Journal du blocus de Thionville en* 1814.

Le titre exact de cet ouvrage dans la 1re édition est :

Journal historique du blocus de Thionville en 1814 *et de Thionville, Sierck et Rodemack en* 1815.

Contenant quelques détails sur le siège de Longwi, rédigé sur des rapports et mémoires communiqués

Par M. A. An. Alm** (1), ancien officier d'état major du gouvernement de Madrid.

(En épigraphe) : La gloire est attachée aux petits événements bien conduits et soutenus hardiment, aussi bien qu'à des actions plus décisives.

Histoire de la campagne de 1741, 1re partie, page 105.

Blois,
Imprimerie de P.-D. Verdier, breveté du roi, 1819.

C. *Mémoires* (1823-1825) du général Hugo, ancien officier d'état-major des armées en Espagne, et gouverneur de plusieurs provinces, 3 vol. in-8o.

Ladvocat, libraire éditeur.

[Le premier volume des *Mémoires* contient les mémoires d'Aubertin sur la guerre de Vendée en 1793 et 1794, et ensuite :

1o Les mémoires du général Hugo (première partie) : Rhin, Vendée, Italie, Naples.

2o Les considérations sur l'escorte, etc.

3o Le mémoire sur la haute police à exercer, etc.

Le deuxième volume est tout entier consacré à la guerre d'Espagne.

Il contient :

1o Le précis historique des événements qui ont conduit Joseph Napoléon sur le trône d'Espagne, par Hugo (Abel) fils.

2o Mémoires du général Hugo (deuxième partie) : guerre d'Espagne.

3o Pièces officielles et justificatives.

Le troisième volume contient :

1o Suite de la deuxième partie: Guerre d'Espagne. — Campagne contre l'Empecinado.

(1) Il est à remarquer que le général Hugo a pris les initiales de l'officier dont il devait épouser la veuve.

2° Notes, parmi lesquelles un *chapitre additionnel :* Caractère des Espagnols.

3° Relation du siège de Thionville en 1814 et 1815, avec notes et pièces justificatives.]

D. *L'Aventurière tyrolienne*, par S. Sigisbert (prénom et pseudonyme de l'auteur, qui est le général Hugo).

(En épigraphe) : Le premier pas décide du reste de la vie et l'éducation décide de ce premier pas.

A Paris,
chez Delaforest, libraire, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 7, 1825.

Ce roman en trois volumes est l'histoire d'une jeune fille, Suzanne, qui se sauve de la maison où elle est maltraitée, prend des vêtements d'homme, s'enrôle dans l'armée de l'empereur d'Autriche, fait la guerre contre les Turcs, devient commandant d'une troupe, se montre, en toute occasion, brave et continent comme Scipion. Le premier volume est rempli de ses exploits

Au second volume, cinq chapitres (41-46) mettent en œuvre des souvenirs du séjour de l'auteur en Corse : il y a là des pages agréables sur la chasse à la macreuse dans la petite île du grand étang de Biguglia. On y trouve aussi des observations sur l'instinct des animaux et une histoire de chien de régiment, qui donnent une idée de ce que devait être la conversation du vieux soldat.

Le troisième volume nous fournit un échantillon du talent poétique du père de Victor Hugo. L'auteur de l'*Aventurière tyrolienne* a trouvé moyen d introduire dans son roman une pièce de vers intitulée *Voyage d'Uranie en France dans le XIXe siècle*.

Vénus n'a qu'un fils, Cupidon, l'Amour proprement dit. Uranie en a plusieurs : l'amour de la mollesse (*sic*), l'amour de la patrie, l'amour de la gloire, l'amour de

l'immortalité, l'amour de la vertu et l'amour du prochain. Ils habitent la France. Uranie descend du ciel pour « étudier le génie de ses enfants ».

Elle passe à côté du premier, l'amour de la mollesse, qui est, selon sa coutume, endormi :

Au sein du luxe est son séjour,
Son lit est le cœur d'une rose.

Elle ne le réveille pas.

Elle s'avance vers le groupe des amours héroïques. Ils s'inclinent avec respect devant elle, et la mère s'adresse avec tendresse au plus cher d'entre eux :

Toi, gloire et soutien de ma vie,
Combien je suis fière de toi,
Dit-elle, amour de la patrie.
Viens te ranimer près de moi!
Mobile des vertus sublimes,
Si tu fais de nobles victimes,
Au sein des grandes actions,
Du moins le coup qui les foudroie
Toujours les trouve sur la voie
Des plus saintes ambitions.

Et les noms de Schouardin (*sic*), de Léonidas, de Desaix, de d'Assas, se pressent dans les vers qui suivent, et qu'il ne vaut pas la peine de citer. Uranie conclut :

Chers enfants, c'est là qu'est la gloire;
Tout pour son roi, pour son pays!
Ouvrez le temple de mémoire
Au héros qui meurt à ce prix!

Mais nous sommes en 1825, sous le règne de la Congrégation, et la charité chrétienne, ou, pour parler plus justement, les œuvres de bienfaisance du catholicisme, ne sont pas moins célébrées par Uranie que la valeur guerrière.

Alors du prochain c'est l'amour,
S'écrie aussitôt la déesse;
En tous lieux fuyant le grand jour,
Au bien de tous il s'intéresse.
Vincent de Paul est son héros !
Sa charité prévient le crime,
Sauve l'enfant illégitime,
Fonde ou dote des hôpitaux ;
Là, pour lui, la vierge timide
S'élance d'un pas intrépide
Parmi les livides mourans,
Leur tend une main secourable,
Sourit à leurs derniers momens,
Et meurt du mal qui les accable.

Une pointe de galanterie perce au milieu de ces homélies versifiées : « ne portez nulle envie aux attributs de Cupidon », dit Uranie à ses enfants :

S'ils ont de l'homme une saison,
Les vôtres ont toute sa vie.

Cupidon n'est point de l'avis de la grave déesse : il connaît son pouvoir ; il se flatte de subjuguer tous les âges ; rien de grand, ici-bas, ne saurait se faire sans lui. Uranie se rend à ses raisons ; elle consent à ce que ses fils et le fils de Vénus marchent de compagnie :

Que vos fronts soient gais ou sévères,
Vous n'êtes pas moins séduisans,
Et bienheureuses sont les mères
Qui comptent d'aussi chers enfans !
De cette France où je séjourne
Toute fière de vos vertus,
Vers l'Olympe où vous n'êtes plus
C'est à regret que je retourne (1).

(1) *L'Aventurière tyrolienne*, par S. Sigisbert, 3e vol., p. 31 et suiv.

TABLE DES MATIÈRES

La jeunesse de Victor Hugo 1
I. — Souvenirs d'enfance 3
II. — Débuts et concours. 7
III. — Premières pièces politiques. . . 22
IV. — Le *Conservateur Littéraire* . . . 25
V. — Le roman de jeunesse de Victor Hugo 37
VI. — Les éléments des *Odes et poésies diverses*. 48
VII. — La *Muse française ;* les *Nouvelles Odes ;* les *Odes et Ballades* . . 54
VIII. — *Cromwell.* — *Amy Robsart* et *Hernani*. 70
Victor Hugo et son père 82
La jeunesse d'Alfred de Vigny 145
I. — Les Vigny 147
II. — Les Baraudin 166
III. — Les parents d'Alfred de Vigny et son éducation. 189
IV. — Le collège. Le régiment 200

L'amitié d'Alfred de Vigny et de Victor Hugo. 223
Les origines littéraires d'Alfred de Vigny . . 290

Appendice I. 369
Appendice II. 380

Paris. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.